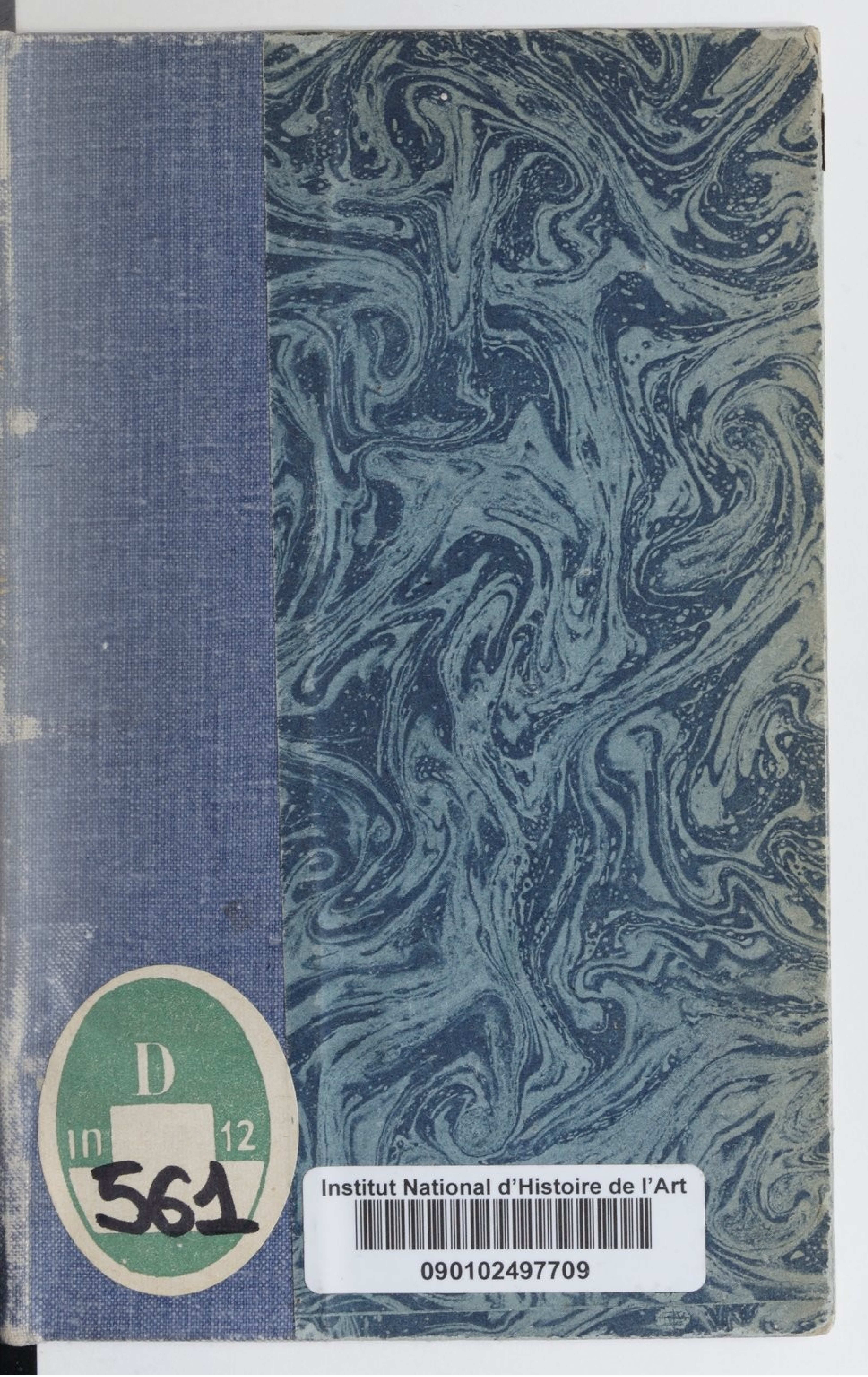
Fr. J. Navez, sa vie, ses oeuvres et sa correspondance, par M. L. Alvin,...




D
in 12
561
Institut National d'Histoire de l'Art
090102497709

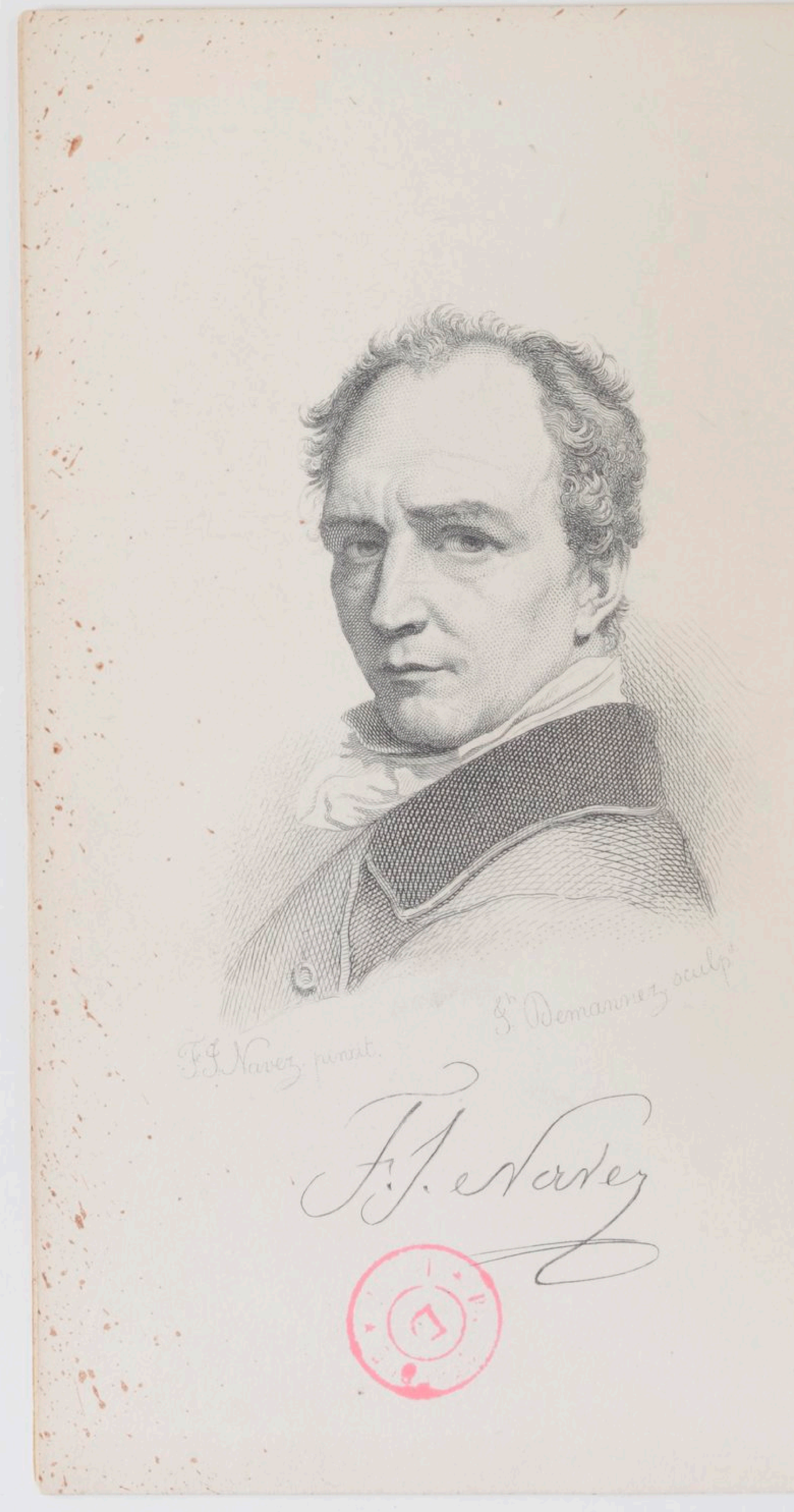




Madame Le Boeuf
souvenir affectueux

FRANÇOIS-JOSEPH NAVEZ.

Bruxelles. — Typ. Bruylant-Christophe et Cie, rue Blaes, 33.


F. J. Navez pinxit.
Fs Demannez sculpt.
F. J. Navez

FR. J. NAVEZ

SA VIE, SES ŒUVRES ET SA CORRESPONDANCE,

PAR

M. L. ALVIN,

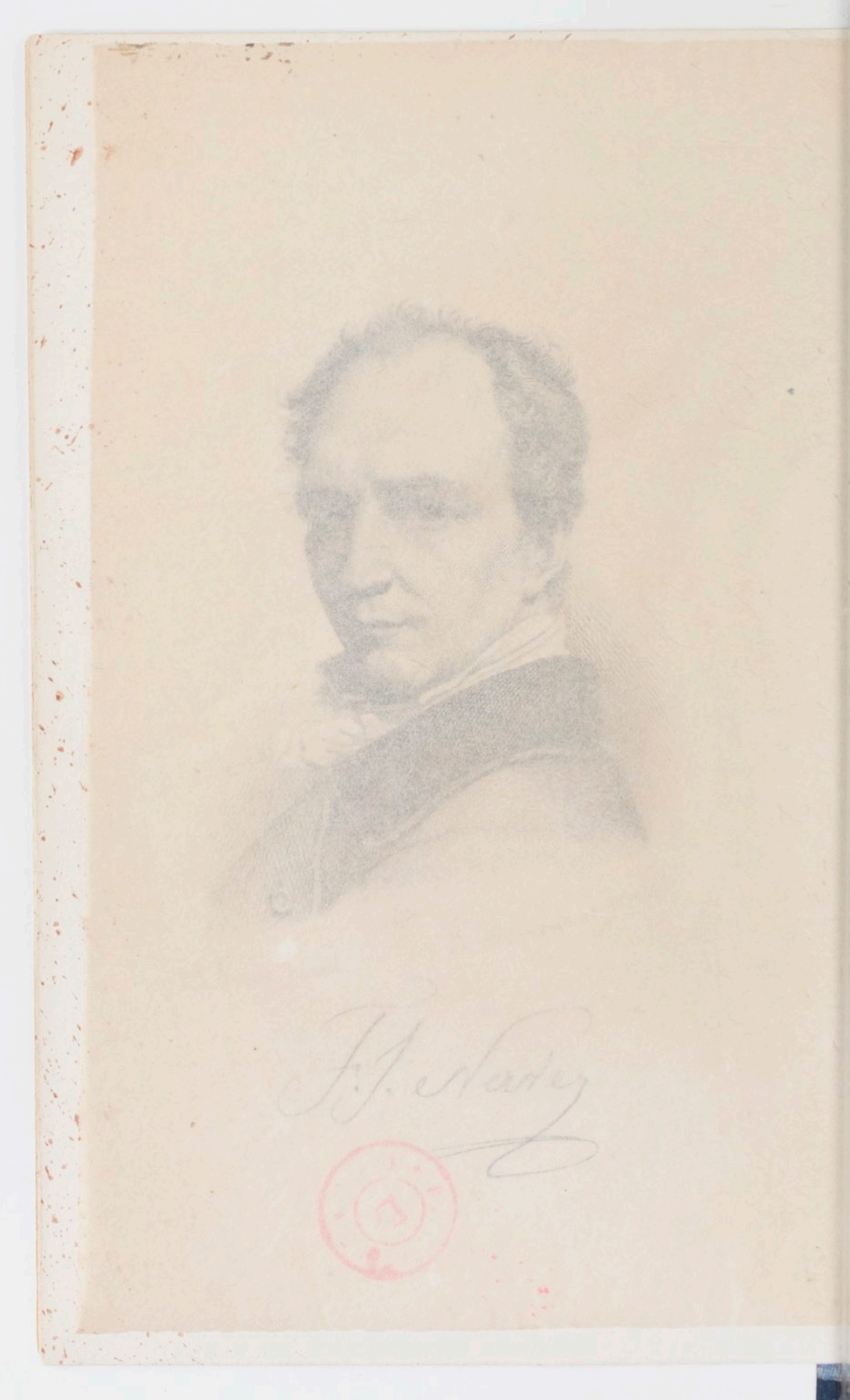
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

AVEC UN PORTRAIT

BRUXELLES.
BRUYLANT-CHRISTOPHE ET Cie, ÉDITEURS,
RUE BLAES, 33.

1870





FR. J. NAVEZ

SA VIE, SES ŒUVRES ET SA CORRESPONDANCE,

PAR

M. L. ALVIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

AVEC UN PORTRAIT.

BRUXELLES.
BRUYLANT-CHRISTOPHE ET Cie, ÉDITEURS,
RUE BLAES, 33.

1870



I

ANNÉES D'ENFANCE.

« Connaitre, et bien connaitre un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être à dédaigner. » Cette pensée de Sainte-Beuve me semble ici à sa place : de même que le corps humain est le plus profitable modèle que l'artiste puisse se proposer, le cœur de l'homme offre la mine la plus riche à l'étude du moraliste; nous allons donc interroger des té-

moins fidèles et étudier une existence de quatre-vingts ans. Grâce au soin que l'homme dont ce livre doit retracer la vie avait pris de conserver toutes ses correspondances, sa famille a pu me confier des documents si nombreux que les moindres détails de cette longue carrière s'en trouvent pleinement éclairés : mettre en lumière ces détails, n'est-ce pas le plus digne hommage qui puisse être rendu à la mémoire de François-Joseph Navez ?

Honoré pendant près de quarante ans de l'amitié de l'éminent artiste, je me serais exposé à encourir le reproche de partialité si j'avais puisé en moi seul les souvenirs qui doivent servir d'éléments à cette biographie ; mon appréciation du mérite des travaux du maître eût d'ailleurs été de peu de poids. Aidé des ressources que m'offrent les nombreuses correspondances qu'il n'a cessé d'entretenir, je puis le montrer à ceux qui n'ont point vécu avec lui, le rappeler à ceux qui l'ont connu, tout en laissant à de plus compétents que moi le soin de le juger. Je veux me donner pour collaborateurs les témoins les mieux informés ; je n'ai qu'à puiser dans quelques milliers de lettres échelonnées entre les

années 1803 et 1866, j'en userai largement. Pour apprécier le peintre, j'aurai la plume de David, d'Ingres, de Léopold Robert, de Schnetz, de Granet et de bien d'autres illustres; pour juger l'enseignement du maître habile, je me donnerai comme auxiliaires les élèves qui ont profité de ses leçons. Il me plaît de m'effacer devant de telles autorités, et je me résigne sans regret au rôle de compilateur, trop heureux de pouvoir disposer d'aussi précieux documents.

J'ai l'espoir que, par ce moyen, mon livre reflétera la physionomie des différentes époques, des situations diversement marquées qui se sont succédé dans cette période embrassant les deux tiers de notre siècle.

Il est en effet indispensable de bien connaître le caractère de ces temps : les bouleversements politiques réagissent toujours sur la marche et le développement des arts, et cette période ayant été singulièrement féconde en révolutions, il faut savoir tenir compte, à ceux qui ont vécu dans ce milieu troublé, des difficultés qu'ils ont rencontrées. Cela est nécessaire si l'on veut juger équitablement l'ensemble de la

carrière de Navez. Il faut connaître par ses détails l'éducation artistique qu'il a reçue et ne pas perdre de vue les circonstances qui ont accompagné ses études. Il faut se rappeler que, pendant l'espace de temps qu'embrassera cette notice, notre pays a subi trois révolutions qui ont profondément modifié les conditions d'existence des Belges en général et des artistes en particulier.

Absorbée d'abord dans un grand État qui cherchait à lui ôter ce qui pouvait lui rester de son caractère individuel, mariée ensuite à un autre plus petit, mais qui ne lui rendait qu'une demi-nationalité, la Belgique a enfin recouvré son autonomie tout entière et, avec l'indépendance, la responsabilité de ses nouvelles destinées.

Pour nos enfants, qui ont le bonheur de respirer, depuis leur naissance, l'air sain et fortifiant de la liberté, qui se sentent chez eux, dont l'action n'est entravée par aucune volonté extérieure, il leur est facile de se soustraire à ce que l'influence des idées étrangères pourrait avoir de pernicieux ; il leur est facile enfin d'être entièrement belges ; il est juste pourtant qu'ils se souviennent

qu'il n'en a pas été absolument de même pour leurs pères.

François-Joseph Navez est né à Charleroi, le 19 novembre 1787. Il était le quatrième et le dernier enfant de Thomas Navez, rentier, échevin de la ville. Une lettre que sa femme lui écrit, en 1794, nous le montre en prison à Châlons : le magistrat municipal avait été emmené en otage, lors de la prise de Charleroi par les armées de la république française.

Quelques-unes de ses lettres précieusement conservées nous le font connaître pour un homme religieux, austère dans ses mœurs, éclairé et même assez lettré pour le temps et la localité où il vivait. Un vieux registre nous renseigne sur ses goûts et ses occupations : on y trouve, auprès du catalogue des œillets et des tulipes qu'il cultive dans son jardin, des extraits des poëtes et des philosophes contemporains, des citations d'auteurs latins et des chansons de table qui égayaient alors les festins.

Bien qu'il eût été heureux de voir son fils embrasser la carrière des emplois publics, il ne contraria point la vocation qui

se manifesta de bonne heure chez l'enfant. Je trouve, à ce propos, une note autographe que Navez a dû écrire dans les dernières années de sa vie, lorsqu'il était déjà presque aveugle, ce qui se voit à la manière dont les caractères sont tracés. On y lit :

Dès ma jeunesse, je griffonnais des dessins. Lorsque, couché dans mon petit lit-berceau, à côté de ma mère, celle-ci, pour m'endormir, me donnait du papier et un crayon, je m'amusais à dessiner.

Au siége de Charleroi, 1794, juillet, nous nous étions réfugiés chez M. Clays, où nous habitions les caves bien éclairées. Lorsque la ville fut rendue aux Français, M. Ledieu, l'ingénieur de la ville, me donna pour m'amuser des petits dessins que je copiais.

En 1797 ou 1798, M. Aubry, receveur des domaines, qui logeait chez nous, fit un voyage à Paris, et me rapporta un cahier de têtes gravées, d'après lequel je dessinais, et qui est encore dans mon portefeuille.

Les moyens d'instruction n'étaient pas communs à cette époque dans les petites villes de la Belgique: Navez profita de ceux, fort resteints, que présentait Charleroi, et son éducation littéraire en souffrit quelque peu.

II

ÉTUDES EN BELGIQUE.

Le jeune homme étant arrivé à l'âge de quinze ans, le moment était venu de lui choisir un état et de compléter son instruction.

Il y avait alors à Bruxelles un peintre en renom, natif de Charleroi, et qui était le conseiller naturel auquel un habitant de la petite ville pouvait s'adresser en pareilles circonstances. C'est ce que fit le

père de Navez ; il écrivit à M. François la lettre que voici :

Quoique je n'aie pas le bonheur de vous être connu, cependant je prends la confiance de vous requérir d'un grand service, qui sera de vouloir m'éclairer sur la conduite que je dois tenir à l'égard de mon fils, âgé de quinze ans, qui, dès sa plus tendre jeunesse, a eu un goût et des dispositions marqués pour la peinture, sans avoir jusqu'à présent eu aucun maître. Dans l'incertitude où je suis, veuillez m'éclairer et dire à ma fille, qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, si je dois le laisser suivre son goût et si, par cet art, en s'y attachant, il peut espérer de se créer un état dans lequel il pourra vivre, ou si je dois lui faire commencer ses études.

Cet avenir m'effraie, étant déjà d'un grand âge. Veuillez me servir de boussole et me marquer si l'académie de peinture subsiste toujours chez vous, et s'il y a un pensionnat particulier pour les jeunes sujets qui s'attachent à cet art, et quel en est le prix et les conditions. Je sais qu'il y a un lycée ; mais, outre que le prix de la pension est excessif, il est supérieur à mes revenus. Daignez, je vous prie, tracer à ma fille la conduite que je dois tenir. Elle est chargée de ma part de vous témoigner ma vive reconnaissance, etc.

Le jeune Navez vint donc à Bruxelles; le 5 septembre 1803, il commença à dessiner sous M. Isidore François (frère de Joseph François et père de Célestin).

Il est admis à l'académie le 1er octobre suivant et, dès le mois de mars, il adresse à son père ses premiers dessins, qui font l'admiration des parents et amis. Voici l'accusé de réception de ce premier envoi.

Mon cher fils, j'ai reçu les seize pièces que vous m'avez envoyées en très-bon état. Elles m'ont fait beaucoup de plaisir et ont plu à tout le monde qui les a vues, surtout à M. Chapel. *Héloïse*, *Antigone* et celle de l'estampe sont supé rieurement bien faites. On est ici enchanté de vos progrès et on vous en fait bien des compliments. Continuez à vous bien appliquer et surtout n'oubliez pas de remercier Dieu tous les jours des grâces qu'il vous fait. (4 mars 1804.)

Bientôt après, l'heureux père répond à une lettre de son fils.

On ne peut ressentir plus de joie et de satisfaction que je n'en ai ressenti à la réception de votre dernière lettre, qui m'a annoncé que vous étiez premier à la *bosse*. Jugez combien elles furent

grandes par la tendresse et l'amitié que je vous porte. J'espère que, continuant votre goût et votre application, vous serez un jour un grand peintre. (16 novembre 1804.)

Les progrès continuent, témoin ce passage de la dernière lettre que Navez reçut de son père.

Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai ressentie à la réception de votre lettre, qui m'apprenait que vous aviez été premier dans la composition de trois têtes et que vous remporteriez le premier prix à l'académie cette année.

... Vous me marquez que vous enseignez quelques jeunes gens. Je n'approuve nullement cela, car vous risquez de vous négliger et de déplaire à M. François, qui certainement verra cela de très-mauvais œil. Il ne faut pas, pour un vil intérêt, oublier ses sentiments.

P. S. — J'ai toute la peine du monde pour vous écrire. Je suis indisposé. Tout le monde ici vous embrasse et vous félicite sur vos heureux succès. (13 mars 1805.)

Navez a profité de cette dernière leçon paternelle : dans tout le cours de sa longue carrière, il a toujours mis le sentiment et le progrès dans l'art au-dessus de l'intérêt

matériel, ne sacrifiant à ce dernier que dans la juste proportion des besoins impérieux de l'existence.

L'artiste, qui aimait à se rappeler tous les détails de sa jeunesse, a consigné lui-même, en tête de la liste de ses œuvres, les renseignements les plus précis sur son premier séjour à Bruxelles.

Mon père me mit ici en pension chez madame la veuve Van Boeckstael, qui habitait alors rue des Petits-Carmes : l'on a abattu sa maison pour agrandir l'hôtel d'Arenberg. C'est chez cette dame Van Boeckstael, née Van der Borg, que M. Gendebien, intendant du duc d'Arenberg, a habité pendant 30 à 40 ans.

Toujours précis, Navez ajoute les noms de toutes les autres personnes distinguées qu'il sait avoir habité chez cette même veuve; ce sont MM. de Saint-Genois, le bibliophile, auteur d'un ouvrage sur la noblesse de la Belgique; Sylvain Van de Weyer et Eug. Defacqz, aujourd'hui premier président de la cour de cassation.

Les cours de l'académie le tiennent jusqu'en 1808. Il passe successivement par toutes les classes. Il obtient, en 1805, le

premier prix de dessin de la tête d'après la bosse. En 1806, un voyage à Charleroi, nécessité par la mort de son père, arrivée le 6 février, l'empêche d'achever les épreuves du concours de la classe de la *figure antique*. En 1807, le quatrième prix de dessin d'après nature lui est décerné. C'est alors qu'il commence à peindre, sous la direction de Joseph François et, l'année suivante, il remporte le premier prix de dessin d'après nature à l'académie ; ce qui est le couronnement de ses premières études. Continuant, pendant trois années encore, à travailler sous la direction de son maître, il fait des copies au musée d'après les tableaux de Rubens, de Van Dyck, de Crayer et de Philippe de Champagne.

Dès lors, il commence à peindre quelques portraits.

Avant de quitter Charleroi, c'est-à-dire avant d'avoir reçu les leçons d'aucun maître, l'enfant avait fait le portrait de son père en buste, grand comme nature. Ce portrait existe encore et mérite d'être conservé.

Il a cependant fallu six années pour faire l'éducation de cet enfant si bien doué, et

elle réclamait un complément qui devait la prolonger pendant dix ans encore. Les esprits peu sérieux se récrieront à une aussi longue suite d'années employées à former un peintre, surtout aujourd'hui que les moyens expéditifs d'enseignement sont si prônés et accueillis avec tant de faveur. Mais pour celui qui se donne la peine de réfléchir, cette durée des études n'a rien d'exagéré. Combien faut-il d'années pour faire un avocat, un médecin, un ingénieur? Comptez depuis le commencement, de l'école primaire au dernier examen, et joignez-y le stage.

III

PREMIERS SUCCÈS.

Tout en continuant à fréquenter l'atelier de M. François, Navez commence, dès l'année 1810, à travailler pour lui-même. Il est compté pour quelque chose, il entre dans la grande confraternité des artistes. Ayant remporté le premier prix dans la classe supérieure de l'académie, il ne pouvait plus prendre part aux concours de cette institution; mais il continua d'aller dessiner

le soir, d'après nature, dans un autre local.

En 1810, s'établissait, à Bruxelles, une société d'artistes et d'amateurs, dont le prospectus, que Navez nous a conservé en original, s'exprimait en ces termes ; je copie textuellement :

De tous les arts d'imitation, la peinture et la sculpture sont ceux qui ont le plus besoin d'une continuation d'études non interrompues, et d'être constamment nourris par les beautés que présente la nature. L'artiste fait et vérifie ses ouvrages, le disciple apprend à les placer dans les siens, et l'amateur à distinguer les uns des autres. Pour parvenir à ce but, on propose une association d'artistes et d'amateurs qui se réuniront dans un local convenable, à l'effet d'y dessiner et peindre pendant l'été, d'après nature.

Chaque associé, ainsi que les membres honoraires qui voudront bien concourir aux progrès des arts par leurs moyens pécuniaires, s'engageront à une contribution mensuelle, à fixer à la première réunion des signataires, et qui n'excédera pas un quart d'écu par mois.

Le règlement sera rédigé et approuvé unanimement.

Sont de cette société : MM. A.-C. Lens, N. Spaak, C.-P. Verhulst, F. Faber, G. De-

marck, A.-L. Dargent, J.-G. Thirion, L. Desprets, Jos François, A. Flament, A. Cardon, C.-F. Coene, A. Brice, J. Woordecker, G.-L. Godecharle, A. Plateau, C.-F.-J. Stevens, L. Huygens, Jean de Landtsheer, J. Puttemans, P. Levae, J. Larroze, Alex. Boëns, P Le Roy, G.-H. Bosschaert, D. Pletinckx, A. De Hemptinne, M.-J. Jacops, J. Haseleer, A.-F. Heyvaert, J.-F. Thys, Lepez, M.-J. Mahy, De Burtin et F.-J. Navez. (Signatures autographes.)

La pièce originale se trouve dans les papiers délaissés par Navez. On lit, au dos, une note au crayon de la main de l'artiste.

Société d'artistes : papier intéressant à conserver, 1810. Navez a été nommé secrétaire. La réunion a eu lieu au *Grand Café*, rue des Éperonniers.

Le compte des recettes et dépenses de l'association, pour l'année 1810, est joint à ce document. On y voit que la société a fonctionné pendant les mois d'été (avril, mai, juin, juillet et août), c'est-à-dire pendant le temps que les classes de l'académie étaient fermées.



Malgré la domination étrangère, on le voit, l'ancien esprit d'association n'avait point disparu des provinces belgiques. Des amateurs avaient aussi formé à Anvers, à Bruxelles et à Gand, des sociétés pour encourager les beaux-arts et suppléer à l'action gouvernementale dont l'impulsion ne parvenait que difficilement à se faire sentir jusqu'au fond des départements.

M. le duc d'Ursel était le président de la société des Beaux-arts de Bruxelles, dont les ressources se composaient presque exclusivement des cotisations volontaires des membres. D'après le livre des souscriptions que Navez a pu compulser et dont il a eu soin d'extraire quelques notes, le revenu de l'institution s'élève, à la date de 1815, à un peu plus de quatre mille francs. La souscription ordinaire était de 20 francs par an. Le président avait souscrit pour 200, quelques-uns pour 100, d'autres pour 40 francs. Le secrétaire de la société était M. Picard (1). La première exposition organisée

---

(1) Voir, à la fin du volume, une notice sur la fondation de ces sociétés.

par ses soins eut lieu en 1811. Elle avait été précédée d'un concours, comme cela se pratiqua encore pendant longtemps.

Notre jeune peintre y remporta le premier prix de composition, pour un dessin représentant *Junius Brutus jurant, sur le corps de Lucrèce, de chasser les Tarquins de Rome.* Ce dessin doit encore être au musée, à ce que dit une note de la main de l'auteur. Un diplôme en parchemin constate ce succès. A ce même concours, il obtenait le quatrième prix de peinture d'histoire : le sujet était *Agar chassée par Abraham*. Navez a donné ce tableau à M. Messemaekers, à Bruxelles.

L'année suivante, eurent lieu le concours et l'exposition organisés par la société de Gand. Notre jeune peintre y remporta le premier prix de peinture. Le sujet était *Virgile lisant le VIe livre de l'Enéide à Auguste, en présence d'Octavie, mère de Marcellus, et de Julie, veuve du jeune prince romain.*

Ce fut l'occasion d'une manifestation dont le journal du département rend compte en ces termes :

Nous avons dit, dans le temps, que M. Navez,

de Charleroi, élève de M. François, de Bruxelles, avait remporté le grand prix de peinture à la dernière exposition de la ville de Gand. Nous apprenons aujourd'hui que ce jeune artiste, s'étant rendu dernièrement à Charleroi, a été reçu par ses compatriotes avec le plus vif enthousiasme. Une partie des habitants de cette ville, informée de son arrivée, s'est portée à la rencontre du lauréat pour le féliciter de son triomphe. Des fêtes vraiment patriotiques ont eu lieu à cette occasion; enfin, les citoyens de Charleroi ont montré combien ils sont amis des beaux-arts, qui font la gloire des empires qui les cultivent et les encouragent. (L'*Oracle*, 3 novembre 1812.)

Ces succès remportés coup sur coup devaient fixer l'attention sur un jeune homme qui débutait aussi brillamment. La société des Beaux-arts le prit sous son patronage et décida qu'elle lui faciliterait les moyens d'aller se perfectionner à Paris, le centre de l'empire, le foyer de toutes les lumières dont la province ne pouvait recevoir que des rayons pâlis. Par résolution du 23 avril 1813, ladite société nomma Navez son pensionnaire à Paris pour y continuer ses études.

On lit à la date du 1[er] mai, dans l'*Oracle*,

journal du département de la Dyle, l'entrefilet suivant :

La société des Beaux-arts de Bruxelles, voulant, dès sa naissance, encourager les talents par tous les moyens qui sont en son pouvoir, vient d'accorder à M. *Navez*, élève de l'académie de dessin de cette ville, et qui a remporté le premier prix de peinture d'histoire à la dernière exposition à Gand, une pension qui le met à même d'aller étudier à Paris les secrets de son art. C'est au milieu de tous les chefs-d'œuvre qui enrichissent la capitale de l'empire, et sous les yeux des habiles maîtres qui cultivent les arts avec de si brillants succès, que les jeunes artistes vont désormais se perfectionner.

Une note, accompagnant la liste générale des ouvrages du peintre, nous apprend que, du 1er juillet 1806 au 17 juin 1813, époque à laquelle il quitta Binche, où il s'était arrêté pour y peindre des portraits en partant pour Paris, son travail lui avait rapporté 3,044 francs. Le patrimoine de la famille avait dû être partagé : Navez était à l'abri du besoin, mais non assez riche pour se passer des ressources que lui procurait son art. Il était obligé de mettre

beaucoup d'ordre dans ses affaires, et l'on a déjà pu voir qu'il ne laissait rien à désirer sous ce rapport.

IV

SÉJOUR A PARIS.

En arrivant à Paris, Navez n'était pas décidé sur le choix du maître dont il fréquenterait l'atelier. Il commença par peindre au musée, et c'est un tableau de Rubens, le portrait de Sneyders et de sa femme, qu'il choisit pour cette étude : cette copie est aujourd'hui chez M. de Hemptinne, à Molenbeek-Saint-Jean. Il eut pour correspondants, à cette époque, quelques amis

de Charleroi, son maître M. François, le secrétaire de la société des Beaux-arts, l'architecte Louyet, le peintre Stevens et M. Bosschaert (1).

Par lettre du 7 juillet 1813, M. Picard avait notifié à Navez la décision de la commission de la société. La pension, qui devait être de 1,200 francs, avait, après de longs débats, été réduite à 1,000 francs, payable à Paris, de trois en trois mois et par anticipation, à dater du 1er juin.

Le 8 juillet 1813, la pièce officielle ci-après était signée par le vice-président de la commission directrice de la société pour l'Encouragement des beaux-arts.

Le recteur de l'Académie, membre de la Légion d'honneur et vice-président de la commission ;

A Monsieur Navez, peintre, pensionnaire de la société, rue Saint-Jacques, n° 75, à Paris.

Bruxelles, le 8 juillet 1813.

Monsieur,

Je vous informe que la commission a résolu,

---

(1) M. Bosschaert était conservateur du musée de tableaux et inspecteur honoraire de l'Académie impériale de Bruxelles, il était aussi l'un des administrateurs de l'académie de dessin, d'architecture et de peinture ; c'est lui qui prononçait ordinairement le discours d'apparat lors de la distribution des prix.

dans sa séance du 6 du courant, de vous faire une pension de mille francs par an, payable jusqu'à révocation, de trois en trois mois, et par anticipation, à prendre cours le 1er juin dernier.

Le trésorier de la société est chargé des dispositions nécessaires pour que vous puissiez toucher cette pension à Paris, sur le pied ci-dessus, et vous indiquera le banquier où vous pourrez vous adresser.

La commission espère, monsieur, que vos progrès seront assez rapides pour en faire bientôt jouir la société et que vous saurez prouver, par les divers morceaux que vous enverrez au salon de 1815, que ses sacrifices ont été bien placés.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

CH. VAN HULTHEM.

Il est assez curieux de voir de quelle sollicitude l'association bruxelloise entoure son pensionnaire à Paris. Elle procure au jeune homme les meilleures recommandations, lui fournit toutes les indications qu'il peut désirer sur la conduite qu'il aura à tenir, les démarches qu'il devra faire. La correspondance de M. Picard est, sous ce

rapport, d'un intérêt assez grand pour que je lui emprunte de nombreuses citations.

Je vous adresse, mon cher ami, toutes vos pièces authentiques. J'espère que les écus n'éprouveront dans leur rentrée aucun obstacle, et je crois que, si nous avons la paix, vous pouvez compter sur trois ans de pension, ce qui peut-être ne serait pas le cas dans une autre hypothèse.

Vous ferez bien d'exécuter, l'année prochaine, une grande composition historique pour la société, en l'envoyant en 1815, assez tôt pour que nous puissions la faire encadrer avant l'exposition. Le port serait, comme de raison, à nos frais. Un tel cadeau intéresse toujours les souscripteurs et la commission en faveur de l'artiste. Tâchez aussi de prendre le sujet dans l'histoire de notre pays ; par exemple, Geneviève de Brabant ou tout autre du même genre. Si vous le désirez, je vous en enverrai plusieurs à choisir.

Stevens vous fait ses compliments et n'oublie pas que vous devez lui faire son portrait. Vous verrez, par le programme ci-joint, qu'il a remporté les prix.

Nous avons à Paris différents personnages chez qui vous ferez bien de vous présenter avec votre patente, pour réclamer leur protection au besoin, tels que :

M. le comte Lambrechts, sénateur, souscripteur de notre société ;

M. Olbrecht, membre du corps législatif, élu par Bruxelles; il vous recevra très-bien, j'en suis sûr.

Et encore ceux-ci, lorsqu'ils viendront à Paris :

M. le duc d'Arenberg, sénateur et membre de notre société ;

M. le comte de Lannoy, sénateur et membre de notre société.

N'oubliez pas non plus M. Denon, quoiqu'il ne soit pas Belge : il est directeur du Musée impérial.

Parmi les artistes de ce pays à voir pour vous faire des connaissances, il y a :

Les deux MM. Van Spaendonck ;

Les deux MM. Redouté, de Saint-Hubert ;

M. Van Brée et M. Berré, d'Anvers tous deux.

Vous avez aussi M. Claessens, graveur d'Anvers, M. Picot, qui vient de remporter le prix, M. Gassies, qui l'a remporté il y a deux ans. N'oubliez pas que les bonnes connaissances amènent quelquefois des protecteurs précieux et que dans Paris on en a aussi besoin qu'ailleurs (Bruxelles, 12 juillet 1813.)

Navez se décida pour l'atelier de David,

et il entra le 9 août chez le grand artiste.

Il avait écrit à son maître une lettre par laquelle il lui faisait connaître les motifs qui avaient décidé sa détermination, et M. François lui avait répondu :

Vous avez bien fait de vous décider pour l'école de David. Profitez, pendant que vous y serez, de ses conseils ainsi que de tous les moyens d'avancement dont jouissent ses élèves. L'exercice de peindre d'après le modèle (il est ici question du modèle vivant) peut vous être très-avantageux : cela vous apprendra à manier la brosse et les couleurs. Mais quant au coloris, je n'en ai jamais rencontré dans un homme qui la plupart du temps est grelottant de froid, et dont la peau n'a jamais été exposée aux impressions de l'air. Imitez-le cependant, parce que la nature, quoique souvent imparfaite, a toujours quelque chose à vous apprendre et que l'on chercherait vainement dans son imagination. Vous trouverez ensuite, en étudiant les travaux des grands maîtres, la manière de mettre en œuvre vos études particulières qui sont les matériaux avec lesquels vous bâtirez. Je conçois, mon ami, que vous devez avoir quelque crainte de la lutte pour le grand prix de peinture, cela demande en effet de très-grands efforts de tout genre ; mais que cela ne vous décourage pas ; au contraire, travaillez tou-

jours comme si vous étiez décidé à concourir (1). (20 octobre 1813.)

La résolution qu'il avait prise d'entrer à l'atelier de David reçut également l'approbation du peintre C.-F.-J. Stevens, non toutefois sans quelque réserve.

J'ai reçu votre lettre du 21 juillet ; j'y vois avec plaisir votre enthousiasme pour l'école flamande : ne la perdez jamais de vue pour le coloris. Votre projet d'aller chez David pour le dessin me paraît bon; mais auparavant, consultez bien vos amis : il y en a qui prétendent que Guérin ou Vincent sont préférables pour l'attention qu'ils ont pour leurs élèves. Enfin, mon cher, travaillez bien, mais pas avec trop de feu : *chi va piano va lontano*, dit l'Italien; avec les dispositions que vous avez, vous devez aller loin ; vous êtes en bon chemin, tenez-vous-y ; ne vous laissez pas égarer par de soi-disant amis qui, par envie ou jalousie, voudraient vous détourner. Je parle par expérience, vous le savez. Je suis

(1) Plusieurs Belges ont participé aux avantages que procure aux lauréats des grands prix de Rome l'académie installée à la villa Médicis. De 1804 à 1812, le prix a été remporté quatre fois par des compatriotes de Navez. Pour la peinture, en 1804, par M. J.-B. Odevaere, de Bruges; en 1807, pour la sculpture, par M. J. Calloigne, également de Bruges ; en 1808, pour la sculpture, par M. H.-J. Ruxthiel, de Liége, et en 1812, pour l'architecture, par M. C.-F. Suys, d'Ostende.

fâché que vous n'ayez pas concouru pour Anvers, vous deviez l'emporter; vous auriez triomphé avec peu de gloire, à la vérité, car le concours a été faible : quatre tableaux médiocres, des fantasmagories, des friperies, etc. Les paysages valaient beaucoup mieux : c'est Van Regemorter qui l'a emporté, ainsi que le prix de *genre*. Coene avait concouru, mais on n'a pas admis son tableau; c'était un sujet tiré d'un conte de Lafontaine, *l'Hermite*. Sa devise était : *Tout homme est homme et les moines surtout*. Le fanatique Anversois a été scandalisé et a rejeté le tableau. Fayens a le prix de sculpture; par conséquent, Huygens a eu le sort de Pletinckx à Bruxelles. Van Brée a mis un grandissime tableau au jour; c'est une belle composition et d'une exécution plus belle que de coutume. L'exposition n'était pas nombreuse, mais assez brillante: Ommeganck, le jeune Van Brée, Van Assche, Cels se sont distingués. Il vous reste, mon cher, une besogne plus forte et une entreprise plus grande : vous devez remporter le grand prix à Paris, et je ne doute pas que cela ne soit un jour. Pour lors, vous irez voir un pays qui vous inspirera, et où vous trouverez plus de facilité pour vos études : ce sont les désirs de tous vos amis. (Bruxelles, le 28 août 1813.)

M. Bosschaert avait déjà insisté auprès

du pensionnaire sur la question du coloris et cherché à le mettre en garde contre les séductions des écoles étrangères.

Il lui écrivait vers la même époque :

Quel immense champ d'instruction, mon cher Navez, que ce musée de Paris, pour un artiste comme vous, plein de zèle et d'activité ! L'imagination s'enflamme à la vue de tant de richesses. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà fait le choix de l'école qui aura offert le plus de charmes à vos dispositions. Comme je présume par votre lettre que cette école sera celle de Rubens, ne vous laissez pas séduire par les artistes qui chercheraient à vous dégoûter de marcher sur les traces de ce grand homme. La fougue de son génie lui a fait faire des écarts, mais il les a effacés par tant de beautés que la mémoire de Rubens triomphera toujours. Ce n'est pas à un servile imitateur que ce discours s'adresse, c'est à vous, mon cher Navez, à un jeune artiste qui à l'amour de l'art unit le jugement nécessaire aux progrès de sa profession.

Nous avons vu plus haut que Navez se disposait à affronter les chances du concours ; mais à peine depuis quelques jours au milieu des élèves de David, il crut reconnaître à ses nouveaux camarades des talents

supérieurs aux siens : il en éprouva un certain découragement dont il fit part à un ami de sa famille, M. Huart, de Charleroi. La franchise et le bon sens des conseils que cet excellent homme donne au jeune artiste leur méritent une mention.

Savez-vous, mon cher Navez, que votre extrême modestie vous nuira beaucoup ! Comment se fait-il que vous ne sachiez pas vous apprécier? Vous trouvez à l'atelier des anciens plus forts que vous : cela ne doit point vous étonner ni vous décourager. Avez-vous oublié qu'en arrivant à Bruxelles, vous avez aussi trouvé des camarades plus forts que vous et que vous les avez tous surpassés? Et vous osez me dire que vous ne savez rien.... Parce que vous ne voyez pas les progrès que vous faites, il vous paraît que votre vie ne suffira pas pour atteindre le but que vos premiers succès vous ont fait entrevoir. Détrompez-vous : il en est de votre art comme de la musique. Dans cette étude, on avance comme par bonds ; il y a certaines périodes pendant lesquelles on reste dans l'inertie, puis tout à coup on fait un grand pas en avant, puis après un nouveau sommeil vient un nouveau progrès. Vous sommeillez, mon cher Navez, et je vous attends au réveil. Ce sommeil cependant n'est pas léthargique, pendant que

vous vous croyez endormi, il se forme une masse de connaissances dans votre cerveau, et vous ne les pourrez employer que lorsque l'ensemble en sera bien coordonné, et qu'il n'y manquera aucune partie ; alors seulement vous enfanterez et vous pourrez être content de vos productions. Mais pas de découragement, la lâcheté est sa compagne ; c'est par de grands efforts et par une volonté constante que vous atteindrez le but désiré. Croyez-en un ami qui vous a prédit tout ce qui vous arrive; il vous a classé au rang que vous devez tenir et que vous tiendrez (1). (Charleroi, le 26 octobre 1813.)

---

(1) Ces conseils, ces encouragements ne sont pas d'un homme ordinaire : Navez en a été reconnaissant, et il se les rappelait sans doute lorsque, en 1846, il sollicitait pour son vieil ami la croix de l'ordre de Léopold : distinction assurément bien méritée par celui qui avait introduit dans ce pays la fabrication du fer au moyen du coke. Aussi le gouvernement s'empressa-t-il d'accéder à la demande du peintre.

V

BOULEVERSEMENT POLITIQUE.

L'horizon politique devenait de plus en plus sombre ; mais le jeune artiste, tout entier à ses études, ne se préoccupait guère des événements extérieurs, dont la presse, soumise au régime impérial, ne révélait au public que ce qui ne pouvait pas nuire au gouvernement. Cependant, les lettres qu'il recevait du pays commencèrent bientôt à lui inspirer de l'inquiétude. Le secrétaire de

la société des Beaux-arts lui écrit, le 26 janvier 1814 :

Je suis chargé de vous faire connaître que les directions nécessaires ont été données au trésorier de la société, afin qu'au 1er mars prochain il vous fasse payer par son banquier à Paris le trimestre de votre pension échéant au 1er juin suivant. Il doit en même temps informer ce banquier que les trimestres subséquents ne pourront être payés que sur les nouvelles instructions qu'il recevra, et que nous provoquerons autant que les circonstances le permettront (1). Si donc ces directions n'étaient pas arrivées à Paris avant le 1er juin, pour ce qui doit se payer alors, le parti le plus prudent pour vous serait de revenir dans vos foyers.

Enfin, une lettre du 14 juillet vint faire connaître à Navez que, par suite des événements, la pension dont il jouissait était supprimée.

La séparation de la Belgique d'avec la France venait de s'accomplir. Redevenu

---

(1) Une lettre de M. Dupret, en date du 25 janvier 1814, lui avait appris que des combats avaient eu lieu entre Anvers et Bruxelles, que le général Maison avait été rejeté dans Anvers, qu'il était arrivé huit mille Prussiens à Namur, qu'il en était venu jusqu'à Fleurus et que les bourgeois montaient la garde à Charleroi.

belge, le jeune peintre devait renoncer à l'espoir d'être admis avec les Français au grand concours du prix de Rome. Heureusement, il n'était point sans ressources, et il put poursuivre ses études sous la direction de son maître, que le gouvernement de la première Restauration avait laissé tranquillement en France. De son côté, la société des beaux-arts de Bruxelles n'abandonna pas entièrement son pensionnaire (1).

Par lettre du 21 février 1815, M. Picard lui fait connaître que la commission des beaux-arts, dont M. le duc d'Ursel est toujours le président, a décidé qu'en attendant que la question de la pension soit résolue, une somme de 400 francs sera payée au pensionnaire belge, à Paris.

Cette même lettre charge Navez d'une commission qui donne sur la situation des arts à Bruxelles, au moment de la chute de l'empire, quelques renseignements qu'il est intéressant de signaler.

---

(1) Navez vint, à cette époque, passer quelques mois à Charleroi, où il peignit plusieurs portraits. Voir la liste générale des ouvrages du peintre, à la fin de ce volume.

Nous n'avons point, à Bruxelles, de graveur de médailles ; faites-moi donc le plaisir de vous rendre à l'hôtel des monnaies, chez M. Chalton, rue Guénégaud, n° 8, pour vous informer si nous ne pourrions pas en obtenir, *sans buste ;* d'un côté avec le champ libre ou entouré d'une couronne de laurier, et de l'autre côté, quelques emblèmes des arts, en bosse. Quant au buste, celui du roi ne peut pas plus convenir ici que celui de Napoléon, surtout dans les circonstances actuelles. On a également écarté l'effigie du Poussin. Je ne connais pas de médaille au buste de Rubens, la seule dans ce genre qu'on pourrait admettre (1).

Vous êtes trop intéressé au succès d'une société momentanément paralysée, mais à qui nous allons rendre la vie, pour ne pas donner à cette affaire les soins les plus prompts.

M. François ne perd pas non plus de vue son élève ; il le tient au courant de ce qui se passe à Bruxelles, et Navez, de son côté, donne à son ancien maître des nouvelles des arts à Paris. Le vieux praticien écrit au jeune homme en janvier 1815.

Je vous remercie de l'attention que vous avez

---

(1) Il s'agit ici de la médaille à donner en prix pour les concours des beaux-arts. Sous l'empire, elle portait l'effigie du Poussin.

eue de m'envoyer le catalogue, ainsi que vos observations sur l'exposition. La disette de grands tableaux historiques ne me surprend pas : le bouleversement politique que nous avons éprouvé doit avoir étourdi la tête aux artistes comme à bien d'autres ; mais cela se remettra petit à petit. Ce qui me surprend davantage, c'est que Gérard aille exposer un portrait du roi, que vous me dites n'être point réussi. En revanche, voyez bien ceux de Gros, que vous trouvez admirables ; profitez de cette leçon pour nous envoyer, à notre exposition prochaine, quelque chose de votre ouvrage qui puisse nous donner une idée de ces chefs-d'œuvre. Cela me fera grand plaisir, ainsi qu'à tous vos amis.

Van Brée vient de placer à notre musée le portrait du prince d'Orange, dont on n'est pas fort content.

Notre académie, que l'on vient de renouveler, tant pour le local que pour les professeurs, va seulement s'ouvrir le 16 de ce mois. L'on a daigné me nommer avec Godecharle, de Landtsheer et Verhulst, et au lieu de monter, comme de votre temps, nous serons au rez-de-chaussée. (Les classes alors se tenaient dans l'hôtel de ville.)

Bruxelles devient une ville riche en artistes. Odevaere et Lefevre, à la cour, travaillent à force; Cels se prépare aussi à devenir notre cohabitant. Il a déjà annoncé qu'il allait nous faire une expo-

sition publique de ses tableaux, dont on payera l'entrée. Voilà tout en nouvelles des arts ; quant au reste, nous avons beaucoup d'Anglais des deux sexes ; mais, à l'exception d'Autissier, notre peintre en miniature et, de quelques maîtres de dessin, le reste des artistes ne s'aperçoit pas trop de leur goût pour les tableaux.

Des événements, de plus en plus graves, se sont accomplis : Waterloo, en mettant un terme à l'aventure des *Cent jours*, a affermi le nouveau royaume des Pays-Bas. Guillaume Ier, jaloux de maintenir et de développer toutes les institutions libérales, a couvert de sa protection la société des beaux-arts et, nonobstant le grand cataclysme de juin, l'été de 1815 a vu une exposition s'ouvrir à Bruxelles. M. Picard en donne des nouvelles à Navez dans une lettre du 29 août.

Notre dernier Salon, moins riche que les précédents, a été plus heureux. Il a valu à nos artistes une récolte de plus de 20,000 francs. Le roi, le duc d'Ursel, maire de Bruxelles, des Anglais et d'autres particuliers ont acheté. Il est peu d'artistes qui n'aient vendu ou reçu des commandes. Ceux de Bruxelles ont rivalisé de zèle pour orner le Salon. En revanche, il y avait peu de chose

d'Anvers, encore moins de Gand et, vous excepté, rien de Paris.

Les tableaux du Salon qui ont passé à la cour sont de Lens, de François, de Van Assche, de De Roi, de Cels, de Despretz, de Coene, de Faber, de Van Regemorter fils, de Thys fils, un plan de Louyet, un dessin de madame Ridderbosche, etc. En outre, Odevaere a fait, pour le roi, un tableau d'histoire ; Paelinck, les portraits en pied du roi et de la reine, par ordre de S. M. Ils sont beaux tous les deux. Godecharle vient de faire le buste du roi; Autissier a fait trois fois ce même buste en miniature; Verhulst a fait le même pour un seigneur anglais. Enfin, tous nos artistes sont tellement satisfaits qu'ils sollicitent la continuation du Salon tous les deux ans. Vous savez que la prochaine exposition ne devait avoir lieu qu'en 1818.

...Je serais charmé que les tableaux et les autres objets d'art volés à la Belgique lui fussent restitués; replacés, autant que possible, dans les sanctuaires, pour lesquels ils ont été peints, l'esprit du peintre y brillera davantage, parce qu'ils y trouveront le jour que l'artiste a voulu qu'ils aient et qui ne peut pas toujours être calculé dans un musée (1).

(1) A la page 208 de son livre sur *Louis David*, M. Delécluze, parlant des chefs d'œuvre de l'art enlevés à l'Italie pour enrichir le musée de Paris, dit : « Un seul homme eut une idée contraire et le courage de l'exprimer; ce fut David. »

Le biographe du peintre français ne connaît-il donc point les

Navez, comme on le voit par la lettre précédente, n'avait pas manqué au rendez-vous ; il avait envoyé son contingent à la première exposition ouverte, à Bruxelles, après la constitution du royaume des Pays-Bas.

Son ami, l'architecte Louyet, lui en parle dans une lettre du 8 mai 1815.

Quant à ce que vous faites en votre art, je ne m'en informe pas : j'ai la réponse sous les yeux. Courage, mon cher Navez, je vous le dis avec la franchise que vous me connaissez, vous avez fait des progrès étonnants, et en continuant de cette manière, vous pouvez devenir un des premiers peintres que la Belgique ait produits. Le morceau que j'ai le plus admiré, c'est le Saint Jean-Baptiste, qui est dessiné avec la correction italienne;

Lettres sur le préjudice qu'occasionneraient aux arts et à la science, le déplacement des monuments de l'art de l'Italie, le démembrement de ses écoles et la spoliation de ses collections, galeries, musées, etc., publiées en 1796, par M. Quatremère de Quincy ? Ne savait-il donc pas qu'une pétition avait été adressée au Directoire sur le même objet, et que cette pièce est signée de cinquante noms, parmi lesquels on trouve, avec l'auteur des lettres ci-dessus rappelées, les peintres P. Valenciennes, Suvée, Girodet, Michallon, Vincent ; les architectes Dufourny, Fontaine, A. Percier ; les sculpteurs Lorta et Lempereur. Le nom de David s'y trouve, mais précédé de la lettre S. ce qui permettrait de croire que ce n'est pas la signature de l'auteur des *Sabines*.

la tête est d'une sublime expression. Quoi qu'on en dise, je ne crois pas que vous l'ayez faite d'après nature : je n'ai jamais connu à Paris de modèle qui approchât de cette correction et de cette belle nature. Cependant, il faut vous dire que les demi-amateurs, qui sont des êtres très-dangereux pour les arts, parlent un peu, *très-peu*, contre votre coloris. Ils disent que, pour cet accessoire, vous avez abandonné la bannière flamande. Il est évident que ces messieurs n'aiment pas le coloris plein de vigueur de l'école italienne, le coloris tel que nous le présente la nature, la belle nature. Il fallait des hommes comme les Rubens, les Van Dyck, pour se permettre d'embellir la nature quant au coloris. D'ailleurs, il n'y a qu'une marche à suivre dans la nature, et quand on colorie comme vous, on fait bien ; car on fait comme on voit. L'effet de votre Saint Jean est tellement magique qu'il semble sortir du cadre. Je ne parlerai pas de vos autres tableaux, qui sont également beaux. Tous nos bons artistes vous rendent parfaitement justice, tels que les Odevaere, les Paelinck et notre camarade Gassies, qui a passé trois jours à Bruxelles; celui-là est vraiment enchanté.

Quant à moi, mon cher ami, voilà quatre mois que je suis revenu; j'ai reçu des compliments, de belles promesses, de l'eau bénite de cour, et je suis toujours à rien. J ai fait, pour

l'exposition, un projet de palais pour le roi, que les artistes trouvent très-bien ; mais jusqu'à cette heure, je n'ai rien fait que pour la gloire, c'est-à-dire de la fumée.

Le concours d'*histoire* est on ne peut plus mauvais cette année. Il y a quatre concurrents; le moins mauvais vient, dit Gassies, de votre école. Je ne suis pas fâché que vous n'ayez pas concouru : vous méritez d'autres concurrents. Le concours du *paysage* est ce qu'il a y de mieux.

Ces progrès constatés à l'exposition de Bruxelles devaient stimuler le zèle de la société des beaux-arts. Elle charge son secrétaire d'écrire ce qui suit, dès le mois d'octobre :

Je crois, mon cher Navez, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que le trésorier vient d'être chargé de vous faire payer 400 francs, au 1er décembre, et autant au 1er mars prochain. Ces deux sommes complètent vos trois années de pension. Dans l'intervalle, je m'occuperai des moyens de vous faire étudier une couple d'années à Rome. Je suis déjà d'accord sur ce point avec M. le duc d'Ursel; mais il convient que je sache : 1° si vous êtes disposé à faire, l'année prochaine, un semblable voyage, et 2° si, vos études achevées, vous vous fixeriez à Bruxelles pour concourir, avec

Paelinck, Odevaere et Cels, qui y sont déjà établis, à donner un nouveau lustre à la peinture dans nos contrées. Je me baserai sur votre réponse pour agir en conséquence, bien persuadé que vous ne voudriez pas en imposer ni à la société, ni à un homme qui n'a d'autre intérêt que votre bonheur et le rétablissement des arts dans sa patrie. Il va sans dire que les frais de voyage et de retour vous seraient payés et que la pension même pourrait être majorée.

Je vous ai déjà mandé qu'on avait été content de vos progrès. Je suis impatient de voir votre tableau d'*Agar*, qui en fera juger encore mieux. Je le ferai exposer au profit des pauvres vieillards pendant une quinzaine de jours. (Bruxelles, le 8 octobre 1815.)

Le passage suivant d'une lettre du même secrétaire montre que le jeune artiste ne se croyait pas encore assez fort en ce moment pour faire avec fruit le voyage d'Italie.

J'ai communiqué au président votre intention de continuer encore, pendant un an et demi ou deux ans, vos études à Paris. Cette affaire sera soumise à l'une des premières séances que nous aurons après le nouvel an. (10 décembre 1815.)

M. Picard n'avait pas négligé de faire

miroiter devant les yeux du jeune homme le prisme de l'intérêt et de la gloire; il lui avait écrit :

Paelinck et Odevaere font ici fortune, ainsi que Coene, à Londres; la reine est connaisseuse: dépêchez-vous donc à devenir maître. Godecharle se remet fort bien en santé et en affaires. Je brûle de voir votre tableau d'*Agar*. De Cauwer, de Gand, sort de chez moi, ainsi que Van Assche; ils ont applaudi à votre portrait; le premier l'a trouvé très-bien tapé. Vous savez que Ferdinand Delvaux est mort en route à son retour de Rome (1). Dites-moi si M. David est revenu à son atelier; s'il n'y a pas de sa part esprit de retour, passez chez Vincent ou Girodet. Vous ne m'aviez pas dit que Noël, de Dinant, avait étudié chez Swebach : il a pris là un nouveau genre et a infiniment gagné. Van Assche vient de terminer un superbe paysage. Paelinck commence un grand tableau de la bataille de Waterloo; le moment choisi est celui où le prince héréditaire d'Orange est blessé. (10 décembre 1815.)

(1) Une lettre du médecin de Neufbourg, datée de Nivelles, 15 décembre 1815, contient des détails sur la mort prématurée de cet artiste.

VI

LE PEINTRE DAVID.

Nous avons été témoins d'une réaction violente contre l'école de David, école que les novateurs qualifiaient de *classique* en opposition avec le *romantisme*, qui prenait naissance au moment où la Restauration ramenait en France la liberté avec la royauté de droit divin. Retour ordinaire des choses d'ici-bas : celui qui, dès 1789, s'était séparé de l'ancienne académie de peinture, dont il

répudiait les traditions et l'influence, était devenu, bien malgré lui, le représentant des principes académiques ; lui qui avait appuyé à la Convention (novembre 1792) une pétition des artistes libres demandant la suppression des académies, devait être présenté, quelques années plus tard, pour un despote exerçant sur l'art une impitoyable tyrannie. Ce reproche était-il mérité ? Ecoutons à ce propos son historien, M. Delécluze, qui, ayant été son élève, pouvait apprécier ses leçons.

De tous les griefs imputés à David par l'école romantique, le plus étrange et le moins fondé est sans doute l'influence tyrannique reprochée à ce chef d'école. Si l'autorité qu'a pu prendre un artiste sur l'esprit de ses contemporains par des études et des travaux où il a montré la puissance d'un talent qui s'est transformé complétement quatre ou cinq fois ; si la soumission volontaire à des doctrines consacrées dans l'antiquité, renouvelées en 1772 et mises en pratique jusqu'en 1825, peuvent être considérées, l'une comme une tyrannie de la part du maître, et l'autre comme une lâche complaisance de la part de quinze ou seize cents artistes qui se sont fait un honneur de les suivre, certes David a gouverné l'art tyranniquement pendant l'espace de près de quarante

ans, comme cela était arrivé, près de trois siècles auparavant, à Michel-Ange.

Ce n'est donc pas chose commune qu'une idée, un système, une doctrine dont les résultats ont été : un maître d'une grande habileté, sept ou huit élèves qui se sont distingués par une manière qui leur est propre et dans des genres souvent opposés, et enfin une école qui, pendant quarante ans, a donné une forte impulsion à tous les arts et même à l'industrie. (Page 380.)

Il suffit de rappeler les noms des principaux élèves de David pour démontrer que l'influence du maître n'allait pas jusqu'à détruire l'originalité de ceux qui recevaient ses leçons. Qu'ont, en effet, de commun Gros, Ingres, Schnetz, Léopold Robert, si ce n'est quelques principes généraux qui sont l'esthétique du bon sens applicable à toutes les écoles?

David était peu théoricien; il émettait rarement des doctrines *à priori;* dans les conseils qu'il donnait à ses disciples, il était homme pratique avant tout. L'idée pour lui était peu de chose tant qu'elle n'était point réalisée. S'adressant à un de ses élèves, il s'exprimait ainsi :

« Il faut que je vous dise, mon cher Etienne, le secret de notre métier. Pour un peintre, une idée n'est qu'une intention, un projet vague, tant que, au moyen d'une exécution sévère et savante, l'artiste n'a pu lui donner un corps et la rendre à la fois compréhensible et sensible. Il y a des gens qui ont des idées on ne peut plus heureuses; mais il leur est impossible de les rendre : c'est évidemment comme s'ils n'en avaient pas. »

Il recommandait une grande simplicité dans la composition, malgré la tendance à l'exagération qui se manifestait aussi de son temps; car on y aimait déjà les coups de théâtre, et l'on risquait, comme aujourd'hui, de n'être ni compris ni goûté, quand on ne peignait pas les passions et quand on ne poussait pas l'expression en peinture jusqu'à la grimace (1)...

Ses principes esthétiques ne pouvaient donc être pernicieux aux élèves, de quelque pays qu'ils vinssent. En était-il de même à l'égard des procédés qu'employait le maître et que ses élèves étaient naturellement amenés à préférer? Et, sous ce rapport, le jeune Belge placé sous sa direction ne courait-il point quelque risque de s'éloigner

(1) Delécluze, Louis David, p. 226 et 227.

encore plus de la tradition flamande (il faudrait peut-être dire anversoise) que ne l'avaient fait A. Lenz et le premier maître de Navez, M. François?

Appréciant le coloris de Léopold Robert, élève de la même école, M. Feuillet de Conches s'exprime en ces termes :

Il ne possédait point cette entente de la distribution de la lumière et de l'ombre qu'inventèrent le Giorgion, Léonard et le Corrége, que pratiqua et dont se joua souvent Rubens, que Rembrandt porta au plus haut degré de l'art immortel et divin.

Il eut l'inspiration, il eut la puissance d'expression et de dessin, il eut le caractère, le sentiment du beau dans le simple ; il fut un grand artiste; mais, moins préoccupé des conditions matérielles de son art que des parties intellectuelles, il fut malhabile à dégrader les plans, à tirer parti d'une figure dans l'ombre, à sacrifier l'accessoire au principal. (Pages 281-282.)

Quels étaient donc les procédés de peinture qu'enseignait David? M. Delécluze les définit ainsi :

Depuis l'exécution du tableau des *Sabines* surtout, David avait pratiqué et enseigné l'art de

peindre en procédant par l'emploi des teintes faites d'après nature, et qu'il fallait appliquer l'une après l'autre en s'efforçant de les fondre, non pas avec le pinceau, mais en les juxtaposant avec assez de justesse pour qu'elles se succédassent sans blesser l'œil en exprimant la différence des tons et la dégradation de la lumière. Ce procédé, l'un de ceux qui demandent le plus d'attention et de talent, et qui a été mis en pratique par Raphaël dans la *Transfiguration*, ainsi que par Paul Veronèse et Poussin dans leurs plus beaux ouvrages, est celui que David s'efforça de remettre en vigueur.

Prudhon peignait tout différemment. En commençant un tableau, il lui donnait l'aspect d'une grisaille, et ce n'était que successivement et peu à peu qu'il coloriait les différents objets compris dans son tableau jusqu'au moment où, satisfait de l'intention qu'il avait prêtée à ses personnages, il leur donnait toute la vivacité requise par de nombreux glacis posés les uns sur les autres. Plusieurs compositions laissées par le peintre à l'état d'ébauche fournissent l'occasion de suivre les progrès successifs de ce procédé. (Pages 305-306.)

Si le procédé dont faisait usage David a des inconvénients résultant des difficultés mêmes qu'il présente, il a aussi un grand avantage, celui d'obliger le peintre qui

l'emploie à s'attacher à rendre le modelé, et c'est avec raison que le même M. Delécluze a dit :

Depuis les trois grands maîtres italiens, David est certainement celui qui a exprimé la forme, qui a *dessiné* et *modelé*, pour parler le langage technique, avec le plus d'élévation. (Page 410.)

Les vrais connaisseurs ne refuseront point leurs éloges à Navez, sous ce même rapport; il a poussé très-loin cette partie de son art, dont plusieurs de ses ouvrages présentent des exemples qui approchent de la perfection.

Ce que David inspirait surtout à ses élèves, c'est la persistance dans les efforts afin de faire toujours de mieux en mieux. Il leur disait sans cesse que « l'homme n'arrive jamais à la perfection et qu'il doit toujours s'efforcer de parvenir à un degré supérieur à celui qu'il a atteint. »

Depuis 1788, époque de la mort de Drouais, le premier élève célèbre de David, jusqu'en 1854 (1), M. Schnetz étant directeur de l'école de France,

(1) C'est la date de la publication du livre de M. Delécluze.

à Rome, et M. Ingres exerçant son art à Paris, ainsi que son habile élève, M. Flandrin, il s'est écoulé soixante-cinq années pendant lesquelles les grands principes de l'école de David ont été observés sans interruption, malgré les nombreuses attaques dont ils ont été l'objet et à travers les variations presque annuelles du goût en France. (Page 401.)

Un caractère particulier de son enseignement — et qui le distingue de l'école académique qui avait précédé immédiatement la sienne, autant que de l'école réaliste d'aujourd'hui, — c'est la recommandation qu'il ne cesse de faire à ses élèves de prendre la nature pour modèle; mais en choisissant ce qui est réellement beau. Pour lui aussi, le beau, c'est le vrai, mais c'en est la splendeur.

Quant à une théorie proprement dite, David n'en eut pas ; car on ne peut donner ce nom aux systèmes purement imaginaires sur l'art qui lui furent soufflés et qu'il débita emphatiquement à la tribune de la Convention. On ne saurait trop le redire, David était un homme d'instinct, toujours entraîné par les idées qui le dominaient successivement ; et dans le cas où l'on voudrait faire de lui un homme à système, il faudrait dire qu'il a adopté et suivi quatre théories, ou plutôt

quatre manières, principalement caractérisées par les *Horaces*, le *Marat*, les *Sabines* et le *Couronnement de Napoléon*. (Pages 401-402.)

Si l'on se pose cette question : l'influence qu'a exercée David sur l'école belge doit-elle être regrettée? je pense qu'il faut, avant de résoudre, examiner attentivement les noms des élèves qui ont puisé à la source de son enseignement. M. Delécluze, dans la liste générale des disciples du maître, cite seulement huit Belges, dont un sculpteur, Ruxthiel, de Liége; les peintres sont : Grégorius, de Bruxelles, qui a été directeur de l'académie de Bruges, Madou (1), Moll, Navez, Odevaere, Paelinck et Stapleaux. Parmi ses élèves français, il en est encore un, Hennequin, qui fut le maître de Gallait. On ne dira pas certainement que tous les hommes plus ou moins distingués qui figurent sur cette liste et qui ont subi, à des degrés

(1) C'est par erreur que M. Delécluze place Madou au nombre des élèves belges formés par David. Notre habile peintre de genre n'a jamais fréquenté l'atelier ni reçu aucun conseil du chef de l'école française. On sait d'ailleurs qu'il a commencé par dessiner dans les ateliers de lithographie de M. Jobard et que ce n'est que très-tard, et après avoir acquis une belle réputation comme dessinateur, qu'il s'est mis à peindre.

différents, l'influence de l'enseignement de David, ont été jetés dans le même moule; qu'ils ont servilement suivi la même voie.

VII

I. FIN DU SÉJOUR A PARIS.

La première restauration avait laissé David à son atelier et à ses nombreux élèves; mais, après Waterloo, la réaction royaliste s'était accentuée et la position des conventionnels était devenue périlleuse. Une loi du 12 janvier 1816 prononça l'exil contre tous ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI. David, qui avait reçu du roi de Prusse les offres les plus brillantes,

préfera à Berlin la ville de Bruxelles, où il acheva sa carrière.

Navez l'y suivit. Les progrès qu'il avait faits sous la direction de l'illustre maître sont constatés par un certificat portant la date de 1815, à la fin des cent-jours, au moment où le jeune Belge, voyant l'empire s'écrouler, songeait à rentrer dans sa patrie, qui échappait à la domination étrangère. Les termes de cette pièce sont si honorables; elle émane d'ailleurs d'une autorité tellement respectable, au point de vue de l'art, que je crois devoir la reproduire en entier :

C'est avec un extrême plaisir que je m'empresse de rendre la justice qui est due à M. Navez, mon élève : il n'est pas croyable les progrès qu'il a faits sous moi depuis une année qu'il reçoit mes leçons. C'est une justice aussi que je me plais à rendre à ceux de sa nation sur les heureuses dispositions en général qu'ils apportent pour cette partie des beaux-arts : ils sont tous coloristes, mais malheureusement ils sont retardés dans leur course par le manque de fortune, c'est ce qui arrive à M. Navez! S'il peut trouver des moyens qui le retirent de cette position, je ne crains pas d'affirmer qu'il est destiné par la

nature à augmenter la liste des grands peintres qui ont illustré la Flandre.

Le chev. DAVID,
Membre de l'Institut de France, des Académies de Rome, de Vicence, de Florence, et off. de la Légion d'honneur.

Dans les notes qu'il nous a laissées, Navez résume ainsi les résultats matériels de son séjour à Paris : « Du 19 juin 1813 au 19 janvier 1816, j'ai terminé plusieurs copies aux musées. J'ai fait plus de 150 études peintes. Pendant cette période, j'ai gagné 1,183 fr. J'ai fait deux portraits en pied, quinze portraits en buste et quatre tableaux d'histoire. »

II. ÉPISODE LITTÉRAIRE.

Au séjour de Navez à Paris, se rattache un fait littéraire qui n'est pas sans intérêt. Un des amis du jeune peintre lui écrit pour lui demander un service ; cet ami est M. J.-J. Coomans qui cultive, à Gand, non sans succès, la muse française ; il n'y a pas lieu de s'en trop étonner : c'était vers le temps que Philippe Lesbroussart produisait

son poëme *les Belges*. Le correspondant de Navez a en portefeuille une tragédie : c'était la mode alors et elle n'a duré que trop ; tout écolier, en sortant de rhétorique, avait au moins une tragédie à placer et elles n'étaient pas toujours d'une facile défaite ; on n'avait pas encore imaginé d'obliger le théâtre de la Monnaie à représenter des pièces du cru. Force était donc de s'adresser à Paris. Or, voici le raisonnement que se fit notre auteur et qu'il exposa tout au long dans une lettre au peintre son ami : « Si je vais à Paris me présenter aux sociétaires du Théâtre-Français, ma tragédie à la main, annonçant que j'arrive de Gand, en Flandre, je serai bien certainement évincé : quel Parisien pourrait supposer qu'un Belge, un demi-sauvage, suivant la galante expression d'un J. Janin du temps, est en état de produire une œuvre littéraire supportable ? Il faut donc que je m'entoure de mystère : mon ami, le jeune peintre, ira porter la pièce à la Comédie-française et dira que l'auteur veut garder l'anonyme. » Ce poëte était un homme de précaution ; il inventa une petite fable qui avait pour but, sinon de duper son compatriote, du moins

de s'assurer, pour un temps, de l'entière discrétion de celui-ci. Il lui conta donc que la tragédie était l'œuvre d'un de ses voisins, et les lettres du tragédien, d'abord anonymes, confirment le dire du correspondant ostensible. Je dois ajouter que cette petite supercherie ne m'est pas complétement démontrée ; elle me paraît probable, tout en me laissant quelque doute. En effet, il se pourrait que réellement M. Coomans ne fût pas l'auteur de la tragédie et que ce fût l'œuvre, par exemple, de M. Lespirt, poëte aussi, et dont l'ami de Navez devenait le gendre dans le même temps.

Ce qui me confirme pourtant dans le soupçon énoncé plus haut, c'est que ce même M. J.-J. Coomans, ayant publié, en 1837, une tragédie de *Don Carlos*, qu'il avait vainement essayé de faire représenter sur le théâtre de Bruxelles en 1833, explique, dans sa préface, les causes qui ont mis obstacle à l'apparition, sur la scène, de son ouvrage, accepté cependant par le comité de lecture. Une phrase de cette préface nous apprend que l'auteur avait la tragédie, depuis plus de seize ans, en portefeuille.

Mais ici se présente une nouvelle difficulté qui complique l'affaire. Dans le cours de la correspondance que j'ai sous les yeux, l'auteur d'abord anonyme d'*Alcméon* (c'est le titre de la tragédie qui nous occupe) se fait connaître, signe ses lettres du nom d'Alexandre et donne même son adresse, rue de l'Hôpital, n° 571. Il est vrai que c'est aussi l'adresse à laquelle M. J.-J. Coomans se fait envoyer ses lettres. Ajoutons que l'auteur d'*Alcméon* annonce qu'il a en portefeuille une seconde tragédie et que, si la première est acceptée et réussit, il enverra aussi celle-là à Paris.

Les événements politiques sont venus se mettre à la traverse des négociations que Navez avait entamées avec le Théâtre-Français et notamment avec le célèbre Talma. Or, dans la préface de *Don Carlos*, M. Coomans insinue, en 1837, qu'il y a déjà seize ans, son ouvrage a subi le jugement du comité de lecture du Théâtre-Français. Peut-on conclure de ces faits que l'auteur d'*Alcméon* et celui de *Don Carlos* ne sont qu'une seule et même personne? C'est une question dont je laisse la solution aux éru-

dits qui s'occupent de l'histoire de notre littérature nationale.

M. J.-J. Coomans est un poëte qui mérite qu'on ne l'oublie pas absolument : le plus grand défaut de son *Don Carlos*, c'est d'avoir été publié seize ans trop tard. Il n'est pas d'ailleurs le seul poëte dramatique belge qui doive être rangé dans la catégorie des attardés : c'est un compagnon d'infortune dont on ne saurait être qu'honoré.

VIII

UNE HALTE A BRUXELLES.

Au nombre des personnes qui, en 1810, fondaient à Bruxelles une société d'artistes en vue d'offrir, à ceux qui ne pouvaient plus fréquenter l'Académie, le moyen de continuer à dessiner d'après le modèle vivant, on trouve le nom de M. Auguste De Hemptinne. L'amitié de cet homme, aussi recommandable par les qualités du cœur que par la distinction de l'esprit, a tenu dans l'exis-

6.

tence de Navez une place si considérable que je ne puis négliger de dire ce qu'il était. Je me bornerai toutefois à de très-sommaires indications, renvoyant le lecteur qui voudrait être plus amplement renseigné à l'excellente notice biographique que M. J.-S. Stas a consacrée, dans l'Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de 1857, au savant qui avait été son bienfaiteur et son ami.

De Hemptinne (Auguste-Donat) est né à Jauche (Brabant), le 15 avril 1781. Pharmacien depuis le 23 juillet 1806, il devint membre du jury médical du département de la Dyle dès l'année suivante ; il fit partie du conseil communal de Bruxelles dès 1840; fut professeur et l'un des fondateurs de l'université libre; membre de l'Académie de Belgique, élu en 1834; de l'Académie de médecine depuis sa fondation. Il avait épousé, en 1812, Marie-Antoinette De Lathuy, de Gembloux. Ce savant respectable est décédé à Bruxelles, le 5 janvier 1854.

Les premières relations entre les deux amis datent peut-être des années de l'en-

fance du peintre, ce qui explique la grande intimité des deux familles; en 1808 et 1809, Navez avait déjà dessiné, à Jauche, les portraits de tous les membres de la famille De Hemptinne.

C'est dans la maison de cet ami qu'il prit logement en 1816, en revenant à Bruxelles. Une des sœurs de Navez, Jeannette, qui ne s'est point mariée; une sœur de madame De Hemptinne, mademoiselle Flore De Lathuy, que le peintre épousa en 1825; une petite fille, Julie, le premier enfant du jeune ménage, animaient l'intérieur dans lequel l'élève de David passa les vingt mois qui s'écoulèrent entre son retour de Paris et son départ pour l'Italie. Orphelin de père et de mère, Navez retrouvait dans cette maison une famille dont l'affection ne lui a pas fait défaut un seul jour de sa longue carrière.

M. De Hemptinne fut pour lui un frère longtemps avant qu'une alliance, projetée dès 1816, lui donnât réellement ce titre. Plus jeune de six ans, Navez l'aime et le respecte; en lui écrivant, il l'appelle *mon maître*. Il trouvait, en effet, en lui, conseils et

assistance au besoin. M. De Hemptinne était son correspondant à Bruxelles pour toutes ses affaires : placement de tableaux, avances d'argent, enfin pour toutes les communications que, de Rome, il envoyait dans son pays.

Pendant cette halte en Belgique, tout en continuant à recevoir les leçons de David, il peignit trois tableaux d'histoire : *Abel en prière*, *Sainte Véronique*, et un petit tableau pour le duc d'Ursel ; il n'en a pas indiqué le sujet.

Il fit en outre dix-sept portraits, ce qui lui rapporta 4,242 francs. Au nombre des portraits se trouve celui de David, qu'il reproduisit trois fois : l'un fut donné à son maître ; M. De Hemptinne reçut le second, et Navez conserva toujours le troisième dans son atelier, où il se trouve encore. Il appartient maintenant à M. J. Portaels.

Parmi les camarades qu'il avait connus à Paris, et dont il retrouva quelques-uns à Rome, Navez s'était lié d'amitié avec un jeune peintre, M. Poisson, élève de David, qui n'a jamais beaucoup marqué dans son art, mais dont les qualités le faisaient aimer de

tous. C'est lui qui tenait Navez au courant de ce qui se passait dans l'école depuis l'exil du maître. Le jeune Belge, de son côté, donnait aux fidèles de Paris des nouvelles de l'illustre proscrit.

Les élèves du premier peintre de S. M. l'empereur se trouvaient alors dans un grand désarroi. D'abord, le local où ils travaillaient leur fut retiré pour être donné à un artiste bien pensant, ami de la légitimité. Mais, grâce aux démarches de M. Gros auprès du ministère, ceux qui étaient restés fidèles quand même reçurent l'autorisation de s'établir dans l'atelier autrefois occupé par Vincent. Pendant les pourparlers que cette installation exigea, ils se réfugièrent dans celui d'un de leurs camarades, Dupavillon. Les détails que Poisson donne à cet égard, à la date du 1er avril 1816, seront ici à leur place en compagnie de ceux que j'emprunterai au livre si complet de M. Delécluze, sur l'illustre chef de l'école française :

Comme il a fallu rendre aujourd'hui notre atelier, nous sommes réunis dans celui de Dupavillon pour continuer un noyau qui puisse, s'il

est possible, pousser et refleurir de nouveau. Quant aux élèves, ils y mettent la plus mauvaise grâce possible (j'en excepte quelques-uns) : c'est à qui ne viendra pas et, malgré toutes les prières que je leur fais de rester réunis, quoique je leur répète que plus nous serons, plus M. Gros sera encouragé dans les démarches qu'il est obligé de faire, j'ai bien de la peine à en conserver douze. Ce ne peut pas être la question d'argent qui les retient, puisque M. Gros, qui est très-exact à venir, nous corrige pour rien. Lorsque je suis allé chez lui pour parler de ses intérêts, il m'a dit que ce n'était pas le moment, que plus tard lorsque nous aurions un local, qu'enfin nous avions tout le temps de parler de ces choses-là.

Déjà, dès lors, les amis de David, et le peintre lui-même, nourrissaient l'espoir de voir bientôt finir l'exil auquel la loi du 12 janvier avait condamné le régicide. Poisson en parle, dans la même lettre, en ces termes :

Je croyais avoir des nouvelles plus certaines à te donner sur le rappel de M. David, on en parle beaucoup dans les bureaux. M. Gros m'a dit qu'il avait parlé à plusieurs personnes pour cela, qu'il en avait sondé d'autres et que toutes se réunissaient à dire qu'il fallait attendre encore

un peu pour laisser plus d'étendue à la loi, que le gouvernement satisfait le rappellera, qu'il avait l'œil sur lui et qu'il ne laisserait pas en pays étranger un talent si précieux, qu'on ne négligera rien pour cela.

Si David n'a pas été rappelé, il n'en faut peut-être pas blâmer uniquement le gouvernement de la Restauration. M. Delécluze a suffisamment démontré que les principes politiques n'auraient pas été un obstacle, du côté du peintre du moins, à sa réconciliation avec la royauté légitime.

En jetant un coup-d'œil, dit cet écrivain, sur les variations de David, si rigide républicain en théorie, et toujours allant au-devant du pouvoir, quelque absolu qu'il fût, il semble que cet homme ait rassemblé en lui toutes les oppositions d'idées qui caractérisent les Français, républicains d'opinion et monarchiques par les mœurs, comme les a si spirituellement définis Chateaubriand. (Page 233.)

Pendant la première année de la Restauration, David, peu satisfait, comme tous les hommes de son parti qui espéraient mourir tranquilles sous le gouvernement de Napoléon, n'eut cependant pas à se plaindre des princes de la maison de Bourbon ni de leurs ministres. Il vécut retiré

chez lui, évitant de se présenter dans les lieux publics et s'occupant à faire plusieurs portraits de personnes de sa famille, entre autres celui de sa femme, etc. (Page 354.)

M. Delécluze a signalé la conduite courageuse de M. Gros; elle est digne de tous les éloges.

Quelques-uns de ses élèves se montrèrent plus assidus que jamais auprès de lui pendant ces tristes jours. Mais Gros fut celui de tous qui obéit le mieux en cette occasion à la générosité de son cœur. Sans faire la moindre attention aux fâcheux résultats que sa conduite pourrait avoir pour lui, homme célèbre, peintre habile, qui ne renonçait point à participer aux travaux que pourrait lui confier le gouvernement des Bourbons, Gros, tout occupé de l'abandon de son maître, inquiet sur son avenir, ne cessait d'aller le soutenir de sa courageuse amitié. (Page 358.)

Il revient sur ce sujet un peu plus loin :

Enfin, Gros, son élève, qui eut pour lui la tendresse d'un fils, employa tout ce que son talent et son âme généreuse pouvaient lui donner d'énergie, de patience et de crédit pour obtenir la grâce de son maître, mais inutilement. On ignore les conditions précises imposées à David par le gou-

vernement des Bourbons pour se racheter de l'exil; mais tout indique qu'elles furent telles, que l'artiste eut raison de ne pas les accepter. (Page 374.)

Je rencontre, dans les correspondances, une explication assez plausible des motifs qui ont prolongé l'exil de David. C'est à propos de l'exposition de Paris de 1819. Il avait été question d'y faire figurer des ouvrages du maître absent. Voici les détails que reçoit, de son ami Beauvoir, Navez qui se trouvait à Rome en ce moment :

M. David se porte parfaitement bien, ainsi que sa femme. M. de Forbin avait dit à M. Gros que s'il voulait y faire mettre les tableaux de M. David, il bousculerait, pour lui, toute l'exposition, lui donnerait la place d'honneur et que, lorsque le roi, dans son fauteuil, se ferait rouler dans les galeries, il le ferait arrêter en face et profiterait du moment, lui, M. de Forbin, pour parler en faveur du peintre. M. Gros, tout content, était allé trouver l'homme d'affaires de M. David ; il venait précisément de recevoir une lettre qu'il fit lire à M. Gros ; elle n'avait pas le sens commun. Il eût voulu, par exemple, que M. de Forbin lui eût écrit pour lui demander de faire exposer ses tableaux. Il prétend qu'il ne

veut et ne peut rentrer en France sans avoir le titre de premier peintre du roi. Cela n'est-il pas le comble de la déraison ?

Je crois, pour ma part, que David se trouvait fort bien à Bruxelles, entouré de respect et de considération, vivant sous un régime beaucoup plus libéral que celui qu'il aurait retrouvé en France. Il ne serait pas d'ailleurs le seul proscrit français qui se serait accommodé d'un exil en Belgique. M. Delécluze paraît être de cet avis quand il dit :

Contre l'ordinaire, la vie de David a mieux fini qu'elle n'avait commencé, et l'on serait tenté de croire que la peine de l'exil, si terrible ordinairement pour les hommes, devait donner à celui-ci un calme d'esprit, une justesse de jugement, une fermeté de résolution qu'il n'avait jamais montrés auparavant. (Page 371.)

A Bruxelles, la plupart des élèves belges, MM. Odevaere, Navez, Paelinck, Moll et Stapleaux, entre autres, n'ont pas manqué un seul instant, par leurs efforts particuliers ou réunis, de rendre les dernières années de leur maître aussi douces, aussi belles qu'il était possible qu'elles le fussent. (Page 363.)

IX

INSTALLATION A ROME.

La Société de Bruxelles pour l'encouragement des beaux-arts, dans sa séance du 25 septembre 1817, ayant pris en considération les bonnes dispositions du sieur F. Navez, de Charleroi, et voulant lui procurer les moyens de se perfectionner dans la peinture, l'a désigné et nommé à l'effet de se rendre en Italie pour y continuer ses études comme pensionnaire de la société, avec une pension de neuf cents florins des Pays-Bas par an, pendant trois ans, à prendre cours du jour de son départ.

Telle est la teneur du procès-verbal communiqué par le secrétaire, M. Picard, à l'artiste, qui se mit immédiatement en route. Sa correspondance avec son ami De Hemptinne porte des dates qui nous indiquent son itinéraire. Le 7 octobre, il écrit de Genève, de Milan le 26, de Lucques le 17 novembre, et sa première de Rome est du 7 décembre.

Tu ne manqueras pas, dit-il à son ami, d'adresser ta lettre à M. De Potter, pour remettre à M. Navez, place de Venise, palais Malaspina, n° 168 : je demeure dans la même maison.

Il avait donc, en arrivant, rencontré un compatriote ; il se retrouva bientôt au milieu des camarades d'atelier de Paris : Ingres, Granet, Schnetz, Picot, Léopold Robert, Léon Cogniet, Alaux et Beauvoir, tous élèves de David. Il dut à leur bonne amitié et particulièrement à la bienveillance de M. Thévenin, directeur de l'Académie de France, de pouvoir jouir de tous les avantages réservés aux lauréats français.

Son premier soin en arrivant dans la ville éternelle fut de visiter les monuments, les galeries, les musées. Il a alors trente

ans accomplis : ce n'est plus un élève, les succès qu'il a déjà obtenus dans son pays lui permettent de marcher de pair avec les meilleurs peintres belges à cette époque. Son opinion sur ce qu'il voit a donc une certaine valeur et mérite d'être notée. Il est aussi intéressant de connaître les études auxquelles il se livre. Sa correspondance nous éclaire sur ces points.

La galerie des Antiques est une chose tellement belle par son arrangement et par l'immense quantité de chefs-d'œuvre qui s'y trouvent que l'on ne regrette plus de les avoir perdus à Paris; c'est aussi au Vatican que se trouve la fameuse chapelle Sixtine, où est le *Jugement dernier*, peint par Michel-Ange. C'est une peinture à fresque, grande comme la façade de ta maison. La voûte est aussi peinte à fresque par Michel-Ange et représente divers sujets; j'aime encore mieux la voûte que le *Jugement dernier*. Cette chapelle n'a presque aucun autre ornement que ces peintures. C'est aussi au Vatican que sont toutes les fresques de Raphaël. C'est admirable, je crois qu'il faut fixer là les bornes de la peinture; cependant Michel-Ange m'a étonné davantage et jusqu'à présent j'aimerais peut-être mieux l'étudier que Raphaël, quoique mon intention soit de

ne faire aucune copie, mais beaucoup de croquis et de peindre beaucoup de tableaux.

(18 janv. 1818.)

Si Navez n'a fait aucune copie peinte d'après ces maîtres, il a beaucoup dessiné d'après les admirables modèles de la chapelle Sixtine. Il avait obtenu la faveur de travailler dans ce sanctuaire et, la plupart du temps, il y était seul, tout entier à l'étude attrayante à laquelle il s'adonnait avec l'enthousiasme et la passion de son âge. Il m'a plusieurs fois raconté qu'un jour, dessinant une de ces figures si puissantes de mouvement et de vérité qui s'agitent dans le *Jugement dernier*, il s'était tellement absorbé dans sa contemplation et dans son travail, que, s'imaginant avoir devant lui des êtres vivants et croyant voir remuer celui qu'il copiait, il s'écria tout fâché : « Pose donc, b..... » L'écho des voûtes silencieuses, répondant à cette exclamation, réveilla le peintre de son hallucination et provoqua chez lui un éclat de rire si sonore que le gardien qui était à la porte, en dehors, vint, tout scandalisé, voir ce qui se passait !

Grâce aux nombreux amis qu'il avait

retrouvés à Rome, Navez put visiter les ateliers des artistes en renom. Il rend compte de ces visites à son ami de Bruxelles dans une lettre dont voici quelques extraits :

J'ai vu ici tous les ateliers des artistes en réputation : Canova en a un, aussi admirable que curieux à visiter ; c'est un homme très-simple et très-aimable. Après lui, vient Thorwaldsen, un Danois, qui a à peu près le talent de Canova, mais qui, n'ayant pas le même goût et le même charme d'exécution, sera toujours fort au-dessous. Ces ateliers sont des rues entières. Thorwaldsen est un excellent Allemand. Camuccini, le premier peintre des Italiens, me paraît avoir bien peu de talent ; c'est un homme qui a immensément copié d'après tous les maîtres, et qui, faute d'âme et de génie, ne fait rien qui vaille. Dessin froid et d'imitation ; pas l'ombre de couleur, enfin vraiment médiocre. Landi, son rival, a plus de sentiment et plus de couleur ; mais tout cela ne signifie pas grand'chose. Les élèves de l'Académie de France sont bonnement les seuls qui aient un vrai talent. Il y a aussi un Russe que je n'ai pas vu, mais qui, dit-on, fait fort bien. Le meilleur paysagiste français qui soit ici, c'est Chauvin ; je le préfère à tous les autres, quoiqu'il n'ait pas autant de réputation. Après Verstappen, Anversois, on cite Wood et Terlingen, Hollandais.

Verstappen a une réputation colossale; il est bien loin, à mon avis, d'Ommegank; même, d'après ce que j'ai vu, il ne vaut pas notre Van Assche. Granet, peintre français, connu déjà dans toute l'Europe pour ses intérieurs qu'il peint sur place, vient d'achever un tableau représentant des capucins chantant les matines; c'est d'une vérité surprenante.

Les Allemands ici aiment à se faire remarquer; ils affectent de s'habiller comme Raphaël; ils portent une toque de velours, une ceinture, une épée, une plume sur la tête. Ils recherchent les tableaux les plus gothiques et disent que Raphaël a gâté la peinture. Ils sont ici la risée de tout le monde. (4 janvier 1818.)

Dans une autre lettre, il parle d'un tableau du maître romain qu'il juge assez sévèrement :

Le dernier tableau de Camuccini, *la Mort de César*, est d'un mauvais tel, que notre Odevaere, quand il fait *mauvais*, est encore supérieur au chevalier quand celui-ci fait de son mieux. Certes, Odevaere a bien des défauts, mais ses compositions sont d'un homme d'esprit et de bon sens.

Le secrétaire de la Société de Bruxelles pour l'encouragement des beaux-arts con-

tinuait à correspondre avec le pensionnaire. Il lui disait son avis et celui du président sur les ouvrages qui arrivaient de Rome, et se permettait même des conseils, que l'artiste n'accueillait pas toujours. Il lui dit, entre autres choses :

Puisque j'en suis sur ce dernier point, je dois vous dire encore comment notre président s'est expliqué sur ces deux derniers tableaux de votre composition, qu'il ne considère pas comme de simples études ; il en est on ne peut plus content, mais voudrait, pour le futur, deux choses : la première, que vous sortiez de ce genre d'histoire pour nous montrer soit le gracieux mythologique, soit le sévère que présentent mille épisodes de l'histoire profane ; son second désir, bien plus difficile à satisfaire, comprendrait le travail d'un tableau dont les figures seraient en pied, dussiez-vous même descendre à petite ou à demi-nature. Alors, dit-il, on pourrait bien mieux juger de votre dessin. Je lui ai représenté que c'était trop coûteux pour un jeune homme, que la grandeur du tableau augmenterait les difficultés de l'envoi ; mais deux figures sur le premier plan, le reste sur l'arrière, lui semblent peu faites pour effaroucher. Comme je lui montre vos lettres, répondez à ceci comme si l'observation venait de moi seul. (16 janvier 1819.)

Voilà pour les conseils; les éloges sont aussi peu mesurés. Le peintre exprime son opinion sur les uns comme sur les autres dans une lettre à M. De Hemptinne, du mois de février 1819:

Je suis en train de finir cinq à six études commencées de longue date. Je sais que cela n'est pas lucratif, mais il faut apprendre avant tout. C'est d'ailleurs un moyen d'orner mon atelier, si je ne les vends pas. Ne faut-il pas fixer un peu l'attention des gens qui viennent nous visiter? Je crains bien d'être obligé d'avoir recours aussi à un peu de charlatanisme dans notre pays, si je ne veux pas y mourir de faim. Comme je te l'ai déjà dit, je crains d'être obligé de me consacrer, comme les autres, au *genre*. Lorsque tu en trouveras l'occasion, ne manque pas de dire que le portrait est ma spécialité; car j'attends plus de ce genre-là que de tous les autres. Aussitôt que j'aurai fini toutes ces études et que mon atelier sera achevé, je compte commencer un tableau de six pieds. Le duc d'Ursel le désire et je sens moi-même que cela est un peu nécessaire pour me faire une petite réputation. J'ai dépensé diablement d'argent depuis mon départ et j'en dépense encore tous les jours; mais aussi lorsque je vois tout ce que j'ai déjà fait, cela calme mes regrets. Il m'a fallu bien travailler pour produire tout

cela, car je repeins trois fois et même jusqu'à quatre fois une figure. J'ai déjà, en outre, deux gros volumes de croquis. Lorsque je vois ce que les autres ont fait dans le même espace de temps, je suis fier de tant d'ouvrage.

Picard me dit que si ma petite *sainte Famille* eût été à vendre, elle n'aurait pas manqué d'amateurs, que plus de vingt personnes lui en ont demandé le prix. Il la place entre les *chefs-d'œuvre de l'exposition*. Il me dit ensuite que le duc d'Ursel voudrait que je ne fisse que des sujets d'histoire de grand style ou des sujets mythologiques. Il est possible que je peigne de ces derniers dans le genre gracieux. Pour les sujets historiques, il perd la tête : que diable veut-il que l'on fasse des sujets d'histoire chez nous ? Vous avez en ce moment l'homme le plus habile dans ce genre, et on ne lui a pas commandé un pouce de peinture.

Il ajoute enfin : *Si cela continue, David sera jaloux de vous aux premiers tableaux que vous enverrez ; il ne vous manque, pour être son égal, qu'un dessin pur et une imagination poétique.* Si ce n'est pas de l'ironie, c'est une grosse balourdise. Vraiment, mon maître va être jaloux de moi ; car il ne me manque plus pour l'égaler que les qualités les plus essentielles et les plus rares, les deux qualités qui, à elles seules, ont placé Raphaël au premier rang.

Navez était modeste comme le sont tous les hommes d'un véritable mérite; il voyait mieux que personne ce qui lui manquait et, loin de se croire l'égal de son maître, il sollicitait ses avis et les respectait. Témoin le passage suivant d'une de ses lettres :

Les avis de M. David sont justes; je sens très-bien tout ce qu'il dit. Je cherche, je reviens, je voudrais dessiner, modeler, colorier, tout à la fois; je fais, comme il le dit fort bien, de la couleur lourde. M. David doit aussi avoir éprouvé ce qu'ont éprouvé la plupart de ceux qui étudient les arts ici. On est tellement agité, pour ne pas faire trop mal, on craint tant de tomber dans un vice ou l'autre que, pour ne pas être entraîné, on se tient timidement à la nature, et cette timidité est telle, chez moi, que je porte l'imitation jusqu'au scrupule, et, pour obtenir cette vérité d'imitation, on doit revenir et repeindre souvent, ce qui rend la couleur lourde. Au reste, M. David sait que l'atmosphère de ce pays n'invite pas à donner de la transparence au coloris, et je le vois par tous ceux qui sont ici et qui mettent six fois plus de couleur que moi dans leurs ombres.

X

UNE LEÇON DE DAVID.

Le premier envoi de Navez, depuis son départ pour Rome, venait d'arriver à Bruxelles chez M. De Hemptinne. Il se composait d'un tableau peint et de plusieurs dessins. M. David avait été invité à venir voir ces ouvrages et à en dire son avis. Le vieux maître s'y était rendu avec empressement, avait demandé à être laissé seul dans le salon où le tableau se trouvait exposé, et, après l'avoir attentivement examiné dans

ses moindres détails, il s'était fait donner papier, plume et encre, et avait adressé à son élève les lignes que je reproduis textuellement :

Bruxelles, 22 mars 1818.

Mon cher Navez,

Ce que j'aime le mieux de votre tableau, c'est le *sentiment;* mais la couleur manque de résolution: elle n'a pas encore le caractère qui distingue un ouvrage de maître, elle sent l'élève timide, ce qui ne me déplaît pas cependant jusqu'à un certain point, vous n'auriez pas pu passer à ce que j'entends par *résolution* sans faire une sorte de caricature des anciens maîtres, ce qui aurait été pire ; je veux que cette résolution vienne petit à petit, et c'est là la bonne.

Vos mains, votre draperie de saint Joseph sont une preuve de ce que j'exige de vous dorénavant, ce ton-là est fadasse.

Parlons de la Vierge, le sentiment en est parfait ; mais, mon ami, elle n'est ni bien dessinée ni bien drapée. Sa taille est trop courte, elle n'a pas de dos, ses hanches viennent aussitôt après la ceinture, la manche est mal drapée ; cette agrafe au milieu du bras qui divise également les plis de chaque côté ne me plaît pas beaucoup, et le bras qui passe dessus l'aisselle de l'enfant Jésus ne se

sent pas beaucoup. Pour la tête de la Vierge, elle me plaît infiniment, c'est ce qu'il y a de mieux; son voile a un bon sentiment, quoiqu'il ne soit pas naturel qu'il vienne entourer le coussin de l'enfant. Quant à l'enfant Jésus, la tête est fort jolie, le ton est très-fin; mais, vous qui faites si bien les cheveux, vous n'avez pas aussi bien réussi dans ceux-ci. Souvenez-vous donc de Léonard de Vinci. Les cuisses sont trop courtes ou bien il n'a pas de ventre. Le dessin, le dessin, mon ami, mille fois le dessin! Il est bien difficile de mettre bien ensemble des figures coupées sans faire auparavant un ensemble complet du mouvement général de la figure, qu'on prend au carreau ensuite pour ne se servir que de ce qui entre dans le tableau. Voilà bien des reproches que je vous fais. Vous en sentez la raison : à un autre, j'aurais dit : « C'est fort bien, » parce que le principal y est, je veux dire le sentiment : vous l'avez, vous l'aimez, vous le recherchez; tout ce que j'exige encore pour ce tableau-ci viendra de soi-même, parce que vous avez la qualité principale, le *sentiment:* c'est lui qui donne le caractère maître à un ouvrage.

Ayant vu le tableau, je ne puis disconvenir que cette critique était fondée en bien des points; mais ne devait-elle pas paraître fort sévère aux amis du jeune peintre?

D'aussi nombreux reproches pour une toile où il n'y avait que trois figures à mi-corps, c'était dur à envoyer à Rome sans quelque correctif, pensait une personne de la maison. Il restait un feuillet tout entier du grand papier de poste sur lequel l'illustre proscrit avait écrit ses conseils; une main de femme le couvrit de pattes de mouche, qui ne sont guère faciles à déchiffrer, mais dont un sentiment de curiosité assez naturel m'a engagé à pénétrer le mystère au moyen d'une bonne loupe; et je ne crois pas me rendre coupable d'une bien grande indiscrétion en le dévoilant au lecteur.

Nos peintres auront beau écrire des observations sur ton tableau (je parle du vénérable dont l'écriture est ici derrière), moi, en ma qualité de maman, je me mets dans la situation de ta madone et je trouve que l'expression et le sentiment que tu lui as donnés sont admirables et d'une vérité étonnante. C'est l'effet que produit ton tableau sur toutes les personnes qui l'ont vu; le nombre n'en est pas petit, car c'est une procession. La bonne et le domestique en ont été pétrifiés. Catherine a laissé échapper l'exclamation que tu lui connais... *Jésus God, est-ce bien lui qu'a fait ça?* en croisant ses deux mains sur son ventre.

Il y a aussi une différence étonnante avec ta *Sainte Véronique*. Je ne dois pas oublier de te dire ce qui vient à l'appui du petit éloge que je fais de ton tableau. Julie (1) était dernièrement agenouillée vis-à-vis, elle ne se doutait pas que je la voyais ; elle parlait au petit enfant, elle lui donnait des baisers. Elle s'aperçut que nous étions là en nous entendant rire, elle se retourna en disant : « Ce petit enfant est si joli ; quand on le regarde longtemps, on dirait qu'il est vivant. »

Les cheveux du petit sont bien naturels, le médecin de Jauche (le frère de M. De Hemptinne), qui a vu tant de petits enfants, dit que c'est bien comme ils sont à cet âge. Je crois que M. David peut bien l'avoir oublié.

Je veux aussi te conter du merveilleux : plusieurs personnes m'ont dit avoir vu ton illustre maître qui ne dédaignait point de se mettre au niveau du vulgaire...

Suit la description de la manière dont se mouchent ceux qui n'usent point du mouchoir.

N'est-ce pas bien nature? Vous déchirez le tableau de notre ami ; à votre tour maintenant !—Oh ! la bonne ! oh ! l'excellente sœur !

---

(1) C'est le nom de la fille de M. De Hemptinne.

Je suis contente, poursuivent les pattes de mouche, que tu t'appliques à toujours faire mieux, mais je crois que je t'aurais appliqué un petit soufflet si tu avais été près de moi quand j'ai lu les jérémiades de ton avant-dernière lettre : à l'avenir, mon ami, ne te mets pas ainsi martel en tête : tu es jeune, tu as encore bien des années pour te perfectionner, et déjà ton talent, bien apprécié, te place au-dessus de nos premiers peintres.

M. De Hemptinne, employant ce qui restait de blanc sur le papier, donnait à son tour son opinion.

Tu trouveras ci-joint, l'ami, les leçons du grand maître, qui t'a jugé dans toute sa sévérité. Il a voulu être seul dans mon salon et avoir le tableau devant lui pendant qu'il écrivait.

Pour mon compte, je suis satisfait du sentiment de la Vierge et de la vérité de l'enfant, de même que de la couleur. La draperie et les mains de saint Joseph ne sont pas, à la vérité, d'un ton bien décidé.

David ne te dit rien du dessin dans sa lettre, parce qu'il ne voyait que le tableau quand il l'a écrite. Il n'a rien dit de la figure du Christ, mais il a trouvé celle de la femme fort bien ; en la regardant, il disait sans m'adresser la parole : « Il sent, il est peintre, il doit se plaire en Italie ! » Comme le corps est coupé ; il lui a paru que le

genou est un peu trop haut. A la première vue de ton tableau, il a dit : « Il y a du sentiment, c'est bien, » et en quittant le tableau : « Il ne faut pas être bête pour faire cela. »

Ce triple autographe a été précieusement conservé par l'artiste, qui l'a reçu avec des sentiments bien différents de ce qu'on semblait craindre à Bruxelles. Navez s'empressa d'écrire à son ami pour qu'il transmît à son maître l'expression de sa reconnaissance. Cette lettre, comme toutes celles qu'il écrivait de Rome à sa famille, a aussi été conservée. J'en extrais les passages les plus saillants.

Je ne te dirai pas combien la lettre de M. David m'a fait de plaisir ; ses observations, outre leur justesse, m'en font faire d'autres. Heureux celui qui peut recevoir et comprendre les conseils de cet homme-là ! Va chez lui, tout de suite, remercie-le mille fois pour moi de ses observations et demande-lui d'avoir la bonté d'en faire de même chaque fois que j'enverrai quelque ouvrage. Il n'y a que des hommes comme cela qui peuvent vous retremper et vous remettre à votre place. Heureusement je n'avais aucune vanité d'avoir fait ce tableau. J'avais même aperçu plusieurs des défauts qu'il relève, entre autres tous ceux

de la Vierge et du petit Jésus : il y en a encore d'autres qu'il ne m'indique pas. Ne t'a-t-il pas dit que le voile de la Vierge n'est pas placé dans le sens de la tête, que la partie qui est sur le front vient trop en avant, que le bras gauche de la Vierge ne se sent pas bien, etc. ? Je ne m'attendais pas à ce qu'il fût content de mon enfant. Quant au saint Joseph, il a grandement raison : je voulais y mettre cette résolution dont il parle (autant que je la sens), on m'en a empêché. Je ne m'attendais pas à recevoir une aussi bonne leçon à propos de cette figure. Je te le dis, je te le répète, c'est trop heureux pour moi d'avoir un pareil conseiller. Que les autres se montrent satisfaits de tout ce que je produis, qu'ils me flattent, tout cela ne me fera pas plus avancer que leurs critiques. Car nos jugeurs d'occasion ne vont pas comme lui à la source, et leurs observations ne font que m'embrouiller. Ce dont j'ai été extrêmement content, c'est qu'il est satisfait du sentiment; il a raison, c'est la première chose; c'est cela qui fait le peintre, et quand on a cela, on ne fait jamais absolument mauvais.

Quant à toi, je suis charmé que tu en sois satisfait. Ce tableau est pour toi presque un portrait de famille. C'est en voyant ta femme jouer avec son enfant sur la table que j'en ai conçu l'idée. J'ai saisi le groupe à l'instant, j'en ai encore le croquis dans mon portefeuille. Aussi le tableau est-il

pour Julie, à qui je le donne. Tu peux dire cela à M. David, mais il est inutile de le dire à d'autres; car ils ne savent pas, chez nous, ce que c'est que de tirer parti de ce que l'on voit, et on ne manquerait pas de dire que c'est une copie. J'avais d'abord placé l'enfant sur le gazon, puis sur une table recouverte d'un tapis, et c'est Schnetz qui me conseilla de mettre un berceau, dont il me donna le dessin.

Je suis fâché de m'être attaché à utiliser un de vos cadres dont j'avais les dimensions : un ou deux pieds de plus m'auraient épargné bien des défauts.

Remarquons en passant cet aveu du jeune artiste : afin d'utiliser un cadre, il a fait son tableau sur une toile trop petite. L'expérience ne le corrigera pas, la correspondance avec M. De Hemptinne en fait foi. Presque à chaque envoi, on y lit des recommandations telles que celle-ci : « Fais ajouter un morceau à mon tableau, Voordecker rajustera cela et peindra un petit bout de fond. » Cela tenait aux distractions et à la manière de faire de Navez. En commençant un tableau, il ne savait pas toujours combien il y mettrait de figures. Un joli type, un motif intéressant lui passait-il devant les yeux,

il ne se donnait plus de repos qu'il n'en eût fixé l'idée ; la première toile venue recevait l'impression toute fraîche. La vérité y gagnait assurément. Comme étude, ce qu'il peignait ainsi était admirable ; voulait-il en faire le point de départ d'un tableau, il s'exposait à produire une œuvre offrant des parties magistralement peintes, mais qui ne s'harmonisaient pas entre elles.

Ce n'est que plus tard qu'il a apporté une grande attention à la qualité des matériaux qu'il employait. La lettre qui annonce son premier envoi à Bruxelles contient à cet égard un curieux détail.

Je t'envoie enfin mon tableau, écrit-il à M. De Hemptinne. Je n'en ferai peut-être pas d'autre de sitôt, parce que cette année étant pour moi la plus dispendieuse, j'en ferai quelques-uns pour la soupe. Que ceci ne te choque point ; tu sens bien que je n'en puis faire autant ici qu'à Bruxelles, à cause des autres études que je dois poursuivre. Le portrait du courrier, tu le feras vernir et encadrer dans un cadre ordinaire ; tu auras soin surtout de le faire tendre avec précaution, il est peint sur une toile de coton, et l'on m'a dit que ces toiles risquent de crever quand on les tend trop fort. Malheureusement, j'ai deux têtes com-

mencées sur des toiles semblables; te voilà prévenu pour quand tu les recevras. La madone est sur bonne toile; à l'avenir, je ne serai plus attrapé.

Cette lettre est encore intéressante en ce que Navez y explique sa manière de travailler pendant les premiers temps de son séjour à Rome.

Je travaille beaucoup; mais, malgré tout, je n'avance pas; cela me chagrine. L'habitude que j'avais d'avoir M. David à côté de moi me faisait marcher avec sécurité; à présent je suis dérouté à chaque moment, surtout quand je m'imagine qu'il verra ce que j'ai fait. Le petit tableau que je t'envoie sort à temps, peut-être déjà trop tard, de mon atelier, car je commençais à le gâter à force de le retoucher. Cependant, si j'avais eu M. David à côté de moi, je n'eusse pas fait un aussi mauvais bras d'enfant et une tête de femme si ronde, et des cuisses si courtes au petit Jésus, et beaucoup d'autres défauts que M. David verra. Comme on pourrait croire que parce que cela vient de Rome, cela doit être un chef-d'œuvre, ne t'aventure pas à l'exposer, consulte auparavant M. David, qu'il te parle sincèrement. Le tableau a été fait dans les deux premiers mois de mon séjour ici. Je suis inquiet de ce qu'en

dira M. David : ne le lui montre que verni et encadré. En le roulant, il me paraissait plus mauvais que jamais. (Mars 1818.)

Ce maître avait inspiré à ses élèves un respect qui allait jusqu'à la vénération. On peut en juger, pour ce qui regarde Navez, par les extraits qu'on vient de lire. Chez les autres, c'est la même confiance dans les avis, le même regret de ne pouvoir plus profiter des conseils, la même reconnaissance envers l'illustre peintre. Il n'y a presque pas une des lettres adressées à Navez par ses anciens condisciples qui ne consacre quelques lignes à l'expression de ces sentiments. Si David est malade, ils témoignent une sollicitude filiale, et après sa mort leurs regrets sont des plus vifs.

Navez avait peint, en 1817, avant de partir pour Rome, le portrait de son maître; celui-ci en avait été si satisfait qu'il l'avait fait graver, ce qui devait plaire à l'élève qui en parle en ces termes :

Je ne savais pas que Potrelle eût gravé le portrait de M. David. On ne m'a jamais fait et l'on ne me fera jamais autant d'honneur. C'est un excellent graveur; je connais de lui le portrait

de Jules Romain, qui est une des meilleures choses qui aient été faites dans ce genre. (26 janvier 1818.)

Mais, quand il vit le travail du graveur, la satisfaction fut mélangée de quelque regret.

J'ai vu le portrait qu'a gravé Potrelle d'après celui de M. David. C'est ressemblant, mais c'est à mille lieues de ce qu'il a fait autrefois. C'est une gravure de boutique. Il y a des parties mal modelées, les reflets de la joue sont secs et durs; le fond est trop égal, le linge est mollement fait, l'habit détestable. Après cela, on voit que c'est fait par un homme de talent. M. Granet en a apporté une épreuve pour Ingres et une pour lui. Je ne croyais pas que je l'avais fait si ressemblant. Ingres en est enchanté. Tous les artistes ici se réjouissent de l'acquisition que le gouvernement français a faite des tableaux de M. David. (1818.)

XI

PROLONGATION DE SÉJOUR A ROME.

Dès son installation, le gouvernement des Pays-Bas s'occupa avec sollicitude de l'organisation de l'enseignement à tous ses degrés ; celui des arts ne fut point oublié, et, dans la constitution nouvelle donnée, en 1817 (1), aux académies d'Anvers et d'Amsterdam, figure la création de bourses de voyage et de séjour en Italie, en faveur des lauréats

(1) Arrêté royal du 13 avril 1817.

de grands concours spéciaux auxquels étaient seuls admis les habitants des Pays-Bas.

Le sculpteur Van Gheel est un des premiers qui jouirent de ces bourses. Des raisons personnelles l'ayant décidé à rentrer dans sa patrie avant l'expiration du temps assigné à la jouissance de la pension, trois semestres se trouvèrent disponibles. C'était précisément le moment où s'achevait la troisième année de celle que la Société des beaux-arts de Bruxelles servait à Navez. Celui-ci, qui croyait encore avoir beaucoup à apprendre dans cette terre classique des beaux-arts, qui se plaisait infiniment à Rome, où il jouissait de la compagnie de camarades aussi aimables que distingués par leurs talents, profita de l'occasion pour prolonger son séjour. MM. le duc d'Ursel et Picard y employèrent leur influence, et le peintre succéda au sculpteur dans la jouissance des derniers termes de la pension; il devint donc pensionnaire de l'Etat sur le même pied que les lauréats du concours pour le prix de Rome.

Dans sa famille, cette détermination du jeune homme ne fut pas accueillie sans mur-

mures. Il écrit à ce sujet, en septembre 1819, à M. De Hemptinne :

J'ai reçu une grande lettre de Picard ; il me parle des démarches du duc d'Ursel pour me faire obtenir la pension de Van Gheel. J'ai lieu d'espérer. Tu dois sentir toi-même qu'on ne peut refuser l'avantage de devenir pensionnaire du gouvernement : c'est un titre de plus pour obtenir plus tard des travaux. D'ailleurs, un an ou même dix-huit mois sont si vite passés, surtout que cette prolongation ne m'est en rien préjudiciable, vu mon âge. Enfin, si je n'obtenais pas cette pension, je serais forcé de vivre ici à mes frais, car il est tout à fait impossible que je retourne dans un an : je n'ai encore ni les croquis ni les études que je dois emporter ; je dois, de plus, faire deux grands tableaux et tu dois comprendre qu'une année ne peut suffire à faire tant de besogne. Ainsi, fais tous tes efforts pour convaincre les femmes et les rassurer sur ce qui regarde ma santé.

Le mois suivant, il annonce que le succès a couronné les démarches de ses protecteurs.

Tu sais que j'ai obtenu la pension du roi : quatre mille francs à peu près pour dix-huit mois ;

elle prend cours du 1er juillet dernier jusqu'au 1er décembre 1821.

... Tâche un peu de faire entendre raison à tes femmes : ce n'est pas au moment où je viens d'obtenir une pension pour dix-huit mois que je puis songer à revenir, ajoute-t-il le 26 novembre.

C'est que, parmi ces femmes, il y avait non-seulement sa sœur Jeannette, mais encore mademoiselle Flore De Lathuy, qui désirait beaucoup le retour du peintre. On conçoit facilement ce que devait éprouver une fiancée dans de telles circonstances. Son futur était bien loin, dans un pays qui présente au jeune artiste d'autres séductions encore que le charme du climat et l'attrait des chefs-d'œuvre de l'art; il s'apprêtait à prolonger de dix-huit mois une absence déjà si longue. Tout entier à ses études et à ses travaux, Navez négligeait un peu sa fiancée; les lettres qu'il lui écrivait paraissaient bien froides à la jeune fille. La sœur en avait fait des reproches au peintre. Celui-ci se justifie en ces termes :

A mon âge, et dans le flagrant de mes occupations, je ne puis pas m'occuper d'amour. Pour parler d'amour, il faut s'être connus, pouvoir se

répéter des choses que l'on s'est déjà dites, et se rappeler des moments que l'on puisse regretter. Mais rien de cela n'a existé entre nous. Et puis je te dirai que je ne me croyais pas aussi indifférent sur le plaisir d'aimer. Je vois ici les plus belles femmes du monde, sans qu'il me vienne l'idée de les aimer : m'en amuser, à la bonne heure, pourvu que cela ne me fasse pas perdre trop de temps et ne me préoccupe pas trop l'esprit.

Cette manière de voir n'était guère du goût de la jeune personne, dont le mariage se trouvait ajourné indéfiniment; elle jugea que sa dignité était engagée et provoqua d'elle-même une rupture. Malgré son indifférence un peu affectée, Navez y fut très-sensible. Il y vit d'abord le prélude d'une autre rupture avec les amis qui lui faisaient une seconde famille.

Malgré tout ce que vous pouvez dire, je ne puis être convaincu que nos liaisons d'amitié existeront comme auparavant; cela sera difficile, car le plus puissant motif qui me faisait désirer ce mariage était de les consolider. Ceci met un tel vide dans mes idées que si je vendais bien mes tableaux à Bruxelles et que mes intérêts s'arrangeassent de manière à me remettre comme avant

mon départ pour Paris, je chercherais peut-être alors quelque Anglais, qui voyage en Grèce ou en Egypte, et je m'arrangerais pour l'accompagner; revenu ici, je ferais quelque chose pour me libérer de la pension dont j'ai joui et je me fixerais à Rome.

Cette rupture lui tient cependant fort à cœur; on en pourra juger par le passage suivant d'une lettre du mois de mai 1821.

Comme il est certain maintenant que je ne me marierai jamais, je trouverai toujours de quoi exister comme garçon; car vous avez beau dire, il n'y aura plus pour moi le même intérêt qu'auparavant. En recherchant ta belle-sœur, j'étais assuré de trouver en elle une femme sage, éloignée des plaisirs et ne songeant qu'à la prospérité de son ménage. Depuis sa lettre, il me paraît que je vois un vide autour de moi; ce n'est pas un fol amour qui m'excitait, c'était un plan d'existence que je caressais et qui est à présent totalement évanoui; car tous mes efforts, tout ce que j'ai fait pour acquérir talent et réputation avait pour but de lui offrir de l'aisance et de la rendre heureuse. Maintenant, je vois que tout cela aura été inutile; et si Jeannette veut venir ici, adieu mon pays et vous autres tous! Car je prévois bien que cela va mettre un froid à ne pouvoir y rester. Si e ne l'eusse point connue, je crois bien que notre

amitié n'aurait jamais reçu aucune atteinte. Mais j'ai beau me raisonner, je veux même me donner tort, il y a je ne sais quoi qui me dit que c'est fini. Si les choses vont autrement, tant mieux; mais je ne l'espère pas. Je sais aussi bien que rien n'est plus terrible pour un artiste que d'avoir une femme sans cesse malade. Le paysagiste Chauvin, le premier d'ici, en a une qu'il aime beaucoup, mais qui ne lui laisse pas un moment de satisfaction sur sa santé, ce qui l'empêche de travailler les deux tiers de l'année; aussi n'est-il pas heureux. Mais je crois qu'il y a autre chose avec Flore. Adieu, je t'embrasse de cœur.

Toute cette petite bourrasque s'apaisa à la longue ; le raccommodement n'eut lieu qu'après le retour du peintre dans son pays. Malgré des sollicitations de toutes sortes, Navez était décidé à venir se fixer à Bruxelles, mais il ne comptait pas s'y mettre en ménage ; il prendrait un appartement chez son ami, à qui il explique ses goûts peu exigeants.

Je désire seulement pouvoir faire près de toi ma peinture comme je la fais ici, c'est-à-dire avec toutes les commodités d'atelier et d'argent. Quant à ma demeure, ma toilette et ma nourriture, je m'en soucie de la plus jolie manière. Si

ce n'était la nécessité de garder un peu de décorum, je me vêtirais d'un sac. Quant à la table, je n'aurais jamais cru y devenir aussi indifférent que je le suis maintenant.

Ce n'est pas sans raison que Navez se préoccupait de la santé de sa future. Mademoiselle Flore De Lathuy était d'une complexion très-délicate, et, bien qu'elle ait atteint un âge assez avancé, elle a causé bien des inquiétudes à son mari; c'est, du reste, le seul chagrin qui lui soit venu de ce côté; car madame Navez fut un modèle de toutes les vertus, de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. C'était bien la femme qu'il fallait à un artiste, ayant pour le bien-être de son mari les attentions de la plus soigneuse ménagère, admirant son talent, s'associant à ses succès et l'aidant à supporter les peines de la vie.

Quelques citations empruntées aux lettres de Beauvoir complètent ce qu'il y a à dire sur la santé de madame Navez.

Je vois, mon pauvre ami, que nous sommes tous les deux fort bien partagés du côté de nos femmes, en ce qui touche le caractère et l'affection qu'elles nous portent, mais que nous avons

l'un et l'autre le chagrin de les voir d'une mauvaise santé.

Après avoir passé quelques jours à Bruxelles chez son ami, le même M. Beauvoir lui écrivait :

Votre maison est toujours parfaitement gouvernée. Je n'ai jamais douté que madame Navez ne fût une personne d'un esprit solide et d'un bon jugement. Dans le peu de temps que j'ai passé près de vous, j'ai jugé qu'une personne de ce caractère convenait beaucoup mieux pour faire une bonne maîtresse de maison, que toutes ces petites poupées aux doigts musqués qui ne savent que s'habiller.

Je trouve, dans une lettre des premiers temps du séjour de Navez à Rome, des détails assez curieux sur les communications qui existaient en 1818 entre la Belgique et Paris. Il n'est pas mauvais de montrer à nos enfants dans quelles conditions matérielles vivaient leurs pères ; ils en apprécieront davantage le bonheur de jouir des progrès modernes.

Flore me dit qu'elle va à Paris avec sa maman et François, qu'ils prendront une voiture, que ce sera plus commode. Sous ce rapport, ils ont un

peu raison ; mais aussi que faire de la voiture et du cheval à Paris ? La nourriture du cheval coûte cher à Paris. Le loyer de la remise pour la voiture coûte encore. Je sais bien qu'ils n'iront que dans des auberges de marchands, mais tout y est au double de chez nous. Pas de méchant dîner à table d'hôte, à moins de trois francs. Calcule le temps qu'ils mettront en route et les petits accidents qui arrivent. Le plus économique est encore la voiture à deux places, l'intérieur pour la maman et Flore, et François dans le cabriolet avec le cocher. Qu'ils se fassent conduire jusqu'à Valenciennes ou Mons, ils prendront alors la diligence de Bruxelles à Paris. Dites aussi à maman qu'elle n'est pas en état de faire de grandes courses à pied à Paris. Une lieue ou deux de marche ne sont rien quand on a des affaires dans cette ville. Qu'elle ne regarde pas à une course en fiacre ; recommande bien cela à Flore. Qu'elles prennent chacune un bon parapluie ; car cinq minutes de pluie font déborder toutes les gouttières.

Navez n'a pas été un grand voyageur, comme il s'en rencontre souvent parmi les artistes. Malgré le désir qu'il a toujours conservé de revoir l'Italie, il n'est retourné qu'une fois à Rome après son mariage. Il avait cependant visité les villes les plus in-

téressantes de la péninsule. Son premier voyage s'était accompli à petites journées. En quittant son pays, il s'était rendu, par Paris et Lyon, à Genève, s'était arrêté à Milan, à Pavie, avait visité la célèbre chartreuse, vu Lucques, Parme, Modène, Pise, etc. Dès la première année, 1818, il fait avec son ami Schnetz une excursion pédestre qu'il annonce en ces termes dans une lettre dont la date n'est indiquée que par le millésime, le mois manque :

Il est possible que je parte la semaine prochaine, le 5 ou le 6, pour Florence et pour Venise, ce qui fera une absence de trois mois de Rome; nous allons à pied avec Schnetz. Notre manière de sentir et de voir et même de vivre est la même. Il veut rester quinze jours à Florence et six semaines à Venise, ce qui m'accommodera parfaitement. Tu sais d'ailleurs que M. David m'a bien recommandé l'étude des maîtres de cette école. (1818.)

En mars 1819, il fait, en compagnie de quelques camarades, et en grande partie à pied, le voyage de Naples. Les lettres qu'il écrivait à cette époque à son ami De Hemptinne contiennent beaucoup de détails sur ce

qu'il voit de curieux ; mais elles n'offrent rien de bien particulier qu'on ne puisse retrouver dans les innombrables *Impressions de voyage* et dans les *Guides* qui ont, il me semble, épuisé la matière. Peut-être si nous avions sous les yeux d'autres lettres des mêmes mois, par exemple celles qu'il écrivait aux camarades qui étaient demeurés à Rome pendant que lui se livrait à la villégiature, peut-être y rencontrerions-nous quelques détails piquants à certain point de vue. C'est du moins ce que permet de supposer le passage suivant d'une lettre de M. De Potter du 28 mai 1819.

Vous m'avez averti un peu tard de garder le silence sur votre aventure de Capoue. Comme je la trouvais très-plaisante,queje n'y voyais aucun mal, et que d'ailleurs vous ne m'aviez pas recommandé le secret, je l'ai racontée à quelques-uns de ces messieurs de l'académie.

Il est heureux que ce passage contienne une sorte de certificat de moralité à l'égard d'une aventure qui, vu le lieu où elle s'est passée, aurait pu éveiller, dans plus d'un esprit, des idées que je n'ai aucunement l'intention de faire naître. On sait que, depuis

le temps d'Annibal, cette localité ne jouit pas de la meilleure réputation.

Navez supportait fort bien le climat insalubre de Rome, mais il ne put se soustraire à l'influence des marais Pontins. A son retour du voyage de Naples, il fut pris de la fièvre, qui l'obligea à suspendre ses travaux. Cette maladie ayant donné de l'inquiétude à ses amis de Bruxelles, il les rassura dans une lettre du mois de septembre de la même année.

Tu as tort de croire que j'ai fait des imprudences, car partout nous avons été en voiture. J'attribue plutôt ceci au mauvais voiturier que j'avais pour revenir de Naples ; sa voiture n'était pas tenable. La veille du départ, il m'en avait montré une autre; je m'aperçus seulement au bout de quelque temps de la substitution. Je fis donc à pied une grande partie de la route. Me sentant trop fatigué, après avoir dîné, je remontai dans la carriole et je m'y endormis en traversant les marais Pontins, ce qui est très-dangereux, et voilà à quoi j'attribue ma maladie, à laquelle depuis longtemps je ne pense plus.

Quelques citations de ses correspondances fourniront des indications sur d'autres excursions moins considérables.

Je pars jeudi pour la campagne; j'y resterai une quinzaine de jours. Je suis fatigué de peinture. Je peindrai pendant ce temps des vues, des études de fonds qui sont bien nécessaires avant de retourner chez soi. (27 juillet 1821.)

Je suis revenu de Frascati et des environs la semaine dernière. Après avoir séjourné quinze jours à la campagne, j'ai poussé jusqu'à Cora, où l'on voit les ruines d'un temple d'Hercule et d'un autre de Castor et Pollux. Le temple d'Hercule, d'ordre dorique, dont le péristyle est encore debout, est une merveille de bon goût; la situation en est admirable. J'ai fait à Cora plusieurs études peintes de paysages, plusieurs dessins, entre autres trois têtes d'après des paysans : un jeune homme d'une beauté extraordinaire; une femme d'Albano qui est encore plus belle. Je l'eusse peinte en pied, si j'avais eu une toile assez grande. Je me propose de retourner pour la peindre. (21 juillet 1821.)

Il y a quinze jours que j'ai gagné la fièvre de pays, je l'ai eue pendant six jours; depuis, elle n'est pas encore revenue. (22 août 1821.)

Il quitte enfin Rome le 23 octobre, mais il ne revient pas directement dans sa patrie. Il revoit des lieux qu'il a déjà visités. Il prendra cette fois la route de mer, afin de ne pas quitter l'Italie sans avoir admiré

Gênes, la ville des palais. Son itinéraire est en partie tracé dans ses lettres. En voici les principaux jalons :

Je suis à Florence depuis quinze jours; j'ai été retenu ici par une maladie, la fièvre m'a repris.

Il écrit, de Milan, qu'il a dû prolonger son séjour à cause de la fièvre qui l'a encore repris.

Il écrit, de Marseille, qu'il va visiter Arles, Nîmes, etc.

XII

TRAVAUX ET ÉTUDES A ROME

Il n'est pas toujours facile de se procurer à Rome un atelier, et Navez, qui avait eu d'abord l'heureuse chance d'en trouver un fort convenable, en fut bientôt privé, ce qui l'obligea à abandonner la peinture pendant quelques mois. Il s'en explique dans une lettre du 26 novembre 1818 :

Je ne peindrai pas, cet hiver : tu sauras qu'on m'a redemandé mon atelier ; je suis sans autre

atelier que ma chambre. Il faudra que je fasse la dépense d'en construire un au printemps, comme je l'avais projeté en arrivant. Je croyais faire un grand dessin le soir ; mais j'ai pris le parti de dessiner d'après la bosse, c'est moins lucratif pour le moment, ce me sera plus utile par la suite.

Ne peignant pas dans ce moment, j'ai obtenu la rare permission de pouvoir dessiner d'après les statues trouvées à Égine, en Grèce, par un Anglais, et achetées par le roi de Bavière. C'est la sculpture la plus originale et la plus sévère que j'aie encore vue. C'est dommage que je ne puisse y travailler qu'une heure par jour.

Navez a donc été un des premiers à copier ces précieux monuments de la statuaire antique.

Une lettre du mois d'août 1819 entre dans d'intéressants détails sur la manière de travailler du peintre, pendant son séjour à Rome :

Depuis un mois, je me donne à peine le temps de manger. Ce qui est surtout incommode, c'est la chaleur excessive que nous avons depuis près de deux mois : jamais moins de 23 degrés, presque toujours 26 et jusqu'à 31. Pas une goutte de pluie depuis quatre mois et demi. L'atmosphère

est tellement échauffée qu'il n'y a plus de fraîcheur, même pendant la nuit. Mes amis ne comprennent pas comment je puis résister à un travail aussi opiniâtre et à une aussi grande application. A la vérité, j'en suis étonné moi-même, je ne me suis jamais mieux porté. La plupart de mes amis sont allés à la campagne pour éviter la chaleur et la fièvre. Je me fie à ma bonne étoile et à ma bonne santé, et surtout au régime excellent que j'observe : peu d'eau, deux bouteilles et demie de vin par jour ; je mange peu, mais toujours de bonne viande rôtie. Jusqu'à présent, il y a peu de fièvres ; et il est probable qu'elles ne seront pas dangereuses ni abondantes, à cause que les pluies ne viendront, selon toute apparence, qu'après le mois d'août. J'ai ébauché un grand tableau de dix figures. J'ai consulté tous mes amis, ainsi que M. Thévenin. Ils l'ont trouvé bien composé et disposé de manière à produire un bon effet.

Le comte de Forbin, directeur des musées de France, de retour d'un voyage en Sicile, est venu me voir et m'a témoigné beaucoup de satisfaction de tout ce que j'ai fait, surtout de mon dernier tableau d'Agar. Il m'a engagé à l'exposer à Paris. Je lui ai fait remarquer que, n'étant plus Français, je n'avais rien à attendre de ce côté. Il m'a répondu que j'étais regardé comme Français par tous les artistes, et que d'ailleurs tout ce qui était élève de M. David méritait des considéra-

tions particulières. Que si l'on avait agi avec rigueur envers quelques artistes flamands et italiens, c'était à cause de leurs mauvais procédés envers la France et que ceux-là ne devaient pas espérer de rentrer en faveur chez les Français. Si je ne réussis pas chez nous, au moins j'espère trouver de l'appui à Paris. M. Thévenin m'a prêté tous les objets dont j'avais besoin pour faire mon tableau. Ne dis à personne que je fais un grand tableau. J'ai choisi pour sujet : *Élisée ressuscitant le fils de la Sunamite*. Si je le manque, au moins ne rira-t-on pas de moi. (12 août 1819.)

Au mois d'octobre, il donne de nouveaux renseignements sur ce qu'il fait :

J'ai voulu faire trop bien pour Picard. Après avoir travaillé plus de deux mois et demi à mon tableau, je voulais faire agrandir la toile, sur la garantie du restaurateur qu'il ne lui arriverait aucun accident. L'opération assez coûteuse est faite, mais je dois tout repasser, si pas repeindre.

Toujours la même étourderie, encore une toile qu'il faut agrandir. Il poursuit :

Notre ministre et sa famille sont venus nous voir ; ils ont paru enchantés de nos travaux, entre autres d'une Agar que j'ai faite. Le ministre voulait l'avoir ; mais, comme je n'en suis pas complète-

ment satisfait, et que je n'ai pas voulu m'exposer aux critiques des Allemands qui fréquentent la légation, et même de nos compatriotes, je lui ai proposé de le faire en grand.

J'écrirai à M. David dans quinze jours. Nous avons vu tout le désir que les Français ont de le ravoir. Je désire, de mon côté, qu'il reste dans notre pays. Gérard vient ici pour faire un tableau de style, très-grand. On lui fait un atelier dans le jardin de l'académie de France. Je ne fais rien en ce moment; je cours à droite et à gauche pour croquer, dessiner. Cette Rome possède tant de choses intéressantes qu'un siècle ne suffirait pas pour avoir seulement le souvenir de ce qui est le plus nécessaire à un artiste. (20 octobre 1819.)

Autre contre-temps, mais cette fois il n'y a pas de la faute du peintre.

J'ai un guignon de tous les diables avec le tableau de Picard. Une assiette de blanc d'œuf ayant été renversée sur le tableau a enlevé entièrement tout le vêtement et les mains d'une figure, de sorte que j'ai dû le gratter. Comme celui qui a fait cela ne s'en est pas vanté, le liquide a eu le temps de faire gercer la couleur, car je ne l'ai vu que trop tard pour y porter remède. Ce n'est que quatre ou cinq jours après l'accident que je m'en suis aperçu. J'en ai pour un mois à réparer le mal, mais patience.

Ce tableau, qu'il destinait à M. Picard, avait bien de la peine à venir à terme; il y arriva cependant et, en janvier 1820, le peintre écrit à M. De Hemptinne :

J'ai enfin terminé le tableau de Picard, qui m'a demandé plus de temps qu'il ne m'en eût fallu pour faire quelque chose de bien, et cela à cause de tous les accidents qui lui sont arrivés. J'ai aussi fini celui de M. Reynold en vingt-quatre jours, et c'est la meilleure chose que j'aie jamais faite, de l'aveu de mes amis.

Une lettre du mois de juin de la même année fournit une nouvelle preuve du respect de Navez pour son maître. Elle rappelle aussi un des principes sur lesquels David appuyait son enseignement, principe que les plus réalistes ne repousseraient pas.

Présente mes respects à M. David et dis-lui que, dans tout ce queje fais, je n'ai qu'une préoccupation, c'est de me rappeler ses leçons et de les appliquer à l'imitation de la nature. Mais ses principes sont si sévères qu'il est bien difficile de les mettre en pratique. Le moindre oubli amène un écart, une chute, dont on s'aperçoit trop tard. J'en ai fait déjà plus d'une fois l'expérience. Aussi me suis-je bien gravé dans la mémoire la règle qu'il répétait si souvent : *Ne con-*

trariez jamais la nature, elle en sait plus que nous. Je me rends tellement esclave de cette règle, que j'aime mieux faire trivial que d'essayer de faire du sublime de convention, auquel je ne comprendrais rien. Lui, à la bonne heure, il est doué d'assez de génie pour faire vrai et sublime tout à la fois; c'est ce que nous disons tous les jours à l'académie de France.

Poursuivons ces extraits qui en disent plus que toutes les réflexions.

Des Anglais ont voulu m'acheter le tableau d'Agar que je destine à la Société, à peu près au prix que j'aurais voulu; j'ai refusé. Je leur ai offert d'en faire une copie ou de leur peindre un autre sujet; mais ils tiennent à celui-là et le veulent tout de suite. Un autre encore a voulu m'acheter le tableau de l'Ermite. J'ai dû faire la même réponse qu'au prince de Bavière et au roi Louis Bonaparte. Un dernier Anglais voulait des portraits, et tout de suite; c'était encore impossible : il faut que je finisse mon grand tableau pour pouvoir vous l'envoyer à temps. Un autre veut m'acheter une étude qui m'a demandé cinq à six jours, pour 12 louis. Enfin, parce que je ne puis ni vendre ce que j'ai de fait, ni travailler pour faire du nouveau, tout le monde veut m'acheter quelque chose et me donner de l'occupation. Je suis persudé que si je

pouvais et voulais me fixer à Rome, j'y ferais de bonnes affaires ; mais mon parti est pris, je ne veux plus rien commencer quand j'aurai fini ce qui est en train.

Il avait promis le tableau d'Agar à la Société à laquelle il avait dû les premiers encouragements qui lui avaient facilité ses études ; et il voulait tenir sa parole, ce dont, à ce qu'on pourrait croire par l'extrait d'une lettre du 21 juillet 1821, on avait un peu douté à Bruxelles.

Je ne sais pourquoi Picard semble douter que mon tableau d'Agar soit pour la Société. Je lui ai écrit, ainsi qu'au duc d'Ursel, pour l'en prévenir ; je ne croyais pas que je dusse accomplir d'autres formalités à cet égard.

J'ai terminé un tableau qui, j'en suis sûr, ferait de l'effet à votre exposition : c'est une diseuse de bonne aventure, d'une expression et d'un ton extraordinaires. A côté d'elle sont deux femmes de brigands avec le mari de l'une d'elles dans leur costume.

J'ai aussi achevé la petite tête que j'ai promise à M. François; c'est ce que j'ai fait de plus soigné, le costume est aussi fort joli.

Il voulait, comme on le voit, se mettre en règle avec tout le monde.

Mes trois tableaux sont finis depuis avant-hier. On les trouve généralement mieux, et beaucoup mieux que tout ce que je vous ai envoyé, tant pour le choix du sujet que pour l'exécution. Il est fâcheux que les ayant commencés sur des toiles trop petites, j'ai dû les faire agrandir lorsqu'ils étaient déjà avancés ; mais l'opération a été mal faite ici. Peut-être sera-t-on plus adroit chez nous.

Si tu ne m'avais écrit à temps, je les vendais à Terlincx, le paysagiste, pour trois mille francs les trois. M. Isleck, l'Anglais, en offrait 150 louis. Tout le monde me fait compliment, surtout pour leur originalité. Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est l'opinion de Schnetz, qui vient de revenir à Rome. Il en a été très-satisfait. Celui-là est pour moi un ami sincère qui est incapable d'aucune flatterie. M. Thévenin les a beaucoup loués, ainsi que Canova, qui est venu les voir aujourd'hui...

Je pars la semaine prochaine ou au plus tard le 22 de ce mois. Si j'ai des commandes en Belgique, je ne manquerai pas de revenir à Rome pour les exécuter; car cette ville offre mille avantages qu'il est impossible de trouver ailleurs. Schnetz n'a pas pu rester à Paris, tant à cause de la nature du pays que pour le mauvais genre de peinture qui s'introduit en France. Il paraît que l'école est tout à fait en décadence. Il m'a dit que l'*Entrée d'Henri IV* était d'un *français* épouvantable, et

que toute l'école maintenant court après cela... Rome, Rome, mon cher ami, sera toujours la ville où l'on fera de bonne peinture. S'il n'y a plus de peintres italiens, c'est que les artistes du pays n'imitent plus les modèles que la nature leur met sous les yeux. A chaque pas que l'on fait ici, on est frappé de la beauté des types, des costumes, des effets de lumière ; on retrouve même les usages antiques, comme nulle part ailleurs. Enfin, nous reparlerons de cela ; le voyage d'Italie n'a plus rien qui m'effraye.

Je ne saurais trop te recommander de remercier M. David de toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je comptais aujourd'hui pouvoir lui écrire ; mais il m'excusera. Il comprendra que je ne puis disposer de beaucoup de temps ; il se rappellera combien lui-même a dû être pressé au moment de quitter Rome. C'est alors qu'on veut tout revoir, tout faire, tout acheter, tout calquer : on s'imagine qu'en perdant la vue de Rome, on va tout perdre ; si je n'espérais y revenir, je ne sais ce que je ferais.

En expédiant ses ouvrages qui devaient arriver à Bruxelles avant lui, Navez fait à son ami ces dernières recommandations :

Je ne saurais trop te recommander le déballage des caisses. Plusieurs des tableaux qui s'y

trouvent ne pourraient souffrir aucune fatigue, surtout celui des quatre personnages, un concert ; c'est celui que je destinais à Picard. MM. Granet et Ingres estiment ce tableau comme l'un de mes meilleurs en ce genre.

J'avais invité Canova, Thorwaldsen, Camuccini, Wicar, à venir voir mes tableaux. Il paraît que le grand a fait plaisir à Canova, car il a envoyé plusieurs dames et messieurs pour le voir, ainsi que le reste de mon atelier.

Je retrouve dans deux lettres de Schnetz deux passages qui se rapportent aux travaux de Navez et au charme que le séjour de Rome offrait à l'un comme à l'autre.

Je te le répéterai encore, mon cher Navez, j'envie ton sort : tu es à Rome, tu jouis de son beau soleil et de tous ses charmes, et tu travailles ! Tu sentiras bien mieux encore le prix de ce bonheur quand le jour du départ, le jour de tristesse sera arrivé; mais comme, heureusement pour toi, ce terme est encore éloigné, je t'engage à faire de ce temps comme d'un bon verre de vin que l'on boit lentement pour en savourer davantage le parfum.

Je suis étonné de ce que tu me dis de ton tableau : d'après ce que j'en avais vu avant mon départ, je pensais que le résultat devait en être satisfaisant pour toi. Il paraît que je me suis

trompé ou que peut-être tu te trompes toi-même en te jugeant avec trop de rigueur.

Quatre années entières passées en Italie avaient mûri le talent du jeune peintre ; nous avons vu qu'il ne s'y était livré qu'à des études qu'il n'aurait pu faire ailleurs. Indépendamment des richesses inappréciables en sculpture antique des musées du Vatican et du Capitole, il avait encore eu l'heureuse chance de pouvoir dessiner d'après les marbres d'Egine, tout récemment découverts. S'il avait étudié Raphaël et Michel-Ange, c'est leur dessin et non leur couleur qu'il avait copié. Il ne fit pas une seule copie de tableau ancien pendant cette période de ses études. Tout ce qu'il a peint alors, il l'a peint d'après la nature vivante ; si donc l'Italie a eu de l'influence sur son coloris, ce n'est pas qu'il se fût appliqué à faire des pastiches, c'est bien plutôt au climat, à l'aspect du pays, à la lumière qui l'environnait alors qu'il faut attribuer la vigueur (qu'on a trouvée quelquefois un peu crue) de son pinceau. Comme on a pu le voir dans les chapitres précédents, il a fait bien peu de copies d'après des tableaux de maîtres, et

les modèles qu'il a choisis appartenaient sans exception à des peintres flamands. Chez lui, il n'y avait point de parti pris; il peignait comme il voyait, et s'il n'y a pas plus d'harmonie sur quelques-unes de ses toiles, c'est que son œil ne percevait point les tons fondus et transparents comme certains maîtres de l'école des Pays-Bas.

Abandonné à lui-même, n'ayant personne pour le guider, n'ayant de conseils que ceux qu'il demandait aux camarades d'atelier qui se trouvaient à Rome en même temps que lui, il n'a pas fait, en Italie, ce qu'on pourrait appeler un cours d'études complémentaires supérieures, comme les pensionnaires français de la villa Médicis. Moins bien doté que les lauréats français, et que ne le sont aujourd'hui les lauréats belges, il avait à pourvoir à ses dépenses, auxquelles la pension que lui servait la Société bruxelloise des beaux-arts était loin de suffire. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été contraint quelquefois de travailler, comme il le dit lui-même, *pour la soupe*. Le désir de faire honneur à ses affaires, et non l'appât sordide du gain, le forçait à ce

compromis avec la dignité de l'art. Il nous a conservé des notes qui nous permettent de constater que son voyage et son séjour en Italie lui ont occasionné une dépense de 22,000 fr., et que sa pension de la Société des beaux-arts, celle du gouvernement des Pays-Bas, dont il jouit pendant dix-huit mois, jointes au produit de ses travaux, lui ont rapporté à peu près la même somme (1). Mais les tableaux ne se sont pas placés tout de suite et le pensionnaire a dû d'abord entamer son patrimoine, et recourir à son généreux ami M. A. De Hemptinne, qui a été constamment son bailleur de fonds.

Plusieurs s'étonneront de l'insistance que j'apporte à faire remarquer l'esprit d'ordre qui distinguait Navez, le soin minutieux qu'il prenait de ses affaires. C'est qu'il n'y a pas bien longtemps qu'on voulait nous faire croire que génie et désordre sont synonymes. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ceux qui se passionnaient le plus pour la vie

---

(1) Voici le relevé, fait par Navez, de ses travaux à Rome: 6 portraits en buste, 10 tableaux d'histoire, 12 tableaux de genre. De ces vingt-huit ouvrages, douze ont été donnés à ses protecteurs et à ses amis; les seize autres lui ont rapporté 14,650 fr.

échevelée, la vie de bohème, étaient précisément ceux qui affectaient de se donner comme les continuateurs de Rubens et de Rembrandt. Ces deux artistes, qui ont montré le plus d'indépendance, d'énergie et d'entrain dans leurs productions, n'étaient-ils pas les plus rangés dans leurs habitudes et les plus soigneux de leurs affaires ?

XIII

TOCHE ET PALETTE.

Aimer les enfants, se prêter à leurs petits caprices, se mêler à leurs jeux, c'est ordinairement la marque d'un heureux caractère; ce goût pour l'enfance, qui se développe chez l'homme tout naturellement avec le sentiment de la paternité, et qui se prononce plus fortement chez le vieillard, n'est pas aussi commun dans la première jeunesse; Navez le tenait de sa nature affectueuse.

Pendant le séjour qu'il fit à Bruxelles, en 1816, il s'était pris d'affection pour l'enfant

de ses hôtes, une gentille petite fille de trois ou quatre ans, celle dont il a été question dans un chapitre précédent, et que nous avons surprise baisant le petit enfant Jésus de la Sainte Famille de son ami le peintre. L'enfant, dans son langage, appelait son ami *Bédot*, ce qui, en wallon, veut dire petit mouton; il n'est pas difficile de suivre la filiation d'idées par laquelle l'esprit de la petite était arrivé à donner ce nom à son ami, qu'elle trouvait aussi docile qu'un agneau quand elle voulait l'associer à ses jeux. Je m'explique moins bien la signification du petit sobriquet de *Toche*, qu'elle s'était donné à elle-même et qui la désigne habituellement dans les correspondances.

Malgré ses occupations et les distractions de son séjour à Rome, le jeune peintre n'oubliait point sa petite amie. Par exemple, lorsqu'il avait envoyé la Sainte Famille qui a été l'objet de la lettre de David, il avait écrit au papa: « Ce tableau est pour *Toche.* » Il y avait joint des mosaïques (1). « Elles

---

(1) Un détail de cette même lettre donne une idée de l'état des arts industriels à Rome en 1818.

« Je les aurais bien fait monter ici (les mosaïques), mais autant

sont, » avait-il ajouté, « pour ma sœur, pour ta femme et pour ton amour de petite. » Ce n'est pas tout, il y avait même une lettre pour *Toche*. Cette lettre, qui reproduit le langage et la prononciation de la petite, est d'une naïveté si charmante que je ne puis résister au désir de la transcrire. Il entretient sa petite amie des objets qui doivent le plus l'intéresser : du carlin de la maison, qu'elle nomme *linlin*, et d'un chien qu'il a à Rome et dont, en fidèle biographe, je ne puis m'abstenir de faire mention. Voici cette petite épître :

Toche, mon petit amour, mon chien est déjà ben grand ; il est tout brun, avec des grandes taces noires comme un gros limaçon. Il s'appelle Palette. Savez-vous ça, Toche, la mosaïque avec un petit linlin est pour Toche, et l'autre mosaïque, c'est Palette avec un petit tollier de tuivre avete un drelo ti tonne ti fort comme el chien de Bédot. Yome est ben, ben loin de

---

les faire monter par le chaudronnier, ton voisin. Tu ne te fais pas d'idée de la bijouterie à Rome. Que leurs ouvriers en tout genre sont maladroits ! J'ai voulu faire faire un quinquet. C'était pire qu'un tourne-broche. La petite machine à dents pour faire monter la mèche était aussi grosse que celle des crics avec lesquels, chez nous, on soulève les chariots.

Gembloux, et quand Toche aura encore été trois fois à Gembloux, Bédot reviendra de Yome. J'ai un beau jardin, Toche, à côté de ma zambre, avec pu de vingt gros zorangers et tout plein de grandes fleurs. J'ai vu partir les cloches de Yome qui ont apporté des œufs à Toche.

J'embrasse bien Toche, si fort, si fort que je la mangerais de tout mon cœur. Toche, le tableau est pour vous, et vous boirez un grand coup à la santé de papa et de maman, de mademoiselle Jeannette et de Bédot. Bonjour, Toche, je vous embrasse ben de tout mon cœur? Votre petit Bédot.

Embrassez ben linlin; donnez-lui des toulouttes et dites à maman telle lui acète un beau tollier de tuivre avete de l'étarlate autour et des drelots. Embrassez ben mon onte Tidar pour moi, et mon onte Vaccia, et surtout mademoiselle Jeannette, savez-vous, l'amour. Lisez ben ma lettre à Mimie et à Martin; dites à maman que le chien de Bédot le suit partout et qu'il fait déjà sept lieues par jour, quoiqu'il n'ait que cinq mois.

Cette Palette était une personne très-méritante qui avait l'honneur d'intéresser des hommes considérables et sérieux, tels que De Potter, Léopold Robert, Schnetz, lesquels ne dédaignaient point d'en prendre

soin pendant les excursions que leur ami faisait en Italie.

Le 18 mai 1819, le grave De Potter quitte un moment ses travaux littéraires et, de cette même plume qui retrace la vie de *Scipion de Ricci*, il adresse à son ami, à Naples, le bulletin suivant de la santé de Mme Palette :

Votre chienne est sur le point de mettre bas. La signora Marianna est dans des transes mortelles et ne se tranquillisera que quand vous aurez écrit combien d'intéressantes créatures il faudra conserver et de quel sexe, quels noms on leur donnera, etc.

Cette lettre contenait aussi un détail assez curieux sur la sécurité dont on jouissait à cette époque dans la ville éternelle.

La signora Marianna m'a donné votre montre et votre grand couteau, de peur des voleurs qui continuent à nous incommoder régulièrement toutes les nuits, d'une heure à deux. J'ai déjà veillé chez nous dans la cuisine et j'ai entendu distinctement marcher sur le toit : chez vous, on a fait une dizaine de trous au-dessus de votre chambre. Ce soir, je coucherai dans votre lit, et demain, si cela continue, je demanderai à la po-

lice la permission de tirer quelques coups de fusil sur les promeneurs nocturnes, soit de dessus le toit, soit par les lucarnes.

Huit jours plus tard (le 25), nouveau bulletin signé De Potter.

P. S. Votre chienne et notre ministre gardent la chambre : la première, à cause de ses couches prochaines ; le second, à cause des fièvres qui ne le quittent pas depuis son départ de Naples.

Puis, le 1er juin, c'est Beauvoir qui prend la plume, pour donner des nouvelles de Palette ; et, sur la même feuille, Léopold Robert ajoute ces lignes :

A l'égard de vos affaires, tout va bien, ou approchant, à moins que vous ne trouviez pas tel le nouvel état de la bonne Palette, qui est plus intéressante à présent que jamais. La dernière fois que je fus chez vous, elle me fit tant, tant de caresses que je me décidai, pour la promener un peu, à l'emmener avec moi ; un accident fortuit me force d'entrer chez une personne que je rencontre dans la rue ; madame Palette, à laquelle je ne pensais plus (excusez-moi), reste à la porte, et j'ignore combien de temps elle y fut à contempler les hirondelles. Me rappelant, quelques heures après, ma négligence, tout en la condamnant, je

cours, rempli d'anxiété et de frayeur, chez vous ; la porte est fermée, je sonne, je frappe, personne ; cependant l'aimable et spirituelle Palette vient me tirer de crainte par les coups répétés que sa queue solide et tant active fait retentir sur la porte. Voilà l'aventure la plus importante qui me soit arrivée depuis votre départ, au moins celle qui, je pense, vous intéresse le plus, puisqu'elle prouve un degré plus grand d'intelligence dans votre chère enfant.

Ce qui n'eut rien de plaisant, c'est l'aventure que Navez raconte à M. De Hemptinne, dans une lettre du mois de mars 1820, aventure dont Palette fut l'héroïne et qui faillit coûter cher au peintre.

Je te dirai qu'il y a environ deux mois, un chien enragé m'a sauté à la figure, a emporté le bord de mon chapeau, m'a écorché le nez et la joue, mais probablement avec les pattes. Je n'en ai pas pris moins de précautions que si c'eût été avec les dents. Sur-le-champ, je me suis lavé avec du vinaigre, après avoir déchiré plus profondément les écorchures. Il est bon de te dire que j'étais tout près de chez moi quand l'accident est arrivé. J'ai couru, tout de suite après, chez le médecin, qui n'était pas chez lui, et chez l'apothicaire, à qui j'ai demandé ce qu'il fallait pour cautériser les plaies.

Il ne voulait d'abord rien me donner ; il a cependant fini par me servir de l'esprit de savon, au moyen duquel je me suis brûlé deux fois plus qu'il n'était nécessaire. Alors seulement sont arrivés le chirurgien et le médecin. Ils ont été d'avis que le chien ayant emporté avec les dents la pièce de mon chapeau, il n'avait pu me mordre le visage, que la boue que les pattes de l'animal avaient laissée sur ma figure démontrait surabondamment que mes plaies n'étaient que des égratignures. Ils m'ont complétement rassuré en me disant que si même j'avais été mordu, le remède violent que j'avais employé devait m'ôter toute crainte. Je les ai priés de venir me voir de temps en temps. Quinze jours après, les écorchures étaient entièrement cicatrisées. Maintenant que voilà deux mois que cela s'est passé, je puis t'en parler sans risquer de vous causer de l'inquiétude. Si je vous l'eusse écrit au moment même, vous n'auriez vu qu'un remède, le bienheureux saint Hubert.

Trois autres personnes ont été mordues ; mais toutes ont été guéries, parce qu'on s'y est pris à temps. Un soldat, entre autres, avait été mordu la veille. Il menaçait d'aller fort mal le huitième ou le neuvième jour. Mais à force de mercure, de vésicatoires et de sudorifiques, ils l'ont guéri. C'est bien ma faute si j'ai été exposé à ce danger, tout le monde me criait de me sauver. Mais je

voyais qu'il allait mordre ma petite chienne, j'ai couru pour la chasser, mais l'autre est venu à moi. N'ayant plus qu'à me défendre moi-même, j'ai tâché de le tuer à coups de pied; c'est alors qu'il m'a sauté à la figure. Ma petite chienne n'a rien eu.

Pour en finir avec Mme Palette, voici en quels termes Navez raconte à son ami de Bruxelles la fin de la pauvre bête :

J'ai eu le malheur de perdre ma petite chienne à Frascati; je l'avais laissée à Genzano, chez madame Hilaire, une dame française, pour ne pas la fatiguer en lui faisant faire la route de là à Cori — sept heures—parce qu'elle était près de mettre bas. Je restai trois jours absent; pendant tout ce temps, elle n'a pas voulu manger, elle n'a pas dormi jusqu'à mon retour. Alors elle est redevenue comme auparavant. Deux jours après, il lui prit des vomissements continuels jusqu'à ce qu'enfin elle mourut. Le maréchal m'a dit qu'elle avait trop marché et que les petits étaient morts. Tu ne te fais pas d'idée combien cela m'a fait de peine. J'y étais si attaché ! Dans la rue, à la campagne, dans ma chambre, elle était toujours à côté de moi. J'en ai pris une autre pour avoir compagnie dans le voyage, mais jamais je ne m'y attacherai comme à celle-là.

Le successeur de Palette reçut le nom de *Brusquet*. Navez, en revenant de Rome, le perdit dans les rues de Paris. Un jour, il fut bien surpris de le voir entrer chez M. De Hemptinne et accabler son maître de caresses. Voici l'explication : Schnetz avait rencontré et reconnu Brusquet, l'avait recommandé au conducteur de la diligence en lui donnant l'adresse de Navez; mais, arrivé à Bruxelles dans la cour des messageries, le chien s'était échappé et avait trouvé tout seul le domicile de son maître.

XIV

LES CAMARADES DE ROME.

Les amis les plus intimes de Navez, pendant son séjour à Rome, sont les peintres Léopold Robert, Schnetz et Granet, le sculpteur Seurre aîné, auteur de la statue de Molière, Beauvoir, peintre aussi, mais qui n'a point marqué dans les arts. Ces cinq correspondants de notre compatriote sont restés toute leur vie en relations de plus en plus affectueuses avec lui, et n'ont cessé de lui écrire que quand leur main a refusé

de tenir la plume. Il y a telle de ces correspondances qui, commencée en 1821, s'est prolongée jusqu'en 1866. C'est quelque chose de touchant que de suivre, dans ces lettres, qui se succèdent à des intervalles à peu près égaux, l'affaiblissement que l'âge apporte aux facultés physiques sans diminuer l'affection réciproque : les dernières sont écrites en caractères tremblés et irréguliers ; enfin, la signature seule du vieillard se lit au bas de pages qu'une autre main a tracées.

I. INGRES.

A côté de ce groupe des intimes, se place une individualité des plus illustres : Ingres, qui avait précédé Navez de plusieurs années, tant à Rome que dans l'atelier de David.

Leurs relations, quoique moins fréquentes, n'en étaient pas moins affectueuses. Rien ne saurait mieux en faire connaître la nature que les trois lettres qu'on va lire :

Mon excellent et vieil ami,

Combien vous me rendez heureux par votre bon et aimable souvenir ! je n'oublierai jamais

que vous, étranger à Rome, m'avez seul rendu une honorable justice, malgré l'indifférence de mes compatriotes ; vous m'avez consolé et rendu le courage nécessaire pour supporter tant de découragements !

Aujourd'hui, il est vrai, tout est bien changé, puisqu'on me comble d'éloges et d'honneurs ; mais il m'est bien doux, cher ami, de vous voir, des premiers, venir au-devant de votre ancien ami qui est heureux de vous donner ce nom et d'applaudir aussi à votre belle carrière d'artiste.

La vie pour vous a été cependant mêlée d'amertume ; croyez à la part que j'ai prise à votre juste douleur (1). (Novembre 1855.)

Mon excellent et vieil ami,

Comment ai-je pu rester si longtemps à répondre à votre si aimable lettre, où vous avez l'extrême bonté de m'exprimer, dans des termes si touchants et si honorables, toute votre bonne et amicale sollicitude pour un ami que vous avez toujours traité si généreusement et honoré de votre sympathie, à laquelle j'attache le plus grand prix !

Pourrai-je jamais oublier que vous m'avez découvert à Rome, à votre bonne arrivée, lorsque

(1) La mort de madame Portaels.

j'étais presque la risée et en butte à toute l'*imbienveillance* (*sic*) de mes compatriotes. Je n'oublierai jamais cette bonne action, que je compte pour une de mes gloires ! Puis vous savez, cher ami, comme j'ai toujours aimé votre beau talent et applaudi à vos bons succès ; mais, par notre séparation, nous nous sommes trop malheureusement perdus de vue, toutefois sans nous oublier. J'ai toujours été bien sensible à tous vos souvenirs et cette dernière preuve, à l'occasion d'un bien petit ouvrage, me rend tout heureux, puisqu'il me renouvelle tout votre intérêt à ce qui me touche et les preuves constantes de votre constante amitié. Croyez bien, cher ami, que, malgré ma paresse, invincible quelquefois, à prendre la plume, j'ai toujours pour votre excellente personne le même cœur et le même dévouement et une vive et reconnaissante amitié.

Cette lettre mal écrite ne peut exprimer assez tout ce que j'ai à vous dire sur tous les sujets qui nous sont chers à tous deux. En attendant, ce que je puis apercevoir, c'est que nous avons tous deux la même philosophie sur les vanités de ce vilain monde et que, malgré nos souffrances physiques, nous savons encore, retirés chez nous, jouir en gourmets des délices que nous procure cet art dont personne ne peut nous priver ! Parce que nous l'aimons véritablement, il nous console de tout. (27 avril 1861.)

La lettre à laquelle répond celle qu'on va lire doit être une des dernières que Navez, presque aveugle, a écrites.

Excellent et vieil ami,

Ce sont là les vrais et anciens titres que je suis heureux de vous conserver, comme vous le faites aussi pour moi, dans la bonne et affectueuse lettre que vous m'adressez au sujet de la distinction dont le gouvernement belge vient de m'honorer, à la suite de l'exposition qui vient d'avoir lieu et qui m'est doublement précieuse. Je puis dire aussi, cher monsieur Navez, que la manière si amicale dont vous sanctionnez ce beau succès me touche particulièrement, car je fais le plus grand compte de votre opinion éclairée et artistique, ainsi que de celle du public belge, qui m'a été si sympathique dans cette circonstance.

Je suis heureux, cher ami, de cette occasion de vous témoigner tous les bons et durables sentiments que je vous consacre et aussi d'avoir de vos nouvelles. Je voudrais qu'elles fussent complétement satisfaisantes ; mais je vois avec chagrin que votre vue s'est affaiblie d'une façon qui vous préoccupe tristement. Je prends une vive part à cette cruelle atteinte et, si j'osais, je vous recommanderais l'usage journalier de l'*eau chaude* à un degré supportable pour vous laver les yeux le

matin. Ce remède m'a été indiqué par un habile médecin et je lui attribue la conservation d'un organe si précieux. Je serais bien heureux, cher ami, si mon conseil pouvait vous être bon.

Je ne veux pas désespérer, même avec mes 86 ans, de vous revoir encore, cher et excellent ami : Bruxelles est si près de Paris que cet espoir n'est pas une utopie. (12 octobre 1866.)

En effet, Navez avait soutenu Ingres, même contre les préventions de leur maître commun. Voici ce que je trouve, à ce propos, dans la correspondance conservée par la famille De Hemptinne :

La persécution de M. David contre Ingres est trop forte. Ingres est un talent, et surtout un homme de goût comme M. David lui-même. Quant à l'imiter, je n'y ai jamais pensé. Si j'étais né pour singer, j'eusse singé M. David avec qui je me trouvais tous les jours. (Janvier 1818.)

Dans une autre lettre, il y revient :

Je ne parlerai plus de M. Ingres à M. David; je suis loin de vouloir suivre sa manière, car elle est goûtée de si peu de monde que je crèverais de faim si j'en tâtais. Elle ne peut être appréciée que par un petit nombre d'artistes qui ont un degré de délicatesse et de sentiment au-dessus

du vulgaire ; je ne puis donc pas la prendre pour modèle, si je tiens à figurer chez nous, où l'aspect seul fait fortune. D'abord, je ne veux singer personne, ni ancien, ni moderne. J'admire partout le beau, je m'en rends raison le plus qu'il m'est possible, et, après, j'applique toutes mes observations à la nature. (Avril 1818.)

Huit mois plus tard :

Quant à Ingres, c'est vraiment un premier talent et, sans contredit, c'est un des élèves qui honoreront le plus l'école de M. David. Ses derniers tableaux sont de petits chefs-d'œuvre ; mais la couleur n'en est pas séduisante ; de plus, elle est systématique. J'aime à le consulter, parce que c'est le seul ici de qui on peut recevoir un bon avis, surtout pour le goût et le dessin. Du reste, je n'ai encore été que trois fois chez lui. M. David a raison, il est dangereux et séduisant ; mais je ne cherche en rien à l'imiter. (31 décembre 1818.)

Enfin, il n'y résiste plus, il faut qu'il communique, même à M. David, l'admiration qu'il éprouve pour une nouvelle œuvre de son ami.

Ingres vient de faire, pour la Trinité-du-Mont, *Jésus-Christ remettant les clefs à saint Pierre.*

C'est vraiment une belle chose ; excepté Girodet, il n'y a pas de peintre à Paris qui ferait d'aussi beaux détails. L'ensemble est dur et ressemble à un vieux tableau ; mais il y a des têtes admirables. J'en rendrai compte à M. David.

Et ce n'est pas seulement dans ses lettres adressées à Bruxelles que Navez exprime ses sentiments à l'égard d'Ingres, il écrit dans le même sens à Schnetz, témoin l'extrait suivant de la réponse de ce dernier :

Je ne suis pas surpris de ce que toi et Roman me dites du tableau d'Ingres : ce que j'en avais vu avant mon départ m'en avait donné une excellente idée ; il y avait bien toujours un peu de sa manière gothique, mais, en somme, c'était un bon tableau ; je pense qu'il n'a dû que l'améliorer en le finissant. (4 janvier 1821.)

II. LÉOPOLD ROBERT.

Celui-ci est tout à fait un ami de cœur : c'est dans l'atelier de David que leur intimité s'était formée. Schnetz était en tiers dans leur affection ; ils se retrouvèrent tous les trois à Rome. Là, ils vécurent en frères et, après s'être séparés, ils continuèrent

une correspondance qui ne fut interrompue que par le cruel événement qui mit fin à la vie du peintre des *Moissonneurs*.

Trente-deux lettres de l'éminent artiste font partie de la collection d'autographes recueillis dans la mortuaire de Navez. Ces lettres, tout à fait intimes, sont d'une très-grande étendue, étant écrites d'un caractère fort menu sur les quatre pages d'un papier in-4°. Elles ont été communiquées, en 1847, à M. Feuillet de Conches qui les a mises largement à contribution au profit du livre publié en 1854 sous le titre de : *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*. Je trouve, à propos de cette publication, des renseignements curieux dans une lettre que l'ami commun de Robert, de Schnetz et de Navez, M. Beauvoir, écrit à ce dernier, sous la date du 13 décembre 1846 :

Il y a environ un mois qu'un M. Feuillet, chef de bureau, attaché à l'un de nos ministères, me fut adressé par Duval-le-Camus, dont le désir était que je remisse à M. Feuillet toute ma correspondance avec Léopold Robert, dont celui-ci veut écrire et publier la vie. Je vous avoue, mon cher, que j'ai une répugnance extrême à confier

13.

à un inconnu, et par suite au public, tout ce qu'il y a pu avoir d'intimité entre Robert et moi.

M. Feuillet désigne quatre personnes comme ayant été le plus avant dans l'intimité de Robert. Il met en première ligne un M. Marcotte. C'est un vieillard qui, sous l'empire, avait été employé en Italie et, je crois, dans les eaux et forêts. Vous avez dû entendre parler de ce monsieur à Robert, qui a été toute sa vie en correspondance avec lui. Les trois autres sont vous, Schnetz et moi.

Je lui ai conseillé de s'adresser surtout à vous qui devez avoir une très-grande quantité de lettres de la main de Robert; votre correspondance doit être beaucoup plus intéressante que la mienne, surtout sous le rapport artistique.

Navez éprouva aussi quelque répugnance à confier à un étranger ces communications d'une intimité très-étroite; mais, ayant reçu de M. Feuillet de Conches l'assurance que la plus grande réserve serait apportée par lui dans le choix des extraits qu'il livrerait à la publicité, le peintre bruxellois confia ces précieuses lettres à l'écrivain français, qui les lui a restituées après en avoir fait usage.

Quand à M. Beauvoir, il tint bon, à ce que l'on voit par l'extrait suivant d'une de ses lettres du 15 mai 1847.

Vous demandez si j'ai confié à M. Feuillet de Conches ma correspondance avec Léopold Robert, je vous avoue que j'ai témoigné à ce monsieur une telle répugnance à cela qu'il n'a pas fait de nouvelles tentatives.

Cela explique le silence de l'auteur à l'égard de cet ami de Robert; il n'y a, dans tout le livre, aucune allusion aux rapports de celui-ci avec M. Beauvoir. Mais la correspondance du peintre suisse avec Navez ayant été largement mise à contribution, je puis me borner à extraire de ces lettres ce qui n'a pas encore été publié et ce qui se rapporte plus particulièrement à notre compatriote.

Les deux amis se consultaient volontiers sur leurs ouvrages et se donnaient mutuellement des conseils pleins de sincérité. En novembre 1821, Robert écrit à Navez :

Je suis en train à mon tableau de Corinne. Je suis fâché de ne t'en avoir pas montré la composition; mais quand tu es parti, mon tableau était si dégoûtant que je ne l'ai pas osé. Encore à présent, j'en suis tellement dégoûté que je suis souvent tenté de crever ma toile. Je ne sais comment je fais ; il me semble que je tra-

vaille affreusement et je ne fais presque rien quand je me compare avec les autres.

L'année suivante, 30 décembre 1822, il exprime à peu près les mêmes impressions :

Je suis quelquefois réellement à plaindre quand je me classe parmi les peintres, et je sens que je ne peux pas faire de progrès en traitant toujours les mêmes sujets et ne faisant que de petites bamboches. Je suis à penser à un sujet qui me conviendrait pour faire un tableau un peu grand. Je voudrais avoir tes bons conseils pour m'aider. Tu me dis toujours que tu viendras nous rejoindre ; mais nous perdons l'espoir ; tous les costumes que tu m'as demandés font voir que tu n'y penses plus. Rappelle-toi notre belle Rome, le beau climat et cette tranquillité. Nous pourrions former une réunion d'anciens amis bien intéressante ; tiens, je me complais quelquefois d'une manière charmante quand j'y pense.

Tu ne peux t'imaginer quelle belle réputation tu as laissée à Rome. Tout le monde te connaît et l'on te classe parmi les plus célèbres artistes du siècle. On ne se trompe pas.

J'ai vu aujourd'hui un comte bavarois, riche amateur, qui aurait bien désiré te trouver à Rome. Il est allé à Bruxelles, il y a trois ou quatre ans, et M. David, qui lui a donné son tableau d'*Eucharis et Télémaque*, lui avait beaucoup parlé de

toi et de Schnetz; et figure-toi qu'on lui a dit ici, pour le dégoûter d'aller dans l'atelier de Schnetz, qu'il ne faisait que de petites choses ; il était outré de ce tour.

Dans presque chacune de ses lettres, Robert engage Navez à revenir à Rome. En 1824, il paraît qu'il avait cru pouvoir espérer ce retour.

Avec quel plaisir j'ai appris enfin ta décision définitive de revenir parmi nous, quel heureux jour pour moi que celui où je te verrai arriver ! mon cœur en bondit de joie. Quel plaisir, mon cher, si le sort nous réunissait tous ! Beauvoir revient, j'en suis presque persuadé.

N'oublie pas, je te prie, de présenter mes respects à M. David, notre cher maître commun : son souvenir est toujours cher à tous ses élèves.

Dans une autre lettre de la même année, il le presse de nouveau.

Je n'ai pas fait encore le tableau que tu me demandais; pourquoi ? Parce que tu es mon ami et que je voudrais te faire quelque chose avec tout le sentiment possible. Mais reviens donc, reviens donc ; je le ferai sous tes yeux et j'aurai tes conseils. Cependant, quand j'y pense, combien je suis flatté que les artistes trouvent quelque mérite

dans ce que je fais. Dans mon atelier, hier encore, il y avait un tableau pour M. Gérard, un pour M. Thévenin, un pour M. Rauch, premier sculpteur du roi de Prusse; rien ne me fait autant de plaisir et ne me donne autant de courage. J'aurai quelques tableaux à l'exposition, mais desquels je ne suis pas grandement satisfait. Il y en a un assez grand qui représente une scène de Naples. Tu en verras peut-être à Bruxelles : M. Mary étant ici m'a pris un tableau que j'avais fait pour un Bavarois (que M. David connaît très-bien, puisqu'il lui a fait un tableau), le comte de Schonburn. Il me l'a pris, dis-je, pour le prince d'Arenberg ; c'est un brigand mourant et sa femme qui se lamente. On trouvait qu'il y avait assez d'expression ; mais je viens de refaire ce sujet et je regrette que ce ne soit pas celui-ci qui ira à Bruxelles, car il est mieux et beaucoup. J'ai fait un autre tableau pour M. Mary, c'est un sujet que j'avais déjà fait et qui lui a plu (entre nous, j'aurais voulu réussir davantage). S'il est content, je serai surpris bien agréablement. Je te prie, comme je ne sais pas son adresse, de vouloir bien lui faire parvenir la lettre ci-incluse, aussitôt que possible.

Je te prie de ne pas m'épargner les observations que tu auras faites sur mes tableaux. Combien je désirerais voir tes ouvrages ! Tout le monde ici dit que tu as fait des progrès très-

grands depuis ton retour en Belgique. Que sera-ce alors ? (29 septembre 1824.)

Je me console pour le présent en relisant vos bonnes lettres à toi et à Schnetz aussi, qui m'en a écrit plusieurs très-détaillées et où vous vous rencontrez parfaitement. Ayant la plus grande confiance en votre jugement, je suis persuadé que celui que je me suis formé ne peut être plus juste, étant éloigné. Ta franchise, en me parlant de mes ouvrages, m'a fait le plus grand plaisir. Tout ce que tu me dis me paraît parfaitement vrai et je chercherai à en profiter.

Je viens encore d'avoir une preuve que le gouvernement français veut bien me considérer comme un de ses sujets, puisqu'il vient de faire l'acquisition de mon grand tableau *le Retour de la fête de la Madona del Arco*, pour le placer dans la galerie du Luxembourg. C'est un honneur qui me flatte beaucoup et qui me fait espérer une continuation de l'attention qu'on veut bien y faire à mes tableaux. Mais, mon cher, je dois te dire que tu les as vus avec des yeux d'ami, et je ne peux me dissimuler qu'ils n'ont qu'à un petit degré les mérites que tu leur trouves. Je suis, en te disant ceci, très-reconnaissant des conseils que tu me donnes ; je sais qu'ils sont parfaitement justes, et je tâcherai de me corriger d'un défaut que je me reconnais ; j'espère y parvenir, puisque je suis le premier à le remarquer. (Décembre 1828.)

Navez est marié depuis quelques années : son ami a renoncé à l'espoir de le ramener à Rome ; il commence lui-même à ne plus trouver autant de charme dans le séjour de la ville éternelle que lui vante encore celui qui en est éloigné.

Tu exagères, mon cher, mes avantages et le bonheur que j'ai de vivre à Rome ; mais si, dans un sens, c'en est un, en est-ce un réel pour le bonheur de la vie ? Je t'assure que j'ai des moments bien tristes et que chaque année je me trouve plus isolé. Je suis d'un caractère à ne pouvoir former bien facilement des relations intimes ; l'âge augmente encore cette mauvaise disposition. Je vois d'avance que je vais devenir un ours, mais un ours mal léché, comme on dit. Le moyen de penser ici à un établissement ! Tu sais l'aversion que nous avons pour la vie des habitants du pays et pour leur caractère. Comment serait-il possible à un homme qui cherche quelques jouissances intérieures (quand il n'est pas romanisé) de s'allier avec des gens qu'on ne comprend pas ? Toi, au contraire, tu as tous ces biens et tu les sens, puisque tu en parles. Tu es dans ton pays avec de vieux amis, une femme qui ne peut être triste par le manque de relations. Tu as une famille qui te donne un bonheur que nous autres ici nous ne connaissons pas. Mais,

voilà comme nous sommes tous, jamais contents de notre sort.

A en juger par le passage suivant d'une lettre de Beauvoir, Léopold aurait, vers 1827, songé sérieusement à se marier :

Robert me dit qu'il est dans l'intention de se marier ; il m'avoue que le célibat commence à lui peser ; habitant un pays étranger et ne fréquentant aucun Italien, il se trouve toujours isolé dans Rome et indifférent à tous ceux qui l'environnent. Il voit petit à petit retourner dans leur patrie tous ceux avec qui il avait été lié d'amitié depuis nombre d'années. Ces continuelles séparations ne font qu'accroître l'ennui de l'isolement. Il paraît encore incertain sur le lieu qu'il habiterait s'il prenait femme. Comme j'ignore si c'est une confidence personnelle qu'il m'a faite, n'en dites rien ; vous êtes le seul à qui je l'ai confiée, je suis habitué à m'ouvrir plus volontiers à vous qu'à tout autre. (18 sept. 1827.)

Pendant la même année, Navez avait envoyé à Léopold Robert un dessin d'après un tableau qu'il venait d'exécuter. Son ami l'en remercie et lui en fait compliment.

Tu m'en voudras beaucoup, mon cher Navez, de ne t'avoir pas remercié du charmant dessin que tu m'as envoyé par M. de Celles. Je ne me conçois pas de ne pas l'avoir fait encore et de ne

pas t'avoir dit combien il m'a fait de plaisir. Toutes les fois que je le regarde, il me fait regretter de ne pouvoir admirer le tableau. Tu sais que j'aimais ta peinture plus que toute autre ; je me plains d'être privé d'en voir depuis si longtemps. La composition me paraît parfaite et bien dans le caractère, les costumes aussi sont remplis de goût. Ce que je voudrais voir, ce sont les têtes, dont ton petit dessin, quoique charmant, ne peut donner qu'une légère idée. En somme, je te félicite de cette page.

De quel tableau s'agit-il ? Ce ne peut être de celui qui représente *Athalie interrogeant Joas*, car je trouve les lignes suivantes dans cette même lettre :

Ton tableau d'*Athalie*, à quel point en est-il ? Je pense que, malgré le peu d'encouragement que tu espères, tu ne l'abandonneras pas.

Plusieurs extraits de la correspondance de L. Robert sont encore disséminés dans les autres chapitres de ce livre. Quant à la fin tragique de ce malheureux artiste, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage de M. Feuillet de Conches et à quelques extraits de la correspondance de Beauvoir qu'on trouvera à l'*appendice*, sous la rubrique : *Nouvelles des arts*.

XV

RETOUR DANS LA PATRIE.

Parmi les souvenirs déjà lointains de ma jeunesse, il y en a un qui me revient à l'esprit en commençant ce chapitre; il me permettra de retracer un spectacle auquel je n'ai pas assisté en m'en rappelant un du même genre dont j'ai été témoin. Par une belle journée de printemps, la ville de Nivelles s'était pavoisée; les cloches sonnaient à toute volée, les trois canons légendaires tonnaient, le peuple se pressait dans les rues jonchées de verdure; les autorités, en

cortége s'avançaient vers la porte de Bruxelles, à la rencontre d'une voiture de poste qui ramenait dans leur ville natale deux lauréats, l'un qui avait remporté le premier prix de dessin d'après nature à l'académie de Bruxelles, l'autre qui venait d'être couronné par l'université de Louvain (1). Le vin d'honneur était présenté à ces heureux vainqueurs qu'on amenait en triomphe s'asseoir en un banquet avec force discours enthousiastes ; tous les cœurs étaient électrisés : l'impression de cette scène s'est gravée dans ma mémoire avec autant de vivacité que si j'eusse vu monter le Tasse au Capitole. Cela se passait en 1822. Une réception plus splendide encore avait été faite, quelques mois auparavant, au pensionnaire de la Société des beaux-arts, à Navez, rentrant dans ses foyers.

Aujourd'hui ces ovations ne seraient plus de mise, surtout dans notre capitale devenue trop cosmopolite ; il n'y a que les villes de province qui se permettent encore l'enthousiasme à propos de lauréats : nous appellerions cela les manifestations de l'esprit

(1) MM. Ch. Lagasse et F. Baguet.

de clocher; nous sommes bien trop avancés en civilisation pour nous y abandonner. Ces ovations cependant encouragent énergiquement les talents naissants, elles leur communiquent la force et le courage de persister dans la voie ardue des arts, des sciences ou des lettres; c'est un stimulant qui excite les facultés latentes à se produire au grand jour. Certes, si, dans la foule de ceux qui, comme moi, voyaient passer le cortége de Nivelles, il se fût trouvé un enfant doué par la nature du germe de quelque grand talent, ce spectacle en eût infailliblement provoqué l'éclosion. Mais ce n'est pas la biographie de François Baguet que j'écris; un éminent confrère de la classe des lettres s'est acquitté de cette tâche de manière à démontrer que, sur lui du moins, le spectacle auquel il assistait, et que je viens d'essayer de décrire, a produit un effet salutaire : trois années s'étaient à peine écoulées, que J. Roulez remportait à son tour sa première palme, qui a été suivie de bien d'autres succès.

Je le répète, n'ayant point été témoin des

ovations dont Navez fut l'objet, je cherche à m'en faire une idée et à en communiquer l'impression à mes lecteurs.

J'emprunterai toutefois aux journaux du temps quelques renseignements, en faveur des amateurs de documents authentiques.

Une lettre, adressée de Charleroi au *Journal de la Belgique*, à la date du 22 janvier 1822, annonce le retour de Navez dans sa patrie et raconte la réception sympathique qui lui a été faite par ses compatriotes. Huit jours après, on lit dans la même feuille : « M. Navez est en ce moment à Bruxelles ; une société nombreuse d'artistes et d'amis des arts s'est réunie pour lui offrir une fête. »

Le 3 février, un souper qui rassemble cent trente personnes lui est offert dans les salons de l'*hôtel de la Paix*, rue de la Violette. Les couplets ne manquèrent point à cette réunion d'artistes et d'amateurs. Tous faisaient l'éloge des diverses productions de Navez qu'on avait vues jusque-là aux expositions de Bruxelles, à savoir : *la Résurrection du fils de la Sunamite*, *Agar dans le désert*, *l'Aumône à l'ermite*.

Le peintre Odevaere fit, pour cette circonstance, une chanson sur l'air du *Dieu des bonnes gens* de Béranger. On y voit apparaître l'ombre de Rubens qui remet ses droits à David. *Proh pudor!* Tous les détails de cette fête peuvent se lire dans le numéro du *Journal de la Belgique* du 6 février. Celui du lendemain complète le compte rendu en ces termes :

Un anonyme avait envoyé une couronne de laurier, accompagnée de vers adressés à M. Navez : M. Van Assche, comme président de la Société, la posa sur la tête du jeune peintre, qui, dans l'élan de sa reconnaissance, la plaça sur le front de M. David, son maître, auprès duquel il se trouvait ; mais, au moment où l'on se disposait à le couronner pour une seconde fois, M. Navez saisit cette nouvelle couronne et la plaça sur la tête de M. Van Assche, en s'écriant : « J'ai parcouru divers pays et j'ai été à même de me convaincre que M. Van Assche est le premier paysagiste, non-seulement de la Belgique, mais de l'Europe; je ne crois donc pas pouvoir mieux remplir les intentions de l'anonyme qu'en décernant à notre ami Van Assche cette couronne qu'il mérite à si juste titre.

Le 7 février, le même journal fait con-

naître au public que l'avant-veille, le 5, un autre banquet, de quarante-huit couverts cette fois, a eu lieu en l'honneur du peintre.

Le 8, nouveaux détails sur cette dernière fête, dans laquelle David a saisi l'occasion de remercier la Belgique de l'honorable hospitalité qu'il y a trouvée. « Si les circonstances, » a dit l'illustre proscrit, « m'obligeaient à retourner dans ma première patrie, croyez que je reviendrais mourir sur cette terre qui est ma seconde patrie. »

Les tableaux que Navez avait rapportés d'Italie furent exposés, pendant le mois de mars, au profit de l'établissement de Sainte-Gertrude : institution de charité dans laquelle cent vingt-cinq vieillards indigents sont hébergés, nourris et vêtus, et cela sans aucune autre dotation ou revenu que le produit de collectes faites par les administrateurs. Voici en quels termes *l'Oracle* du 10 mars rend compte de cette exposition :

Les tableaux de M. Navez, exposés momentanément au Musée, reçoivent de nombreuses visites, et indépendamment de l'opinion des connaisseurs, qui en font le plus grand éloge, les amateurs, qui ne jugent des productions de l'art

que par le sentiment, s'accordent à dire que ces trois charmantes compositions justifient en tout point cet empressement. Voici le sujet de ces tableaux :

1. Une jeune *Frascatane* faisant l'aumône à un pauvre.

2. Un *Trasteverino* jouant de la mandoline devant des *Minintes* romaines.

3. Des femmes de brigands et un brigand de Sonnino se faisant dire la bonne aventure par une vieille femme de la Sabine (1).

Navez ne se laissa point étourdir par ces succès ; ce lui fut, au contraire, un stimulant qui l'excita au travail. Il revit son ancien maître et continua à l'entourer de respect et d'affection, à lui demander conseil.

Cependant ses amis de Rome et de Paris ne comprennent pas qu'il puisse se fixer en Belgique ; ils l'engagent à revenir en Italie ; David, à ce qu'il paraît, était du même avis.

M. David vous donne un bon conseil,—lui écrit Beauvoir, le 8 février 1822, — en vous disant de vous établir en France ou de retourner en Italie.

---

(1) Ce tableau a été gravé d'une manière fort remarquable par M. Demannez.

Votre Belgique me paraît un trop petit royaume pour occuper et enrichir un artiste.

Léopold Robert revient aussi souvent à la charge pour le déterminer à retourner à Rome. Il lui écrit, dès le mois de mars :

Nous avons appris avec un réel plaisir la réception flatteuse que l'on t'avait faite à Bruxelles. Le *Journal de Paris* en a donné une relation. Te voilà sur le haut de l'échelle : ce qui doit te faire plaisir, c'est qu'il ne sera pas facile de t'en débusquer.

Puis, le mois suivant :

Combien j'ai été réjoui d'apprendre la réputation que tes ouvrages t'ont value ! J'en étais sûr : tu te rappelleras sans doute que je te l'ai dit cent fois, il y a des choses qu'on peut deviner d'avance. Je prévois que toutes les occupations que tu as t'empêcheront de revenir de sitôt. Je pense que M. David même t'engagera à rester plutôt auprès de lui.

Granet comptait aussi sur le retour de son ami dans la ville éternelle ; il espérait même que Navez y ramènerait leur maître commun.

Je vous félicite bien de voir souvent notre

maître : c'est une bien grande fortune, pour ceux qui, comme nous, ont envie de bien faire, d'avoir les leçons de ce grand homme. Pour les progrès de la peinture, tâchez de le ramener à Rome avec vous; alors vous pourriez vous flatter, à vous seul, d'avoir restauré ce bel art en nous amenant le maître des maîtres; en tous cas, faites-moi l'amitié de lui faire connaître mes vœux et de lui faire agréer mon profond respect et ma reconnaissance.

Vous êtes bien indulgent à mon égard; je vous en remercie et je tâcherai toujours de pouvoir faire des ouvrages qui aient votre approbation. Votre beau talent, votre franchise et votre douce société m'inspirent ce désir. Venez donc le plus tôt que vous pourrez sur cette belle terre ; vous y trouverez toujours les modèles que vous avez su si bien copier et beaucoup d'amis qui vous aiment bien ; permettez-moi de me mettre du nombre. (Rome, 30 novembre 1822.)

Cependant un peu de froid s'était glissé dans les relations de Navez avec son maître. Il est probable qu'il s'en était plaint à son ami Beauvoir ; celui-ci lui répond le 20 juin :

M. Gros est un si brave homme ! J'aime surtout en lui sa grande et invariable affection pour son

maître, qui est loin, j'en suis sûr, de la lui rendre : ce n'est pas, comme vous savez, du côté du cœur que brille notre cher maître. Votre lettre m'a fait comprendre qu'il vous éloignait un peu. Tout ce qui se fait une réputation méritée par un talent véritable chagrine ces grands hommes. Il faut vous consoler et prendre votre parti en brave. Vous avez fait et feriez encore pour M. David tout ce que la reconnaissance vous suggérerait : si quelqu'un est malheureux dans tout cela, c'est lui seul ; il l'est par l'aridité de son cœur ; il faut le plaindre, quelque sensible que vous soit son indifférence.

On ne peut s'imaginer la place que David occupe dans la correspondance de ses élèves ; il n'est pas une lettre où il ne soit question de lui. Chacun se demande : « Que pensera le maître de l'ouvrage que je viens de terminer ? » Le bruit d'une maladie du grand peintre se répand-il, Navez est assailli de questions.

J'ai lu, il y a environ vingt jours, que M. David a été à toute extrémité, et que ses enfants étaient partis de Paris en poste pour le voir avant qu'il mourût. Ayant vu M. Gros pleurer à l'atelier, en faisant part à ses élèves du malheur dont nous étions menacés, je n'osai l'interroger que

quelques jours après ; il m'apprit qu'il y avait amélioration dans l'état du malade. (Lettre de Poisson.)

Dans votre première, dites-moi si M. David est compris dans l'amnistie pour délits politiques. Je suis bien peiné du nouveau malheur qui vient de lui arriver. S'il n'est pas sur la liste des amnistiés, je suis persuadé que l'on obtiendrait facilement sa rentrée, s'il la faisait demander. Je ferai savoir à M. Gros, par Poisson, dans quel état se trouve son maître. Je suis persuadé qu'il en pleurera, car il est fort sensible et il l'aime ardemment. Sa femme dit qu'il est pour lui comme un amant pour sa maîtresse. (Lettre de Beauvoir.)

Nous avons été bien attristés ce soir en apprenant la mort de M. David, de cet homme extraordinaire. Son fils aîné est parti pour aller le rejoindre, il ne retrouvera plus son père, je le plains sincèrement. Dans ta prochaine lettre, je te prie, donne-nous tous les détails que tu sais sur la mort de notre cher maître, pour le talent duquel nous avons tous une si grande vénération.

Ce dernier extrait appartient à une lettre de Léopold Robert.

XVI

POPULARITÉ.

Dès son retour dans sa patrie, Navez se vit entouré d'une popularité qui alla toujours croissant jusqu'en 1830. Les succès qu'il obtint, loin de l'enivrer, excitèrent son activité. Il se mit au travail avec ardeur, ne se laissant point distraire par les ovations. La Société royale des beaux-arts, dont il avait été le pensionnaire, lui décerna, le 3 avril 1822, le titre de membre honoraire et le mit au nombre des juges de ses con-

cours. En octobre de la même année, il recevait le diplôme de membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam; en octobre 1825, le roi des Pays-Bas lui conférait la décoration de chevalier de l'ordre du Lion Belgique; et l'Institut des Pays-Bas l'élisait, l'année suivante, membre de sa 4e classe.

De tels succès avaient du retentissement à l'extérieur et arrivaient aux oreilles de ses anciens camarades. Robert lui écrivait, de Rome, le 30 décembre 1822 :

Je viens d'apprendre par de tes compatriotes que les derniers tableaux que tu as faits à Rome ont été acquis par un amateur d'Amsterdam qui a été généreux pour le payement; mais, dans tous les cas, il ne les aura jamais payés plus qu'ils ne valent. Mais, mon très-cher, je ne puis te dire combien j'ai de joie de tes succès, d'abord parce que je te suis attaché comme un frère et ensuite, par amour pour la bonne peinture, je suis heureux de voir qu'elle est appréciée.

A propos d'une exposition qui avait eu lieu à Gand, Schnetz lui écrit :

Je suis heureux d'apprendre que tu as beaucoup d'ouvrages commandés, et je le suis encore plus du succès que tu as obtenu à Gand. De tous

tes rivaux, je ne connais que Kinson, et certes celui-là n'était pas fait pour te donner beaucoup d'ombrage. C'est un véritable peintre à la rose. (12 septembre 1823.)

Ce même ami lui parle en ces termes d'ouvrages exposés à Paris :

Quelques-uns de tes tableaux ont changé de place; ta petite *Charité* y a gagné, on la voit maintenant de plus près et elle n'en fait que mieux. C'est d'excellente et bonne peinture, et j'ai un vrai plaisir à t'en faire mes compliments et à t'engager à ne jamais quitter cette belle manière. La tête de vieux est admirable sous tous les rapports. (14 décembre 1824.)

Granet lui avait écrit à la même occasion :

Vous savez comme on est juste à Paris pour les beaux talents; vous en êtes la preuve, mon ami, à ce salon; ce que vous avez envoyé est bien senti par tout le monde et l'on n'a d'autres regrets que ceux de ne pas voir vos grands ouvrages : vous auriez bien dû faire cette galanterie au pays qui vous a donné votre grand maître. (Paris, 30 août 1824.)

La renommée répand quelquefois aussi des bruits mensongers et qui n'ont que

l'apparence de la vérité : c'est ce qui eut lieu à l'occasion de l'acquisition que Navez fit, en 1824, d'un terrain dans la rue Royale, dont le prolongement venait d'être décrété. Beauvoir lui écrit le 7 juillet à ce sujet :

Verstappen a dit à tout Rome que votre ville vous avait donné un emplacement superbe pour faire construire un atelier (1).

Léopold Robert lui en parle aussi dans une lettre du mois suivant :

Quelquefois nous avons des nouvelles de toi par les Flamands qui sont à Rome. C'est par eux que nous avons su que la ville de Bruxelles t'avait accordé un superbe emplacement pour faire bâtir un atelier, et qu'on y travaillait. J'en ai été bien joyeux et je m'en suis bien réjoui pour toi ; mais d'un autre côté, pour mon compte, j'en ai été fâché parce que je prévois que c'est un nouveau motif qui t'empêchera de revenir. Dieu veuille que je me trompe ! Je serais très-attristé si tu restais où tu es ; je jouis tant d'avance du

(1) D'après les renseignements authentiques que je dois à l'obligence de M. Alph. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, le bruit était absolument sans fondement : ce que prouvent surabondamment, et l'absence de mention dans les procès-verbaux du conseil de régence, et les titres de propriété de la maison rue Royale.

contentement que j'aurais de te revoir, tu ne peux t'en faire une idée ; je dis *tu ne peux*, parce que je dois désirer plus que toi de nous revoir ensemble.

Rappelle-toi que tu nous as écrit que tu serais à Rome à la fin d'octobre.

Sa nomination de chevalier de l'ordre du Lion Belgique offrit à ses amis l'occasion de rendre un nouvel hommage à ses talents. Léop. Robert ne fut pas le dernier à lui exprimer la joie qu'il en ressentait.

La nouvelle heureuse que je viens d'apprendre et qui te concerne me fait venir avec empressement te dire combien j'y prends de part. Il y a longtemps que ça aurait dû te venir; mais enfin, il vaut mieux tard que jamais. Te voilà donc chevalier du Lion, mon cher : crois que personne ne s'en réjouit plus que moi. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est que toutes les connaissances que tu as ici ont éprouvé une véritable joie en apprenant cette nouvelle. Depuis les grands jusqu'aux petits, chacun te félicite. Je l'annonce à tous ceux qui veulent l'entendre. Aujourd'hui encore, j'ai commencé une figure, avec la *signora Anna,* de la rue du Babuino; en parlant de toi, je n'ai pu ne pas lui apprendre cette bonne nouvelle ; elle en a été si contente qu'elle disait, en faisant

les plus grands éloges de toi, qu'on lui aurait donné dix *pauls* qu'elle n'aurait pas été plus contente. Je ne puis dire la satisfaction et le bonheur que j'éprouve en pensant que nous sommes bons amis. Veuille le ciel que notre intimité ne se refroidisse pas ! ce qui m'affligerait beaucoup si je pouvais le penser ; mais je te connais et je sais que ton amitié est à l'épreuve des années.

Schnetz vient à son tour ; il parle en philosophe, celui-là.

Je m'estime heureux de pouvoir commencer cette lettre par des compliments sincères. Oui, mon cher Navez, j'ai appris avec un plaisir bien vif qu'on avait distingué ton talent, je ne dirai pas récompensé, puisque, philosophiquement parlant, ce n'est point un petit ruban, qu'on voit orner tant de boutonnières, qui peut être une véritable récompense : la seule vraie récompense d'un artiste est dans la satisfaction de soi-même, parce qu'un homme de ton talent est toujours assez difficile. (17 novembre 1825.)

Navez s'était d'abord installé dans un atelier qu'on lui avait disposé dans une maison de la rue de la Madeleine ; il employa le temps qu'exigeaient ces préparatifs, à faire, en compagnie de M. Picard, un voyage en Hollande, dont il voulait étudier

l'école, si riche en grands coloristes. Il en revint enchanté et il dut faire part à ses amis de l'admiration que les chefs-d'œuvre qu'il venait de voir avaient excitée en lui; car Léopold Robert, lui répondant, témoigne le regret de ne point pouvoir aller admirer cette belle école dans son vrai sanctuaire. Il paraît que le tableau de Van der Helst, *la Fête donnée à l'occasion de la signature du traité de Munster*, avait particulièrement frappé le peintre belge. « D'après ce que tu m'en as écrit, combien je voudrais voir ce tableau du traité de Munster! » s'écrie Robert en répondant à son ami.

A toutes les satisfactions que l'artiste éprouva dans cette période de prospérité, vint s'ajouter un événement qui assurait son bonheur.

Aussitôt que la maison qu'il se faisait bâtir dans la rue Royale neuve fut achevée, il prit pour femme celle qu'il connaissait depuis son enfance, qui lui était déjà destinée avant son départ pour Rome, dont il avait eu le temps d'apprécier les qualités aimables et solides, et qui devait enfin entourer des soins les plus affectueux et les

plus délicats la vie si laborieuse de l'artiste : il épousa Mlle Flore De Lathuy.

Je te félicite d'avoir enfin pris la résolution de te marier,—lui écrit à ce propos Léopold Robert,—d'avoir choisi une aimable moitié qui trouvera plus son plaisir à être chez elle qu'à sortir. Plus je deviens vieux, plus je pense que c'est la meilleure chose pour un artiste qui aime véritablement son art. Surtout, mon cher, je te félicite d'avoir resserré encore les liens qui t'unissaient avec ton bon ami M. De Hemptinne. Quel bonheur pour tous les deux ! Je conçois bien à présent que, sous tous les rapports, tu ne peux plus songer à quitter ta patrie. Sois-y heureux aussi longtemps qu'il nous est donné de l'être sur cette terre, à nous pauvres mortels. C'est le souhait le plus vif que je fasse avec celui d'entretenir toujours avec toi des relations intimes et sincères.

Présente mes salutations à madame, si elle l'est déjà, et si je te fais compliment d'avoir trouvé une femme qui te rendra heureux, je la complimente aussi : je te connais assez pour être persuadé que tu feras son bonheur.

En construisant sa maison de la rue Royale, Navez se préoccupa moins de l'idée de se procurer une habitation vaste et commode, que du désir de développer une école

de peinture qu'il avait ouverte dès la première année de son retour à Bruxelles. La majeure partie du terrain fut consacrée aux ateliers, il en superposa trois; il s'installa lui-même au premier étage, mit ses élèves du sexe masculin au rez-de-chaussée, et le deuxième étage fut réservé à l'atelier des dames.

La maison était d'ailleurs dans une situation admirable, en face des bas-fonds où, beaucoup plus tard, fut construite la place du Congrès, avec ses marchés en contre-bas et sa colonne commémorative. Les nouvelles constructions ne lui ont point ôté la vue d'un des plus beaux panoramas qu'on puisse admirer, et, de tous les avantages de cette situation, ce n'est pas celui que notre peintre prisait le moins.

Une terrasse donnant sur la rue, et d'où par conséquent il pouvait contempler le riche spectacle *d'un horizon à souhait pour le plaisir des yeux*, reliait son atelier au salon; il se plaisait à l'orner de fleurs qu'il cultivait lui-même; il tenait ce goût de son père. Une des fenêtres de l'atelier avait été disposée en volière; il la peuplait d'oiseaux

chanteurs, il aimait à entendre leur ramage, et leurs éclats de voix, quelquefois étourdissants, l'égayaient pendant son travail sans le distraire. C'était là qu'il passait sa vie, peignant dès que le jour avait paru, et n'abandonnant les pinceaux que quand la lumière du soleil lui faisait défaut. Son activité était prodigieuse : le catalogue de ses ouvrages, qu'on trouvera à la fin de ce volume, en fait foi. Je pourrais en placer ici l'analyse et en faire ressortir les mérites; mais, fidèle à la promesse que je me suis faite de laisser la parole, pour juger notre peintre, à de plus compétents que moi, je me contenterai d'ajouter ici l'appréciation de M. Gros sur quelques ouvrages que Navez exécuta à cette époque. Le célèbre peintre français était venu à Bruxelles en 1825, et il avait exprimé une opinion que M. Poisson rapporte en ces termes dans une lettre à son ami.

Tu as vu M. Gros : c'est un bien brave homme et peut-être de tous les peintres le seul qui soit franc. Je savais déjà, par Mme Gros, qui avait eu de ses nouvelles de Bruxelles, qu'il t'avait visité et qu'il était très-content de tes ouvrages ce

qu'il m'a confirmé à son retour; il dit que tu as fait de bien grands progrès, en un mot que tu as trop de talent pour ton pays. Mais, comme tu m'avais chargé de lui parler de toi et de lui demander son opinion sans arrière-pensée, ce que j'ai fait, je vais t'indiquer une ou deux observations. Il a trouvé ton coloris très-beau, mais que tu fais un peu trop usage du bitume, et que tes draperies ne sont pas assez étudiées de plis et de forme. Je te dis cela comme à un ami, comme lui-même me l'a dit, non pas en aristarque qui critique, mais en artiste qui donne des conseils. En général, il a été fort content de tout ce qu'il a vu et m'a dit que c'était fait comme Schnetz, chaudement.

Pour en finir avec cette période, je mentionnerai encore les distinctions suivantes qui vinrent honorer le talent de Navez et confirmer sa réputation.

Le 14 octobre 1825, l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers l'admit au nombre de ses membres.

En janvier 1827, la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand lui décerna le même titre.

XVII

LA PEINTURE FLAMANDE.

Qu'il y ait une peinture flamande, c'est une vérité indiscutable; l'école flamande existe, aussi caractérisée que l'école italienne; mais, de même qu'il serait absurde de voir celle-ci tout entière dans Raphaël ou dans Michel-Ange, c'est se montrer peu versé dans la connaissance de l'histoire de l'art que de restreindre notre école à Rubens et à Van Dyck. Beato Angelico, Léonard de Vinci, Titien, le Corrége sont bien italiens, quoique leurs manières diffèrent essentiel-

lement entre elles et s'éloignent des peintres des *Stanze*, et de la *chapelle Sixtine*. Chez nous aussi, il y a un abîme entre les ouvrages de l'école des Van Eyck et ceux de l'école de Rubens. Les uns et les autres sont cependant bien flamands. Une école ne cesse pas d'être nationale en se transformant selon les idées d'un siècle. L'important, c'est qu'elle ne se laisse point absorber : il ne lui est point interdit d'aller demander, même à des écoles rivales, des armes nouvelles pour les combattre, des moyens nouveaux de progrès. C'est ce qu'ont fait Rubens et Van Dyck sans perdre leur originalité ; ils se sont éloignés de leurs devanciers et sont devenus, pour bien des gens, les prototypes de la peinture flamande. C'est à ces deux hommes que l'on compare tous les artistes qui se présentent dans la lice, soit qu'on veuille les absoudre ou les condamner. Si l'opinion se prononce en faveur d'un nouveau débutant, on s'empresse de proclamer qu'il a retrouvé la trace de Rubens et la tradition oubliée de l'école flamande. On a dit cela pour des artistes qui ne ressemblaient pas plus au grand

maître anversois qu'ils ne se ressemblaient entre eux : on l'a dit d'André Lens, malgré sa couleur fade et cotonneuse ; on l'a dit de François, on l'a dit de Paelinck, on l'a dit de Wiertz, et de Leys, pour ne parler que des morts : ne l'a-t-on pas dit de Mathieu Van Brée? Il y avait du vrai dans toutes ces appréciations, en apparence contradictoires : tous ces peintres étaient flamands. C'est que les productions des arts, et celles de la peinture surtout, s'imprègnent toujours de trois caractères : celui du terroir, celui de l'époque, celui de l'individu, lesquels se fondent et se mêlent dans des proportions fort inégales. Le public, qui admirait Lens et qui le proclamait le digne successeur de Rubens, était d'aussi bonne foi que celui qui, plus tard, employait le même rapprochement pour faire l'éloge de Wiertz. Que conclure de là? Que notre peinture nationale possède des caractères propres, difficiles à définir, mais qui se sentent, que les étrangers reconnaissent, parce qu'ils diffèrent du caractère de leur peinture à eux; que quelquefois nous ne saisissons pas nous-mêmes dans les ta-

bleaux qui se produisent autour de nous, mais qui, vienne un talent supérieur, se manifestent dans toute leur puissance. Nous nous écrions alors : « Celui-ci est bien flamand, honneur au successeur de Rubens ! » Eh bien ; Navez aussi a eu son moment où on le proclamait le régénérateur de l'école flamande.

Il y a des gens qui, dans une pensée étroite de patriotisme, voudraient élever autour de nos artistes une sorte de muraille de la Chine; pour eux, envoyer nos jeunes gens étudier à l'étranger, c'est compromettre l'existence de l'école nationale. Ces craintes sont chimériques : ceux qui se laissent enlever leur individualité prouvent seulement qu'ils n'avaient pas grand'chose à perdre.

Navez aimait l'école de son pays, mais non d'un amour exclusif. C'est vers Rubens qu'il se sentit porté dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière : plus tard, l'étude à laquelle il se livra des peintres primitifs de l'Italie ouvrit son esprit à un ordre de beautés fort négligé de ses contemporains, et l'amena, aussitôt son retour dans sa patrie, à

chercher à mieux connaître nos anciens maîtres de l'école dite de *Bruges*.

Les *préraphaélites* des écoles anglaise et allemande prétendent que le peintre d'Urbino a perdu l'art : Navez pensait qu'il l'avait conduit à l'apogée dans la ligne qu'il s'était donné la mission de développer. Il pensait de même à l'égard de Rubens, et ne croyait point qu'on pût espérer de le continuer. Il fallait, selon lui, remonter vers la source, reprendre l'art où Memling et Quentin Metsys l'avaient conduit, et chercher à le développer dans une autre direction que celle que Rubens et Van Dyck avaient suivie. Cette opinion est développée dans un mémoire que notre peintre adressa, en 1839, à l'*Institut de France*. Granet lui écrivit à ce propos, sous la date du 8 décembre :

Hier, samedi, l'on nous a lu, à l'Institut, votre travail sur vos peintres flamands, et l'on nous a montré les précieux dessins d'après tous ces grands maîtres. Cette lecture a été écoutée avec le plus vif intérêt; toutes les oreilles étaient tendues pour ne pas en perdre un mot. Aussi, mon ami, je m'empresse de vous prévenir de

l'effet que vous avez produit. L'Académie a chargé le secrétaire perpétuel de vous écrire pour vous remercier et en même temps pour vous témoigner toute la satisfaction qu'elle a éprouvée. (8 décembre 1839.)

Cette lecture avait engagé un autre de ses camarades, Schnetz, à venir en Belgique s'assurer par lui-même de l'excellence de nos vieux maîtres ; et voici en quels termes le peintre français rend compte de ses impressions :

J'ai vu Bruges avec bien de l'intérêt, surtout le musée (l'académie) et l'hôpital. J'ai fait là ample connaissance avec un homme dont la Belgique a raison d'être fière, je veux parler de Memling. Quel beau sentiment de dessin ! Quelle grâce et quelle finesse d'exécution ! Ce n'est pas tout à fait la hauteur de style de Masaccio, mais c'est souvent plus fin et plus savant de dessin que le Perugino. Je suis tout à fait de ton avis, si la peinture avait progressé en Belgique dans la voie que ce grand peintre ainsi que Van Eyck, son contemporain, lui avaient ouverte, nul doute qu'elle n'eût atteint encore un plus haut degré de gloire. Mais, en Belgique, l'art, en quelque sorte, a sauté de son Giotto à son Michel-Ange. On n'y voit pas, comme en Italie, cette suite de grands

artistes qui, pendant près de deux siècles, suivant religieusement la route tracée par leur grand régénérateur Giotto, ajoutèrent chacun une pierre à l'édifice que Raphaël devait couronner. Memling n'a pas eu son Raphaël, car Rubens est à mes yeux un innovateur comme Michel-Ange ; tous deux, par leur génie, ont ouvert de nouvelles routes et ce fut heureux pour l'art : Raphaël étant arrivé au but dans celle ouverte par Giotto, il aurait fallu que la peinture fît halte ou retournât sur ses pas ; il n'y avait plus rien à ajouter ni un pas de plus à faire après les chefs-d'œuvre des *Stanze*, la *Transfiguration*, la *Madone de Foligno* et tant d'autres.

Je te le répète, je suis très-content de mon voyage de Belgique, tant pour les belles choses que j'y ai vues et qui sont nombreuses, que pour les personnes aimables et distinguées que j'y ai connues ; en première ligne de celles-ci, vient naturellement M. de Brouckere, votre digne et intelligent bourgmestre. Heureuses les villes qui ont de pareils hommes à leur tête ! (8 octobre 1851.)

Bien longtemps auparavant, Navez avait entretenu son ami Léopold Robert des précieuses peintures du Musée d'Anvers, et la réponse de l'auteur des *Moissonneurs* prouve une fois de plus combien le peintre belge

admirait sincèrement les belles productions de l'école flamande.

Ce que tu me dis, mon cher, des peintures de la galerie d'Anvers m'a beaucoup étonné, et ce qui me paraît le plus singulier, c'est que la réputation des artistes que tu mets au rang des plus grands maîtres soit si peu étendue. Ce n'est pas à dire que je ne t'en crois pas sur ta parole ; malgré cela, je voudrais voir la *Madone de Foligno*, la *Sainte Cécile* et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'école italienne à côté de l'ouvrage que tu cites, non pour établir une primauté, mais pour voir le caractère différent de peinture, car nécessairement il doit y en avoir.

Il est vrai que je connais ta vénération pour les *ultramontains ;* mais ne pourrait-il pas se faire que, depuis ton retour, le patriotisme ait modifié tes idées (soit dit sans conséquence)? (19 octobre 1826.)

XVIII

RÉACTION.

Tant que vécut David, le mouvement *romantique* qui s'était produit en France, aussi bien dans les arts que dans les lettres, à partir de la Restauration, ne s'était guère fait sentir en Belgique, du moins en ce qui concerne la peinture. C'est le rôle constant de notre pays, et l'on peut ajouter son honneur, de recueillir et d'entourer de ses sympathies les idées, comme les personnes, que proscrivent nos voisins du midi. Mais lorsque, aux approches de notre révolution,

ce mouvement commença à se décider chez nous, il y revêtit le caractère, qu'il n'avait pas eu en France, d'une revendication de l'art national contre la domination des doctrines étrangères. Les habiles en profitèrent et exploitèrent avec succès ce thème toujours favorablement accueilli par les petites nations, plus jalouses que les autres de leurs droits.

Parmi nous, la révolution dans la peinture fut donc la compagne et l'auxiliaire du mouvement politique : en même temps que la Belgique recouvrait son autonomie, l'école flamande voulait aussi rentrer dans ses traditions. Cette réaction, assurément mieux justifiée ici que chez nos voisins, eut d'incontestables avantages ; elle eut aussi, comme toutes les révolutions, ses erreurs et ses injustices. De pareils retours ne s'accomplissent point sans le concours des passions, et les passions ne sont que trop souvent aveugles. L'art, on l'a dit alors, eut chez nous ses barricades : la puissance contre laquelle fut levé l'étendard de la révolte, c'est l'influence qu'on attribuait à l'école de David. Navez fut un des premiers à en

souffrir : un de ses meilleurs tableaux (1) s'était trouvé, à l'exposition de 1830, en présence de l'œuvre d'un jeune peintre d'Anvers (2). Celle-ci avait fait sur le public une impression profonde ; impression légitime à tous égards, mais qui eut pour conséquence d'éclipser, du moins pour un temps, toutes les œuvres contemporaines. Deux soleils ne peuvent être à la fois sur notre horizon. Ce qu'on avait loué quelques années auparavant, fut vilipendé. La voix qui se serait élevée pour signaler quelques beautés aux œuvres conçues dans les idées contraires à la nouvelle école, aurait été fort mal accueillie. La question d'art prenait les proportions d'une question politique, et l'on risquait de passer pour un mauvais patriote si l'on s'avisait de trouver du mérite à une peinture qui n'affichait point la prétention de ressusciter Rubens et Van Dyck. Ce fut un moment cruel pour l'élève de David. Afin de le mieux combattre et de détruire son influence, on lui attribua des principes qui n'étaient

(1) Athalie interrogeant Joas.

(2) Le Dévouement de Vander Werff, par G. Wappers.

point les siens. Il fallait l'écarter de tous les postes où il aurait pu exercer quelque action sur l'avenir de nos jeunes peintres. Les efforts que l'on fit afin d'arriver à ce résultat ne furent pas toujours marqués au coin de la loyauté et de la bonne confraternité. Un journal hebdomadaire, qui se constituait l'organe des idées nouvelles, mit un grand acharnement à poursuivre Navez de ses sarcasmes et de ses injures, ne respectant même pas l'honnête homme dans l'artiste. Malheureusement quelques productions, exposées dans les premières années qui suivirent la révolution, donnaient prise à la critique. Sous l'influence, sans doute, d'une irritation qu'entretenait en lui une guerre de coups d'épingles, il laissa, dans plus d'un de ses tableaux, de ces gaucheries qui n'avaient rien de surprenant pour ceux qui connaissaient sa manière de travailler et ses habituelles distractions.

Navez manquait absolument de cette adresse, si commune aujourd'hui, qui consiste à dissimuler la pauvreté du fond sous le piquant de la forme, et à esquiver les difficultés au moyen de ces lieux communs

qu'en argot d'atelier on appelle des *ficelles* (1).

Copier la nature, particulièrement la figure humaine, rendre avec vérité, vigueur et sentiment le modelé, la franchise des tons, l'expression et le caractère, comme son maître le lui avait toujours recommandé, à la bonne heure : il excellait en cela; mais fallait-il composer un ajustement, associer les couleurs d'un vêtement? c'était autre chose; souvent on regrette qu'il n'ait pas pris conseil d'une habile tailleuse ou de quelqu'une de nos élégantes.

Il ne visait point non plus à la vérité archéologique. Plusieurs de ses tableaux se ressentent de ce dédain pour la science, porté peut-être trop loin. Mais il voulait que l'art demeurât entièrement maître dans son domaine. Il comprenait, avec son instinct de peintre, que d'une part l'industrie, d'autre

---

(1) Je trouve dans une lettre de Beauvoir l'explication suivante de cette expression.

« Est-ce que vous n'avez pas *le Livre des peintres*, de Lairesse? Je crois que cet ouvrage contient les proportions du corps humain. N'y trouve-t-on pas aussi une énorme pelote de *ficelles*, toutes plus précieuses les unes que les autres? Vous n'avez point oublié, je pense, le sens qu'à l'atelier nous donnions à ce mot *ficelles*, qu'avait sans cesse à la bouche le fameux Destouches.

part la science débordent sur l'art et menacent de le submerger.

Notre siècle est, en effet, industrieux comme nul autre et, de plus, il est *savant jusques aux dents*. L'industrie et la science, ces deux souveraines, prennent des allures un peu conquérantes. L'artiste avait-il tout à fait tort de redouter de les voir franchir leurs frontières ? Pour moi, si je respecte l'industrie, qui est une grande puissance ; si je m'incline devant la science, qui est une vive lumière, je me prosterne devant l'art, qui est un rayon divin.

Il attaquait résolûment les difficultés, saisissait, comme on dit, le taureau par les cornes, au risque d'une chute. Ce n'est pas lui qui, pour éviter de peindre une main, n'aurait reproduit que des personnages gantés de frais, et qui aurait dissimulé sous les crinolines et les jupes bouffantes les formes naturelles de la femme. On peut même dire qu'il négligeait trop les accessoires, et plus d'un de ses tableaux offre l'exemple d'étourderies qu'il n'eût assurément point passées à ses élèves. Ses adversaires signalaient ces fautes avec complai-

sance, et, le public ne voyant plus que cela dans les ouvrages du peintre, des beautés de premier ordre, des qualités précieuses de sentiment et d'exécution passaient inaperçues. Ses rivaux ne s'y méprenaient point cependant : ils avaient trop de connaissance de leur art pour méconnaître ce qu'il y avait de mérite supérieur dans les productions de l'élève de David ; mais ils se seraient bien gardés de le faire remarquer. Enfin la peinture de Navez n'était plus à la mode, et il subissait en Belgique le sort que Schnetz, Granet, Ingres avaient éprouvé en France quelques années plus tôt. Il est curieux d'étudier, dans leurs correspondances, les sentiments avec lesquels ces hommes éminents accueillaient ces revirements de l'opinion.

En 1828, Schnetz, dans une lettre adressée à son ami de Bruxelles, avait fort bien caractérisé le mouvement dont il était témoin et victime : tout en blâmant l'excès, il entrevoyait un progrès au bout de ces tentatives.

La peinture est maintenant, chez nous, au moment d'une révolution ; elle a ses *sans-culottes* qui veulent pousser les choses trop loin, en fou-

lant aux pieds toute espèce de règle et en cherchant à tourner en ridicule ce qui jusqu'ici faisait le charme des gens de goût et des vrais amateurs des beaux-arts. Ces innovateurs-là se casseront le nez ; mais des esprits judicieux profiteront du mouvement qu'ils ont commencé et en recueilleront les fruits. C'est presque toujours ainsi qu'il en arrive. (6 septembre 1828.)

Navez cependant ne se décourageait point ; il luttait vaillamment et faisait acte de présence dans toutes les expositions, tant à Bruxelles qu'à Paris. En 1833, il fut l'objet des attaques les plus violentes, et l'opinion publique fut tellement excitée contre lui, que, lors de la distribution des récompenses, le gouvernement le traita moins bien que certains débutants, qui sont loin d'avoir donné ce qu'ils semblaient promettre alors (1). Il prit la chose assez patiemment, si j'en juge d'après une lettre d'un de ses compagnons d'infortune, son ami Schnetz, qui, à sa sollicitation, avait aussi exposé à Bruxelles et avait aussi été traité avec peu d'égards.

---

(1) On lui décerna une médaille en vermeil et Schnetz obtint la même distinction.

En relisant ta lettre, je t'ai vu toi-même si résigné à subir une injustice qui te touche plus que moi encore, puisqu'elle est exercée sur toi par tes compatriotes, que j'ai pris le parti d'imiter ta sagesse.

Je recevrai donc cette médaille comme toi, avec humilité et reconnaissance ; d'ailleurs, dans ce siècle purement matériel, je ne sais pas si, en somme, une médaille d'une valeur intrinsèque quelconque ne vaut pas un bout de ruban.

Les détails que tu me donnes prouvent d'ailleurs qu'à Bruxelles, comme partout, il y a encore *qualche cristiani* qui aiment ce qui est bien, des gens qui croiraient ridicule de donner des galons de caporal à des lieutenants ou à des capitaines. (18 septembre 1833.)

L'année suivante, son tableau d'*Athalie* eut à Paris plus de succès, surtout parmi les artistes sérieux, qu'il n'en avait eu à Bruxelles en 1830. Granet lui écrit à ce sujet :

Nous avons eu au Louvre *Joas et Athalie*, que j'ai vu avec bien du plaisir : c'est un bel ouvrage qui doit augmenter votre réputation aux yeux des hommes qui conservent le goût des maîtres.

Le comte de Forbin a jugé votre tableau comme moi et, comme moi, il vous promet de

faire pour vous tout ce que vous méritez. (3 février 1834.)

Cette exposition lui valut l'une des deux grandes médailles d'or qui furent décernées à la peinture d'histoire. Navez, toujours modeste, avait attribué ce succès à l'influence de son ami et l'en avait remercié. Celui-ci lui répond :

Je ne peux pas recevoir vos remercîments pour la grande médaille que le roi vous a accordée à notre dernière exposition : c'est à vous seul, mon ami, que vous en êtes redevable. Continuez votre belle carrière, faites-nous part de vos productions et soyez bien assuré que le roi rendra toujours justice à votre beau talent. (29 août 1834.)

A l'exposition de 1835, il est encore sur la brèche. Ce même correspondant lui parle, en ces termes, des tableaux qu'il vient de voir :

A présent que le calme commence à renaître dans notre Musée, je m'empresse, mon ami, de vous faire mon bien sincère compliment sur les trois tableaux que nous avons de vous à l'exposition. Votre *Sainte Famille* m'a paru un bel ouvrage, ainsi qu'à M. Gros, avec qui je la voyais.

Cette composition est de maître, mais de ces maîtres de la bonne école comme *Andrea del Sarto,* et, comme couleur, idem. Vous voilà dans une belle route; suivez-la quand même. Vous savez que *il tempo e galantuomo*. Ainsi, du courage, mon ami : il n'y aura que les belles choses qui resteront; toutes ces misérables modes finiront, et l'homme de talent comme vous passera à la postérité, malgré les belles dames et les sots. (5 mars 1835.)

Granet est, de tous ses amis, celui qui l'encourage avec le plus de persistance et qui raisonne le mieux ses encouragements. Plusieurs passages des lettres qu'il écrivit à Navez à cette époque méritent d'être reproduits, afin que d'autres artistes, dans leurs moments de défaillance, les puissent méditer et en tirer profit. La mort de l'ami commun, Léopold Robert, fut une occasion toute naturelle d'exprimer ces sentiments de confiance dans la justice de la postérité.

Voyez ce que c'est que de nous : Robert, avec son beau talent, sa gloire et presque la fortune, le voilà qui quitte la vie comme un misérable abandonné de Dieu et des hommes. Sentons notre avantage, mon ami, malgré toutes les contrariétés que nous rencontrons sur notre passage dans

cette pauvre vie, puisque nous avons assez de courage pour les supporter, tandis que notre pauvre ami, malgré ses grandes qualités, il lui a manqué celui-là. Donc, patience et courage ; poursuivons notre peinture comme nous l'entendons, malgré toutes les attaques dont nous sommes l'objet. Nous avons plus d'expérience que ceux qui peuvent crier contre nous, nous avons aussi plus d'études que tout ce monde-là ; il y a donc plus à parier pour nous que pour eux. Nous avons aussi les ouvrages des maîtres morts depuis des siècles, et toutes ces raisons sont pour nous ; ainsi, mon ami, calmez votre tête. Vous craignez que mon amitié pour vous m'ait fait voir vos ouvrages avec indulgence ; non, à mon âge, il ne reste guère qu'une seule ambition, c'est celle d'être juste, et c'est dans ces sentiments que j'ai vu vos trois tableaux que nous avons à notre exposition. Ce n'est ni la place ni la lumière qu'ils reçoivent qui les fait apprécier aux hommes de goût, aux amateurs distingués que j'ai eu le plaisir d'entendre les louer.

Je conclus que nous devons reprendre nos pinceaux quand même, et faire toujours ce qui est en notre pouvoir pour ressembler, au moins un peu, aux maîtres que nous avons admirés pendant notre beau temps en Italie. Cela étant, nos ouvrages auront toujours quelques qualités *que les grands maîtres de notre siècle des lumières*

ne pourront jamais atteindre. Ceci a l'air de ressembler à de l'orgueil; mais non, c'est l'expérience de ce que je vois tous les jours qui me donne cette conviction. Si vous avez peur que je vous trompe, venez passer deux jours à Paris avant la fin du salon, et je vous prouverai, avec les pièces à la main, que je ne me suis pas trompé. (Lettre de Granet du 7 avril 1835.)

Je n'ai qu'un moment pour vous dire combien j'ai été enchanté en voyant votre tableau : quelle belle couleur et quel grand caractère! (Du même, 27 janvier 1837.)

Nos journaux qui parlent de ce salon ont dû, si vous les avez lus, vous faire pitié, et en même temps de la peine, en voyant de quelle manière sont jugés les beaux-arts, en France, par quelques mauvaises têtes qui n'ont pas le sens commun, et qui prônent des ouvrages produits par des camarades qui ont la même tête et le même talent que messieurs les écrivains d'articles de journaux. Eh bien, mon ami, il n'y a pas moyen d'extirper cette race; non, il faut la subir; aussi prenons patience, notre règne n'est pas de ce siècle; le temps est, comme le disent les Italiens, *galantuomo;* il se chargera de classer chacun à son rang, et, malgré les prophéties de nos jeunes savants, nous ne serons pas les plus mal placés. Donc, courage et zèle. Continuez votre belle carrière, donnez à votre école les mêmes principes

que nous avons reçus de notre célèbre maître David, et le produit parlera plus haut que tous les beaux discours de nos orateurs à jeune barbe. (Du même, 26 mars 1837.)

Faites toujours de beaux et bons ouvrages, aux yeux des hommes connaisseurs de notre bel art; pour les autres, cher ami, il ne faut pas chercher à leur plaire,sous peine de quitter la bonne route pour prendre celle de la mode. Et, comme la mode n'a jamais été reconnue pour guide par les véritables artistes, gardons-nous bien de sacrifier à cette folle ce que la raison et les bons enseignements de notre grand maître nous ont appris. Marchons donc quand même. (Du même, 22 avril 1839.)

Grâces aux encouragements qu'il recevait de ses amis, la sérénité d'esprit, la confiance dans ses principes n'abandonnèrent point Navez au milieu des difficultés qu'on lui créait de toute part. J'ai trouvé dans ses papiers la minute d'une lettre écrite par lui à Léopold Robert, en mars 1834 ; elle peint si bien la situation de l'âme de notre artiste que je ne puis mieux faire, pour compléter ce chapitre, que de la transcrire intégralement.

Mon cher, mon bon Robert, je ne puis t'expri-

mer combien j'ai éprouvé de plaisir en recevant ta lettre. Je savais bien que tu ne m'oubliais pas : je connais trop ta sincère amitié, pour moi et tous tes vieux amis, pour que je puisse jamais supposer que tes succès te les fassent oublier. Mais je mettais ton silence sur le compte de ta santé. Tout le monde te disait malade, voyageant pour te rétablir. Je supposais que tu craignais de nous faire de la peine en nous faisant connaître ton état. Ce qui me chagrine le plus, c'est la disposition de ton esprit, trop enclin à la mélancolie, disposition qui n'est que trop nourrie par ton éloignement pour le monde. Prends-y garde, mon ami, cette aversion pour la société n'est pas bonne. Je n'ai, de mon côté, que trop de goût pour l'isolement; mais je m'aperçois que la solitude entretient en moi des idées sombres et de la défiance. Au contraire, plus je fréquente les hommes, plus, en général, je les trouve bons et plus je deviens indulgent. Tu dois sentir comme moi, mon bon Robert ; il en était du moins ainsi lorsque nous habitions Rome ensemble. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous féliciter d'avoir surmonté nos répugnances et d'avoir connu des hommes qui, au premier abord, ne nous avaient inspiré que de l'éloignement ! Je sais bien, qu'à notre âge, on ne se crée plus de ces amitiés intimes comme celles qui naissent spontanément au temps de l'atelier, où l'on a,

comme on dit, le cœur sur la main. Ne repoussons pas le charme de la société : nous serions bientôt comme des pères qui auraient perdu leurs enfants.

Quant à se lier avec les artistes de la nouvelle école, c'est autre chose : il nous serait trop difficile de nous entendre ; leur langue n'est pas la nôtre. Car, quels que soient les succès qui les attendent et que leur talent méritera peut-être, ils affichent, dès à présent, tant de morgue et une si grande ingratitude à l'égard de leurs devanciers, qu'ils justifieraient des représailles si l'on daignait y recourir. La présomption n'est-elle pas d'ailleurs le partage de la jeunesse ? Dans vingt ans, ils penseront comme nous. Ils sauront aussi par expérience que plus on a produit, plus on a appris, plus on devient circonspect et craintif ; plus on voit la distance qui nous sépare de la perfection, et plus on en devient indulgent. J'ai négligé, dans ma jeunesse, plus d'une étude dont je regrette aujourd'hui de ne m'être point occupé. Mais l'essentiel, n'est-ce pas la pensée, le sentiment et le caractère ? Les œuvres qui en sont empreintes sont les seules qui survivent : tout le reste n'est que clinquant. La postérité ne sait pas ce que c'est que la mode ; devant elle, le mot nouveau n'a pas de sens. L'originalité, c'est la vérité, c'est le reflet de la pensée et du caractère de l'artiste, qui n'y parvient qu'à force de travail

et par une sévère imitation de la nature sous l'impression d'un sentiment. Les hommes les plus originaux sont ceux qui ont le moins cherché à l'être. C'est comme les honnêtes gens, qui le sont naturellement, sans se donner aucune peine pour cela. L'originalité réside donc dans la pensée juste développée avec discernement et exécutée avec conscience. Tu le sais mieux que personne et tu nous l'as prouvé, mon cher ami, par tes excellents ouvrages.

Tu dois me trouver bien sentencieux pour un élève de notre maître commun qui détestait les théories et les dissertations sur l'art ; mais j'ai cédé au bonheur de pouvoir m'entretenir avec un vieil ami comme toi et de lui laisser entrevoir qu'il n'est pas le seul à éprouver le désenchantement que l'âge amène. Quand ces idées sombres nous viennent, ne sommes-nous pas heureux de savoir qu'il est un cœur où nous pouvons les verser sans crainte ?

XIX

ENSEIGNEMENT.

Son attitude digne pendant la crise valut à notre peintre un redoublement de l'estime qu'il avait su inspirer à ses amis ; elle lui conquit même à la longue celle de ses adversaires. Dès les premiers jours qui suivirent la révolution de 1830, des élections populaires lui avaient donné un siége dans le conseil de la commune (1) et un grade dans

(1) Élu membre du conseil communal en octobre 1830, réélu en 1836, lors du renouvellement intégral du conseil à la suite de la publication de la loi communale.

les rangs de la milice citoyenne (1). Il usa de son influence dans le conseil de régence pour amener une meilleure organisation de l'Académie des beaux-arts. Pendant six ans, il dirigea cette institution gratuitement; mais lorsque la loi communale de 1836 eut établi une incompatibilité entre les fonctions de conseiller de la commune et celles de directeur d'une école entretenue aux frais de la ville (2), Navez abandonna son mandat électif afin de pouvoir se consacrer à la direction de l'Académie, qui venait d'être organisée sur des bases beaucoup plus larges que par le passé. Il continuait néanmoins à donner ses soins aux nombreux élèves des deux sexes qui étudiaient la peinture dans les ateliers qu'il avait ouverts dans sa maison de la rue Royale. Lorsque, en 1849, la ville de

---

(1) Élu sous-lieutenant de la 4e compagnie de la sixième section de la garde urbaine de Bruxelles, le 4 octobre 1830, et, le 25 juin 1835, sous-lieutenant de la 1re compagnie du 3e bataillon de la 3e légion de la garde civique, il offrit sa démission en 1837, lorsqu'il eut accompli sa 50e année. Elle fut acceptée en termes très-flatteurs par une lettre du colonel, M. de Fernelmont, en date du 26 janvier 1838.

(2) C'est par délibération du 13 octobre 1835 que Navez a été nommé directeur et premier professeur de peinture et de dessin d'après nature.

Bruxelles adjoignit une classe de peinture à l'enseignement de son académie, Navez donna une preuve nouvelle d'abnégation et de désintéressement en fermant ses propres ateliers. On trouvera plus loin la liste des élèves qui ont reçu ses leçons dans l'art de peindre, tant à son école particulière que dans la classe de peinture annexée à l'académie.

Ses principes en matière d'enseignement étaient fort simples. Comme son maître, il donnait peu d'importance à la théorie. C'est en pratiquant devant les élèves, en relevant leurs fautes, qu'il leur enseignait à imiter la nature, toujours la nature, rien que la nature; mais il mettait fréquemment sous leurs yeux les meilleures interprétations que la forme humaine a reçues aux temps de Périclès et de Léon X. Il poussait peut-être un peu trop loin le dédain des branches accessoires, comme on en pourra juger par l'extrait d'une lettre adressée par lui à Van der Haert, à l'occasion d'un concours institué pour le choix d'un directeur de l'académie de Louvain. Il a conservé la minute de cette lettre, apparemment parce

qu'il attachait de l'importance aux idées qu'elle exprime. L'étude que je poursuis en ce moment serait incomplète si je n'y faisais figurer ce document.

Quant au concours d'*esquisses*, je le trouve tout à fait inutile : puisque chaque maître les fait à sa manière, l'esquisse ne doit servir qu'à l'artiste lui-même. A l'exception de Rubens et de Van Dyck, je ne connais aucun grand peintre qui se soit amusé à faire des esquisses coloriées. Je ne les désapprouve pas, au contraire ; mais on peut fort bien s'en passer. Je crois qu'il est nuisible de vouloir enseigner à en faire.

Je ne parlerai point de l'examen oral, c'est, à mon avis, ridicule. C'est en exécutant sous les yeux de l'élève et en corrigeant son travail que le bon maître trouve les conseils qu'il doit donner.

J'ai été l'élève et l'ami du plus grand artiste de l'Europe, de l'homme qui possédait les plus belles et les plus essentielles connaissances de son art, de l'homme enfin qui a formé Drouais, Girodet, Gros, Gérard, Abel de Pujol, Schnetz, Léopold Robert et Granet, David d'Angers, le statuaire, et cinquante autres ; je puis assurer que cet homme n'a jamais parlé une demi-heure de suite sur les arts, excepté en conversation intime.

J'ai aussi connu Canova très-particulièrement.

Je suis en relation d'amitié avec Thorwaldsen, Ténérani et bien d'autres, et je puis également assurer que jamais ces grands artistes ne se sont amusés à entendre des discours de trois heures sur la perspective et l'anatomie. Je crois même qu'ils avaient oublié les noms des muscles ; mais ils se sont toujours attachés à rechercher la beauté, la grâce, la vérité, le caractère et le bon goût, qualités essentielles sans lesquelles on ne peut ni rien produire, ni rien enseigner que de matériel.

Excusez la négligence de cette lettre que, je l'espère,vous ne montrerez à personne, excepté à ceux de vos amis qui, comme Rude, sont en état de me comprendre. Etranger aux coteries, indépendant par ma position, je m'abstiens de discuter sur les arts avec des gens qui, eux, ne me comprendraient pas; je ne veux non plus offenser l'amour-propre de personne. (6 nov. 1834.)

Navez avait encore des idées très-arrêtées sur la préséance des genres en peinture. Il voulait que l'élève, pendant les années qu'il passe à l'école, s'occupât exclusivement du grand art, de celui qu'on désigne communément sous la dénomination de *peinture d'histoire*. Il pensait que celui qui a été formé par cette étude n'en sera

que plus capable de bien traiter, plus tard, n'importe quel genre vers lequel sa vocation le portera. Ses opinions, sous ce rapport, sont exposées dans les lignes suivantes :

La postérité, qui n'a ni coteries, ni journaliste à sa solde, a été avare de célébrité dans les arts. Elle n'a accordé la gloire qu'à ceux qui ont consacré leurs talents à retracer des images dignes d'exciter notre piété, notre amour de la patrie ou de l'humanité. Ce ne sont point précisément les ouvrages les mieux réussis sous le rapport de l'exécution matérielle qui ont valu l'immortalité à leurs auteurs, mais ceux dont la pensée mère était conçue avec le plus de génie. Plusieurs artistes ignorés ont peint mieux que le Poussin, que Lebrun, que Lesueur, que le Dominiquin, que David ; pourquoi donc, ayant plus de talent, sont-ils restés dans l'obscurité, tandis que les autres sont si célèbres ? C'est que les premiers n'ont fait que du métier, que les autres ont fait de l'art ; ou, si l'on veut, que les uns n'ont vu et reproduit que la matière, tandis que les autres se sont, avant tout, préoccupés de la pensée.

Si un gouvernement a la prétention de créer une école qui puisse devenir célèbre, il ne doit commander que des œuvres dont les sujets soient

nobles, la pensée élevée, des sujets historiques avant tout. Or, la peinture historique, pour être digne de vivre, ne se doit point traiter en petit : Elle appartient, ainsi que la statuaire, au genre monumental. Encouragez cette peinture-là, les autres genres s'élèveront d'eux-mêmes et graduellement à ses côtés ; ils se grouperont, avec noblesse et convenance, autour de celui-ci, comme une famille bien élevée se place avec convenance et respect autour de son chef.

Il eut plusieurs occasions d'exprimer ses doctrines sur l'enseignement des arts d'une manière en quelque sorte officielle. En 1852, une commission fut nommée par le ministre, M. Ch. Rogier, *à l'effet de préparer l'organisation d'un concours général entre les établissements destinés à l'enseignement des arts graphiques et plastiques, et subsidiairement de proposer les améliorations dont le régime de ces établissements est susceptible*. Navez, en sa qualité de directeur de l'académie de Bruxelles, fut appelé à siéger dans cette commission, dont il fut élu le vice-président. Il prit une part importante aux délibérations. Une note, qu'il déposa le 9 décembre 1852, traite la question spéciale du concours à instituer entre les

établissements et conclut contre le projet de l'administration. C'est l'opinion qui a prévalu. Dans la question de l'application de l'art à l'industrie, il soutint cette thèse : que *le dessin est un*, et que son enseignement doit conserver pour base l'imitation du corps humain : idée qui, adoptée par l'assemblée, a été formulée, en ces termes, dans le rapport de la commission : « Nous avons conservé, comme base de l'enseignement graphique et plastique, l'étude de l'homme dans sa forme extérieure, et nous demandons que celui qui se destine à la culture des arts, comme celui qui doit demeurer dans une sphère plus humble, continue à être formé par les mêmes principes, au moyen des mêmes modèles. Il n'y a, à notre avis, qu'un seul dessin (1). »

Navez ne voulait pas de ces termes équivoques : dessin industriel, art industriel. « Avant d'appliquer l'art à l'industrie, commencez, » disait-il, « par posséder l'art. » Il lui semblait que, à notre époque si posi-

(1) M. Navez a fait ensuite partie du *Conseil de perfectionnement* pendant la période triennale de 1860-1862. Il y soutint les mêmes principes.

tive, l'artiste n'avait déjà que trop de tendance à se faire industriel, qu'il n'était pas nécessaire de l'encourager dans cette voie. Il était de cette école, assez clair-semée aujourd'hui, qui cultive l'art pour l'art.

Il cherchait à inspirer ces sentiments à ses élèves. « Traitez l'art largement, » leur disait-il, « puisque vous étudiez pour apprendre et non en vue d'en tirer un bénéfice prématuré. » Le professeur devait prêcher d'exemple. C'est ce qu'il explique à la fin de la lettre dont on vient de lire un fragment et qui était adressée, vers 1835, à M. Dugniolle, directeur des beaux-arts.

Nos professeurs auront beau être instruits, parler science comme des docteurs : s'ils ne peuvent jamais mettre sous les yeux de leurs élèves que des maquettes de quelques pouces de hauteur, leurs conseils seront sans fruit et les élèves ne verront jamais dans de tels maîtres que des hommes habiles, gagnant beaucoup d'argent ; mais, en sortant de l'atelier, ils n'emporteront point cette admiration, ce respect, cette confiance qu'inspire le génie ; entrant à leur tour dans la carrière, ils ne verront dans leur maître qu'un concurrent comme un autre qu'il faut se hâter de supplanter dans la faveur du public.

Il n'avait pas à craindre pour lui-même, et il ne rencontra point chez ses élèves cette ingratitude, j'en atteste les lettres si nombreuses que j'ai entre les mains. La vénération, la reconnaissance que Navez et ses camarades avaient constamment montrées envers leur maître David, ses élèves, à lui, lui en donnent de fréquents et chaleureux témoignages.

Son coup d'œil pour reconnaître les dispositions d'un jeune homme était des plus sûrs. J'en citerai un exemple. Alfred Stevens dessinait depuis quelque temps dans son atelier, mais il n'était pas encore parvenu au point où l'on permettait aux élèves d'aborder la peinture. Un jour pourtant, à l'insu du maître, il se hasarda à peindre une étude. A sa premiere visite, Navez aperçoit la toile qu'on cherche à lui soustraire. « Est-ce toi qui as fait cela ? » dit-il à l'enfant. Et sur la réponse affirmative : « Prends vite ta casquette et viens avec moi. » Le maître et l'élève s'acheminent vers le *Café de l'Amitié*. Il n'est pas certain que le jeune homme fût très-rassuré sur ce qui allait se passer. Arrivé chez le

père de son élève, Navez le lui présenta en disant : « Je vous amène un peintre. »

Il avait, à ce qu'il semble, assez bien deviné.

J'ai dit, au début de ce livre, que, pour juger l'enseignement de l'homme qui fait l'objet de ces pages, je me donnerais comme auxiliaires ses élèves. Un sentiment de réserve, que le lecteur comprendra, ne me permet point de faire usage des lettres émanées d'artistes encore en vie; je me bornerai donc à deux de ceux qui ont précédé leur instituteur dans la tombe.

Grâce à ses nombreuses et anciennes relations, le directeur de l'académie de Bruxelles trouvait, aussi bien à Rome qu'à Paris, des protecteurs pour ceux de ses disciples qui allaient dans ces villes compléter leurs études.

J.-B. Van Eycken lui écrit de Paris :

C'est vraiment un bonheur que d'être recommandé à vos anciens amis qui, tous, avec leurs grands talents, possèdent la modestie et l'amabilité. Ils se trompent, ceux qui jugent les artistes aux fanfaronnades : les talents qui ont une base solide sont modestes; les éphémères éclosent vite, mais se dissipent au moindre vent.

Bonne leçon pour le jeune artiste qui com-

mence à apercevoir l'aurore de son art ! ce n'est que par les études approfondies qu'il pourra parvenir un jour à son midi. Cette leçon, je l'avais déjà reçue à Bruxelles ; ce que je viens de voir ne fait que confirmer mon opinion. Jeune encore et abandonné à moi-même, c'est sous vos yeux que j'ai entrepris l'étude de cet art si difficile ; je m'y abandonnais corps et âme, et si un jour je parviens à faire un bon tableau, tout l'honneur vous en sera dû.

Partout, chez vos amis, je n'entends que ces mots : « Il est vif, actif et prêt à rendre service à tout le monde. Ce fut mon compagnon de voyage, mon meilleur ami, et je ne cesserai jamais de lui témoigner l'amitié et l'estime qu'il a su acquérir de tous ceux qui le connaissaient. Jamais il ne s'est démenti. »

Vous sentez combien je me sens honoré du titre d'élève de Navez : avec ce nom, on est reçu en ami chez tous ces grands talents. (29 janvier 1837.)

Je vois avec plaisir que, de jour en jour, la peinture prend une meilleure voie, et revient à cette exécution consciencieuse que vous nous avez toujours tant recommandée. Elle domine en Allemagne, elle reprend le dessus en France et bientôt la peinture énigmatique sera obligée, dans notre pays aussi, de courber le front devant la vérité sans fard. L'époque de la révolution s'éloigne, le

calme renaît dans les esprits. La conscience revient à son tour, elle dissuadera la jeunesse de ces grandes entreprises prématurées ; elle ne se laissera plus entraîner par un éclat trompeur dans ces rêves qui ont un réveil si dur.

Je suis peut-être aussi de ceux qui ont conçu de ces espérances de gloire avant le temps. On croit voler vers la célébrité, et l'on oublie que la route qui y mène doit être parcourue à pied, le bâton de la conscience à la main. Autrement on s'expose à se briser contre le premier obstacle qui se présente. (29 juillet 1837.)

Vienne le jour de sa fête, Navez reçoit des témoignages d'affection ; il lui en arrive de partout, de Rome, de Paris.

Autrefois, mêlé à ceux que vos conseils remplissaient de respect, que vous dirigiez avec tant de sollicitude dans la carrière, à qui vous traciez si sûrement la route, je décomptais les jours qui nous séparaient de celui où il m'était permis de venir vous témoigner ma reconnaissance et essayer de m'acquitter d'une dette sacrée. Ces beaux jours sont passés pour moi, ma voix ne se mêle plus à ces chants des camarades qui vous fêtaient ; ce n'est plus ma main qui vous offre la couronne de laurier, que vous méritez si bien : privé de ce bonheur, je tâcherai, à force d'étude,

de vous préparer d'autres lauriers, et d'agrandir la réputation d'une école dont la postérité prononcera le nom avec respect.

Si j'osais ajouter une prière à ces souhaits, ce serait celle d'avoir un peu plus souvent de vos lettres. Je les conserve comme des reliques et je les relis comme un livre où je trouve les conseils les plus fructueux.

(Lettre de J.-B. Van Eycken, 20 octobre 1837.)

Ce n'était pas peu de chose pour notre peintre que de tenir ses correspondances au courant. Cependant il ne manquait jamais de donner à ses élèves de bonnes directions sur ce qu'ils avaient à faire à l'étranger. Il leur recommandait de lui communiquer leurs impressions. C'est pour se conformer à cette prescription du maître que le même J.-B. Van Eycken écrivait de Paris en juin 1837 :

J'ai vu pour la premiere fois *le Couronnement de l'empereur*, par David, *les Pestiférés de Jaffa*, de Gros, les batailles de Girodet et de Gérard. Le premier m'a paru au plus haut degré, comme dessin, arrangement et variété de caractères. Quelle étu le profonde dans le tableau de Gros ! couleur, sentiment, dessin, tout y est à la fois. Je voudrais voir ces messieurs les beaux parleurs devant ces toiles impérissables.

Et d'Italie, l'année suivante :

Rome et les chefs-d'œuvre dont vous me parliez si souvent m'ont fait la plus grande impression. Je profite aussi des conseils de M. Ingres, à qui vous avez eu la bonté de me recommander; il nous parle des heures entières, et avec passion, de son maître chéri, de Raphaël qui est son dieu, dit-il. Ses discours ne sont que la continuation de ceux que nous avons eu le bonheur d'entendre de votre bouche, quand vous nous traciez la vraie route.

J'étudie, autant qu'il m'est possible, les pages immortelles du Vatican et ne néglige rien pour apprendre à connaître le caractère grandiose du pays et de ses habitants. A cet effet, nous avons fait des excursions dans les montagnes voisines de Rome, *Tivoli*, *Cerbara*, *Subiaco*, *Civitella*, *Palestrina*, *Albano*, etc Ces lieux pleins d'intérêt ont été visités par vous, mon cher maître, il y a vingt ans ; les murs du couvent au sommet du *Monte Cavo* en portent la preuve ; nous y avons découvert, avec enthousiasme, *F. Navez* 1819, le destin voulant que vingt ans plus tard vos élèves traçassent leur nom sur ce même mur. (Rome, 15 décembre 1838.)

Un autre de ses élèves, Albert Roberti,

lui écrivait, aussi de Rome, à la même époque :

Nous avons parfaitement reçu votre chère lettre, qui était attendue avec une vive impatience. (*La lettre était à l'adresse de Van Eycken et de Roberti qui se trouvaient en même temps à Rome.*) C'est pour moi un vrai bonheur que d'en recevoir, ainsi que ces conseils qui m'ont tant de fois éclairé, que je recevais avec avidité, mais dont, maintenant, je sens toute la valeur. Oui, cher maître, c'est en présence de ces sublimes chefs-d'œuvre que l'on sent, que l'on est à même d'apprécier tout le prix de vos conseils et la manière juste, précise et claire de vos enseignements ; c'est à mes yeux la seule et bonne route. Je remercie la Providence qui m'a réservé le bonheur d'étudier sous vos auspices et m'a permis de profiter de vos lumières pour me guider dans la carrière difficile des arts.

En voyant tout ce que ces vastes génies ont fait, ces fresques immortelles de Raphaël, de Michel-Ange, c'est à en perdre la tête, c'est désespérant même. Comme c'est sublime, et avec quel ordre, quelle sagesse, et surtout avec quelle conscience tout cela est fait ! Quelle noblesse dans les têtes, quelle pureté de mouvement ! Dans Raphaël surtout, rien de guindé ; c'est la nature même, et, comme le dit bien Ingres :

« Rien de maniéré; chez lui, tout est nature, mais belle et noble nature. »

En résumé, dans son enseignement, Navez ne prétendait point à l'originalité : il suivait les anciennes méthodes, dont il savait corriger les défauts; mais il ne se serait jamais avisé d'en inventer une nouvelle; il était de ceux qui disent : « La méthode, c'est le professeur » Le précepte se présentait à son esprit, lorsqu'il avait l'occasion de redresser une erreur. Il posait peu de règles *à priori*. Tant que l'élève en était à l'étude élémentaire du dessin, il tenait beaucoup à ce qu'il acquît une grande habileté de crayon : c'était, disait-il, l'instrument le plus expressif et celui qui exige le plus de conscience dans l'exécution, ne pouvant esquiver les difficultés. Ces idées-là ne sont plus guère de mise aujourd'hui; il ne serait pas prudent de les préconiser; elles avaient du bon pourtant; témoin les résultats qu'elles ont produits.

Quand l'élève était assez fort pour aborder la composition et la peinture, le maître était tout aussi sobre de théories; il lui recommandait de s'élever l'esprit jusqu'à la

notion du beau par des lectures. Il avait lui-même un goût prononcé pour les poëtes qui ont franchement abordé l'idéal. C'est lui qui attira mon attention sur la *Divine Épopée*, d'Alexandre Soumet, et j'ai trouvé parmi ses papiers une liste de sujets que la peinture pourrait emprunter à ce poëme. Toutefois, il voulait que l'idéal eût toujours pour base le réel, surtout en peinture.

Je me rappelle, à ce propos, certain cahier qu'on retrouvera dans ses portefeuilles. Je ne l'ai pas revu depuis le temps où j'étais secrétaire de l'académie des beaux-arts de Bruxelles, vers 1840. Il l'apportait au secrétariat, à la fin de la soirée, quand il avait corrigé la classe de dessin d'après nature. Il dessinait dans ce cahier tout en causant. Chaque feuillet recevait une figure, un croquis saisi dans la rue, d'après quelque pauvre femme, un mendiant, un homme du peuple à son travail; et, en regard de ce dessin aussi réaliste que pourrait l'exiger Courbet lui-même, son crayon délicat reproduisait la même figure qu'il traduisait en style noble, sans altérer en rien ses traits essentiels.

N'est-ce pas ainsi que durent procéder Raphaël pour son *École d'Athènes* et Michel Ange pour les figures de la voûte de la chapelle Sixtine ? Sa doctrine pouvait donc se réduire à quelques mots : imiter la nature et s'aider, pour l'interprétation des formes si variées qu'elle présente, de l'expérience des grands siècles qui nous ont laissé d'impérissables modèles.

XX

UNE COLLECTION D'AUTOGRAPHES.

Le soin qu'il eut de conserver toutes ses correspondances montre le prix que notre peintre y attachait. Sa dernière occupation a été de les classer, de les annoter : il était heureux de revivre ainsi dans le passé avec les amis de toute sa vie. Lorsque sa vue affaiblie ne lui permettait plus de peindre, il s'enfermait avec ses chères lettres, qu'il rangeait dans des portefeuilles et des cartons ; il couvrait ceux-ci d'inscriptions en gros caractères, tracés à la craie blanche.

Selon sa volonté, cette collection sera offerte à un dépôt public. En placer ici le catalogue, c'est faciliter les recherches auxquelles ces documents pourront donner lieu plus tard; car, bien que, dans le cours de ce travail, j'en aie fait un fréquent usage, on peut encore y trouver une ample moisson. Ce chapitre entier sera donc consacré à une réunion d'autographes qui a un caractère particulier : les autres collections du même genre sont un assemblage de lettres appartenant à diverses époques; celles-ci sont toutes adressées à la même personne et se rapportent à des faits contemporains.

La collection, qui doit prochainement aller prendre place sur les rayons de l'ancienne bibliothèque de Bourgogne, se compose des éléments suivants :

1° Cinq cents lettres environ émanant de plus de cent artistes belges ;

2° Près de sept cents, d'artistes français;

3° Une cinquantaine, d'artistes de différentes nationalités;

4° Plus de huit cents, de personnages divers, parmi lesquels il s'en trouve de très-marquants.

Dans la première catégorie, les plus nombreuses et les plus intéressantes sont celles que le maître recevait de ses élèves pendant leur séjour à l'étranger.

Dans la seconde catégorie, figurent à peu près tous les hommes qui ont marqué dans les arts en France pendant la première moitié de ce siècle.

La troisième est moins riche; on y remarque cependant les noms de Kaulbach, de Schadow, de Calamatta, de Tenerani.

La quatrième enfin renferme des autographes de célébrités appartenant à tous les pays : le prince et la princesse de Chimay, le prince de Ligne, De Potter, le baron de Stassart, le baron Falck, la comtesse de Juil-Wind Frys, J. Lelewel, le baron Nagell, le baron V. de Rothschild, le comte de Schœnborn, le prince et la princesse de Wittgenstein, lord Wolvertey Atwood, lady Murray, etc.

Quelques mots sur certains de ces correspondants qui, à raison de leur grande intimité avec Navez, ont fourni à ce livre un contingent considérable. Je suivrai, pour les classer, l'ordre alphabétique, le plus commode, car il écarte toutes les questions de

préséance que pourrait soulever le rang attribué arbitrairement à chacun.

Beauvoir, élève de David, est peu connu. J'ai recueilli, dans les 119 longues lettres conservées de lui, de quoi donner une idée de ce personnage, plutôt amateur qu'artiste proprement dit, mais extrêmement serviable et faisant, en quelque sorte, l'office de trait d'union entre les membres d'un groupe où ne se rencontrent guère que des hommes éminents. Grand amateur de voyages, il se charge des commissions de ceux de ses amis qui ne peuvent se déplacer.

C'est dans l'atelier de David que Navez avait d'abord connu Beauvoir, qu'il retrouva en Italie. Je rencontre dans une de ses lettres, datée du 7 juillet 1837, un détail qui montre que la liaison entre les deux jeunes gens n'avait point été spontanée.

...le très-illustre Dumont, que vous avez eu la maladresse de choisir pour vous présenter chez M. David et que nous avions surnommé *papa rapin*. Ce protecteur vous avait valu maint et maint quolibet. Je n'avais pas été un des derniers à vous turlupiner et vous m'aviez pris pour cela en haine. Cette aversion pour moi vous a

duré au moins six mois, m'avez-vous dit. Je me suis félicité souvent que la mauvaise habitude que l'on a dans les ateliers de se railler sans cesse ne vous ait point inspiré pour moi un éloignement éternel. Cette manie de railler que j'ai souvent portée trop loin, je l'avoue, m'eût privé de l'affection d'une des personnes auxquelles je tiens le plus.

Tandis que les lettres de Schnetz, de Granet, de Robert et des autres correspondants de Navez sont toujours remplies de détails sur les travaux de ceux qui les écrivent, Beauvoir ne parle jamais des siens. Une fois seulement il est fait mention de sa participation aux travaux d'un autre :

Schnetz aura fini cette semaine la décoration d'une salle au musée du Louvre. Je ne crois pas pouvoir en conscience vous dire que c'est un bel et bon ouvrage que cette peinture : je craindrais que dans ce jugement il n'y eût un peu de vanité. Ce que je vous dis là doit vous paraître une énigme ; en voici le mot . Schnetz a trouvé moyen (et c'est en cela qu'il a, je crois, montré le plus de talent) d'utiliser mon extrême médiocrité ; pendant près de deux mois, je lui ai peint des ornements d'architecture et autres brimborions sem-

blables, qui l'auraient ennuyé et qui lui auraient fait perdre un temps précieux.

Beauvoir connaissait beaucoup de particularités sur la vie de Léopold Robert, et sa correspondance offre, sous ce rapport, un certain intérêt. Une lettre du 23 février 1836 donne une explication du suicide du peintre suisse, qui confirme les détails romanesques que M. Feuillet de Conches a révélés.

J'ai vu Aurèle Robert. Voici ce qu'il m'a conté de la fin de son frère Léopold. Il paraît que notre malheureux ami était éperdument amoureux, et depuis plusieurs années, d'une demoiselle d'un rang trop élevé pour qu'il pût jamais espérer d'obtenir sa main ; et sa moralité, à lui Robert, était trop grande pour qu'il cherchât à en faire sa maîtresse. Les amis de Léopold, ceux qui lui connaissaient cette faiblesse, cherchèrent souvent, et toujours inutilement, à chasser cette jeune personne de son cœur. Lui-même eut assez de raison pour s'en éloigner pendant plusieurs années ; mais tous ses efforts furent inutiles : il ne put jamais rien gagner. De là naquit la fatale résolution de terminer sa vie. Il paraît que sa santé aussi s'était altérée.

Il s'agit ici de la princesse Charlotte Na-

poléon, fille de Joseph Bonaparte, comte de Survilliers.

Beauvoir fut un ami fidèle : sa correspondance, qui commence en 1819, se termine en 1858.

La dernière lettre de sa main est du 23 janvier, l'écriture en est tremblée. Déjà depuis quelque temps on reconnaît, à la manière dont les caractères sont tracés, que la vieillesse est venue.

Me voilà en plein dans la vieillesse. Figurez-vous que, le 13 mars prochain, j'entrerai dans ma soixante douzième année : cela vous explique toute l'irrégularité que vous voyez maintenant dans mon écriture.

Ce n'est pas encore mon écriture, qui n'a jamais eu de valeur, que je regrette, ce sont mes jambes. Figurez-vous que je suis fatigué quand j'ai fait six lieues dans une journée. Quand nous trottions du côté de Chiavari, presque toujours avec la crainte d'avoir des brigands à nos trousses, nous marchions un fameux pas, si je ne me trompe : vous en souvient-il ?

Enfin, la toute dernière lettre est du 31 janvier 1858 ; elle est d'une main étrangère ; il n'y a que la signature du vieillard,

et on voit même qu'elle a été péniblement tracée.

Granet. J'emprunte au livre de M. Delécluze sur Louis David, les détails qui suivent :

Ce peintre (Granet), qui devait se rendre célèbre en imitant les intérieurs de couvent, commença, en effet, par peindre les longs et obscurs corridors des *Capucins*.

Bon, aimable, spirituel et modeste comme il a toujours été, chaque jour Granet, que l'on surnommait *le Moine*, était établi dans le cloître avec son chevalet et sa toile, saisissant, à toutes les heures, les effets variés de la lumière. Granet était aimé de tous ; il causait amicalement avec chacun, laissait voir ses ouvrages à tous ceux qui l'approchaient, les consultait même au besoin et donnait d'excellents avis à ses confrères. Ceux qui voyaient ses études si originales lui prédisaient déjà un avenir qu'il a si bien réalisé. (Page 298.)

La princesse de Chimay. Cette femme, célèbre par sa beauté, les grâces de son esprit, et par le rôle qu'elle a joué dans la grande révolution de la fin du siècle der-

nier, n'était plus jeune quand elle habita Bruxelles sous la Restauration. La peinture était au nombre des talents qu'elle cultivait. Les années avaient passé sur cette nature exceptionnelle sans rien enlever aux agréments de sa personne, et cette perpétuelle jeunesse physique avait laissé son esprit en possession d'une autre, qui est la jeunesse morale, celle des goûts et des penchants. Elle fit la connaissance de Navez, quand la réputation du peintre occupait toutes les trompettes de la Renommée, et demanda comme une faveur d'être admise au nombre des élèves reçues dans l'atelier de la rue Royale. Elle s'y lia fort intimement, à en juger par quelques passages de ses lettres, avec Mlle Adèle Kindt, une des élèves qui fait le plus d'honneur au maître.

En 1828, la princesse, qui avait alors cinquante-trois ans, sentit le besoin de cesser son rôle d'écolière. La lettre qu'elle écrivit à cette occasion à son maître, plus jeune qu'elle de douze ans, est assez intéressante pour être reproduite à cette place.

J'ai tant souffert depuis mon retour, monsieur, que je n'ai pu me refuser à suivre le régime qui

m'a été prescrit. C'est ce qui m'a privée du plaisir de vous voir et de reprendre mes études. Cependant, désirant barbouiller de nouveau sans vous être importune, j'ai fait un petit établissement chez moi, me rappelant que vous avez bien voulu me promettre de venir me donner souvent vos conseils. Cela ne peut cependant être accepté qu'autant que vous aurez la bonté de me dire, *de vous à moi*, pour vous épargner de semblables indiscrétions, ce que vous consentiriez à recevoir pour de si précieuses leçons, reçues avec toute la reconnaissance de l'amitié, aux heures et aux jours qui vous conviendront, sans les indiquer, pour que vous ne vous croyiez nullement assujetti, même par la politesse. Si cette grâce ne peut être accordée, alors j'enverrai mon chevalet et ma boîte à l'atelier de vos aimables élèves. (20 novembre 1828.)

Lady Murray. Cette dame, d'une grande distinction d'esprit, était très-attachée à notre peintre, dont elle avait reçu des leçons avant 1827. Ses lettres, écrites en français, témoignent d'une éducation très-soignée; elles traitent toujours d'art. Passionnée pour l'Italie, elle sympathisait beaucoup avec notre peintre, qu'elle tenait au courant de ce qu'elle voyait pendant les voyages qu'elle

faisait dans le midi de l'Europe et lorsqu'elle séjournait en Angleterre. N'ayant pas eu l'honneur de connaître Lady Murray, j'ai demandé quatre lignes de renseignements à l'honorable M. Sylvain Van de Weyer, qui a bien voulu me communiquer ce qui suit :

Lady Murray était *fille* de Constantine lord Mulgrave, célèbre voyageur, prédécesseur du capitaine Parry dans les régions arctiques; et *femme* de sir John Murray, baronet, lieutenant-général. Lady Murray était une femme d'esprit, ayant les connaissances les plus variées, aimant et cultivant les beaux-arts. Elle avait visité toutes les galeries de tableaux de l'Europe, non en touriste désœuvré, mais en juge compétent et éclairé. Sa conversation était pleine de charme.

Voilà mes quatre lignes; je voudrais avoir la force et le temps de vous donner quatre pages sur cette femme distinguée et aimée de tous ceux qui l'ont connue.

Lady Murray portait beaucoup d'intérêt aux artistes belges dont ses lettres font souvent mention.

En mai 1827, elle écrit de Londres :

J'espère que vous me donnerez des nouvelles de *madame Athalie*, et que vous pourrez enfin

me dire que vous avez consacré quelques moments et quelques couches de vermillon à *mademoiselle Iphigénie*. Voilà l'essentiel ; après cela, je voudrais bien savoir que votre rhume est passé, et que madame Navez et *il caro bambino*, se portent bien. Si je pouvais, d'un coup de baguette, vous transporter tous ici, avec l'atelier, la jolie maison et les plantes, je serais bien contente. Il y a eu une vente de tableaux hollandais, la semaine passée. Un paysage d'Hobbema s'est vendu près de huit cents livres sterling et un Guillaume Mieris, au-dessus de trois cents. Vous voyez que la politique ne nuit pas aux arts.

M. Wonder vient de commencer le portrait d'une de nos élégantes, et le grand tableau pour nous est en train. Que fait le bon Verboeckhoven ?

Au mois d'août de la même année, elle donne aux artistes belges un conseil qui n'a guère été suivi que beaucoup plus tard.

Il me semble que les artistes belges ne feraient pas mal d'exposer quelques tableaux à Londres ; on a toutes les facilités pour cela : l'exposition reste ouverte durant les mois de mai et de juin, et, si les tableaux sortent du pays dans les trois mois après y être entrés, ils ne payent pas de droits. Les *Martyrs* et les *Christs* ne sont pas du

goût du pays, mais je crois que les compositions dans le genre du *Repos des pèlerins* feraient fortune.

Je réserve pour l'Appendice, à l'article *Nouvelles des arts*, quelques autres extraits de la correspondance de cette honorable lady.

Schnetz. Le biographe de David a parlé de ce peintre en ces termes :

M. V. Schnetz fut, depuis l'exil de son maître et l'invasion des peintres romantiques, le premier qui eut le privilége de ramener l'attention du public sur des tableaux dont la composition était attrayante sans être bizarre, et dont le coloris n'était pas entaché d'exagération. Traitant des sujets modernes et les ajustant avec une originalité et un naturel qui leur donnaient le charme de la nouveauté, M. Schnetz, quoique élève de David, prit une place à part au milieu des nouveaux peintres, et se forma un groupe d'admirateurs que ses autres ouvrages rendirent chaque jour plus nombreux. (Delécluze, *Louis David*, page 391.)

C'est surtout comme directeur de l'école française à Rome que Schnetz eut l'occa-

sion de rendre service à la Belgique, en accueillant les jeunes artistes qui se présentaient avec une recommandation de Navez. Celui-ci s'en est montré reconnaissant. Dans une lettre du 12 septembre 1863, une des dernières que l'affaiblissement de sa vue lui permit de tracer, il recommandait en termes pressants son ancien camarade au gouvernement, qui décerna au peintre français la décoration de l'ordre de Léopold.

Aux citations empruntées à la correspondance de Schnetz et qui sont disséminées dans mon livre, j'ajouterai celle-ci qui, par son originalité, donne une idée du caractère de l'homme. Il explique les raisons qui l'engagent à ne plus rechercher les succès.

La comparaison que voici t'expliquera ma paresse.

Tu as vu quelquefois, dans nos fêtes publiques, un pauvre diable grimpant au mât de Cocagne pour décrocher un mouchoir ou un couvert d'argent ; près d'arriver au but, les forces lui manquent et, malgré tous ses efforts, il sent que, peu à peu, il descend ; arrivé à l'âge de plus de 70 ans, où je suis maintenant, je sens que je descends rapidement du point du mât de Cocagne où j'étais parvenu avec tant de peines. Je ne veux

donc pas faire d'efforts superflus pour m'y maintenir, et je me laisse couler sans regrets, puisque c'est la loi générale. Je ne veux cependant pas dire que la peinture n'ait plus de charme pour moi, car j'en fais encore de temps en temps avec plaisir. Mais ce plaisir n'est plus celui que j'éprouvais quand je pouvais espérer un progrès dans l'exécution d'une œuvre nouvelle. (Rome, 13 mars 1858.)

Seurre aîné, statuaire. Le mérite de l'auteur de la statue qui couronne la fontaine de Molière est assez connu. Il avait été intimement lié avec Navez dès le séjour de Rome : leur correspondance, commencée en 1821, ne cesse qu'en 1864. Les communications sont extrêmement fréquentes entre les deux artistes. En voici la raison principale :

En 1818, le 20 juin, une société était fondée entre les artistes français séjournant à Rome. Lorsque ceux-ci furent rentrés dans leur patrie, le siége de la société *Cipolasienne*, ou, si l'on veut, de l'*Ognon*, fut transporté à Paris. Seurre aîné en était en ce moment le secrétaire. Bien qu'étranger, Navez avait été reçu, après les épreuves

réglementaires, membre de la société, et Roll, le secrétaire d'alors, lui écrivait, sous la date du 2 avril 1819 :

Mon cher Navez,

Après un rude examen qui n'a tendu qu'à nous faire connaître votre heureux caractère, nous avons jugé que vous étiez digne d'être illuminé : c'est pour cela que, de l'aveu de toute l'honorable société, je vous écris pour vous prévenir de vous trouver, le 3 avril 1819, premier samedi du mois, deux heures avant l'*Ave Maria*, au *Café Neuf*, pour être dirigé de là sur le lieu de la réunion, afin de recevoir les instructions nécessaires à tout *Cipolasien*.

En 1837, la société se composait des membres dont voici les noms :

Schnetz, Caristie, Dedreux, Hesse, Picot, Le Sueur, Callet, Gauthier, Allaux, Nanteuil, Roll, Petitot, Vinchon, Lemoyne, Seurre aîné et Navez.

Vinchon avait remplacé Michallon.

En 1847, Léon Cogniet et Horace Vernet furent élus.

En 1850, Batton et Villain le furent en remplacement de Roll et de Granet.

En 1855, Halévy, Panseron et Vancleem-

putte remplacent Callet, Gauthier et Dedreux.

En 1856, Gilbert remplace Batton.

Plus tard, Rémont, Baltard, Benoît et Court viennent remplir les nouveaux vides faits par la mort.

Les travaux de cette société se bornaient à assister à un banquet qui avait lieu le premier mercredi de chaque mois. Navez recevait régulièrement sa convocation, et son ami, le secrétaire, lui faisait part, à peu près chaque mois, des travaux des sociétaires. Cette volumineuse correspondance a donc, au point de vue de l'histoire de l'art, un intérêt tout particulier.

On voit dans l'atelier de Navez, qui est aujourd'hui celui de M. J. Portaels, un cadre renfermant un souvenir du banquet anniversaire de la fondation de la société. C'est une chanson intitulée *l'Ognon*, faite et chantée par Le Sueur au banquet de septembre 1837. Un encadrement gravé et colorié rassemble, autour de ces couplets, les formes les plus attrayantes sous lesquelles l'ognon peut se présenter, du lis à la ciboule. Au bas sont les signatures autographes de tous les ar

tistes qui, à cette date, faisaient partie de la société *Cipolasienne*. Voici le texte de la chanson.

L'Ognon.

Air : *des Gueux, de Béranger.*

De l'ognon chantons la gloire ;
Il orne notre festin :
En son honneur il faut boire
Et répéter ce refrain :
L'ognon, l'ognon,
Digne de renom,
Nous donne son nom ;
Vive l'ognon !

Lorsque, dans un jour de fête,
On s'enivre du doux jus
Qui guérit, après, la tête
Des ravages de Bacchus ?
L'ognon, etc.

Quand nous voyons la folie
Fredonner un gai flon flon,
Qui, sous la bouche jolie,
Donne une âme au mirliton ?
L'ognon, etc.

Du beau c'est le vrai principe :
Dans un parterre de fleurs,
Qui produit de la tulipe
Les éclatantes couleurs ?
L'ognon, etc.

Sa patrie est la Hollande,
Là, j'ai vu plus d'un Crésus,
Lorsque l'espoir l'affriande,
Payer jusqu'à mille écus
L'ognon, etc.

Quand sur les sables arides,
Du temps bravant les fureurs,
S'élevaient les pyramides,
Qui nourrit leurs constructeurs ?
L'ognon, etc.

L'histoire enfin nous explique
Qu'il eut un culte divin :
Que cherchait l'Egypte antique
Un encensoir à la main ?
L'ognon, etc.

Oh ! combien il m'intéresse !
Je veux aussi l'adorer,
Et lorsqu'un fer le dépèce,
Je ne puis voir sans pleurer
L'ognon, l'ognon,
Digne de renom,
Nous donne son nom ;
Vive l'ognon !

Le passage suivant d'une lettre, dont j'ai retrouvé la minute, vient à l'appui de ce que je dis au commencement de ce chapitre sur

le cas que Navez faisait de ses autographes. J'ignore, toutefois, le nom de celui de ses amis à qui cette lettre était adressée. Elle est du 22 novembre 1864 :

Ma vue s'affaiblit tellement que j'ai dû abandonner tout travail, ce qui rend mon existence insupportable ; il ne me reste, pour consoler ma vieillesse, que les lettres de mes vieux amis de Rome et de Paris....

Il ne conserva plus longtemps le moyen de se donner même cette satisfaction.

XXI

DEUIL ET DERNIÈRE LUTTE.

Ce qui, durant les jours de lutte, soutenait le courage de Navez autant pour le moins que les encouragements de ses illustres confrères, c'était le bonheur domestique dont il jouissait depuis son mariage. Sa femme lui avait donné deux enfants, un fils et une fille; il avait conservé auprès de lui sa sœur Jeannette, l'amie de ses jeunes années; bien que n'habitant point sous le même toit, on peut dire qu'elle ne l'avait plus quitté depuis son retour d'Italie. La famille De Hemptinne lui était plus étroitement unie que jamais. Il trouvait donc, au milieu des siens, tout ce qui apaise les excita-

tions du dehors et adoucit l'amertume des soucis que l'envie suscite à tous les hommes supérieurs. C'est cependant de cette source si pure, où il puisait sa force, que devaient lui venir les plus cuisants chagrins.

Le 17 juillet 1846, le fils sur lequel il fondait les plus belles espérances, lui était enlevé, après une courte maladie, au milieu de ses études, et comme il accomplissait sa vingtième année. Si les témoignages de sympathie qu'on reçoit en de pareils moments pouvaient apporter un soulagement à la douleur d'un père, certes Navez eût été consolé. De toute part lui arrivèrent de touchantes condoléances : Ingres, Horace Vernet, Granet, Schnetz, Seurre aîné, Ramey, Roman, tous ses vieux amis, tous ses amis étrangers, comme ceux qui vivaient près de lui, eurent des paroles émues qui allèrent droit au cœur du malheureux père. L'université de Bruxelles, dont Auguste Navez suivait les cours avec succès, fit, en cette circonstance, une manifestation qui montre à quel point l'homme, aussi bien que l'artiste, avait su se concilier l'estime et l'affection des personnages les plus émi-

nents de la capitale. Les professeurs, par l'organe de MM. Baron et Th. Joly, les étudiants, par la voix d'un d'entre eux, payèrent à la mémoire du jeune homme un honorable tribut de regrets : les paroles que l'éminent professeur, M. Baron, prononça sur cette tombe rendent trop bien le sentiment général pour que je m'abstienne de les reproduire. Les voici :

Encore un mot, messieurs, sur cette tombe qui va se fermer. Non pas pour ajouter un nouvel éloge aux éloges déjà si justement prodigués à l'excellent jeune homme qui vient d'y descendre, non pas pour vous dire encore une fois combien il était exact à ses travaux, assidu à nos leçons, reconnaissant pour nous, bon pour ses camarades, bon surtout! C'était là sa qualité dominante. C'était bien pour lui que se serait réalisée, s'il avait vécu, cette parole de l'Evangile : *Heureux les doux, car ils posséderont la terre.* Il s'était attiré tous les cœurs de ses condisciples et de ses maîtres. Et pourtant ce n'est pas pour lui que je pleure. Mon Dieu! son âme simple et candide est revenue à vous, comme celle du petit enfant qui s'est égarée quelques mois sur cette terre.

Celui qui maintenant occupe toute ma pensée,

c'est celui qui survit, c'est son père, malade, malade de cette affreuse maladie pour laquelle notre langue n'a pas de mots et que les anciens appelaient *orbitas*, la privation d'un fils. Pauvre père ! il y a deux ans à peine, quand un coup aussi cruel me frappa moi-même, il vint me trouver, il me suivit à l'église, à ce champ de deuil, et par les pleurs qu'il versa, et par le peu de mots qu'il m'adressa, je vis que celui-là comprenait si bien le malheur d'un père qui n'a plus d'enfant, qu'au milieu même de ma propre peine, je redoutais involontairement pour lui une peine semblable ; et que j'étais loin de prévoir pourtant qu'au bout de si peu de temps, il l'éprouverait à son tour !

Mon pauvre ami, puissent au moins ces témoignages de la sympathie de tous ceux qui te connaissent, — j'ai voulu dire de tous ceux qui t'aiment, et c'est la même chose, car toi aussi tu es bon comme l'était ton fils, — puissent tous ces témoignages apporter quelque consolation à tes douleurs, verser quelque baume sur tes blessures ! A toi nos larmes et nos regrets, car ce n'est pas le mort qui est à plaindre, ce sont les vivants.

Navez témoigna sa reconnaissance à l'université en peignant le portrait de son recteur, M. Van Meenen. C'est un de ses plus beaux ouvrages.

A quelques années de là, une consolation et un espoir vinrent à ce père désolé. Il eut la satisfaction de donner sa fille unique à un mari selon son cœur. Citons les félicitations que lui adresse, à cette occasion, son ami Beauvoir :

Je vous félicite, mon cher Navez, du mariage de mademoiselle votre fille ; c'est une grande satisfaction pour des parents que l'établissement de leur enfant. Je crois qu'il faut être père soi-même pour bien apprécier toute l'étendue d'une telle satisfaction. M. Portaels ayant été votre élève, vous avez été à même d'apprécier toutes les qualités solides de ce jeune homme, et mademoiselle votre fille va être du petit nombre des jeunes personnes qui contractent un mariage sans arrière pensée de crainte ; cette assurance doit combler vos vœux. (13 janvier 1849.)

L'ami de sa vie entière, le plus intime et le plus cher de tous, celui qui avait été pour Navez un frère, presque un père, M. Aug. De Hemptinne, fut enlevé, en 1854, à son affection (1).

Un coup plus cruel encore était réservé

(1) Madame De Hemptinne suivit son mari six ans plus tard ; ce fut aussi une perte bien sensible pour son beau-frère.

à ce père et à cette mère déjà si éprouvés : le seul enfant qui leur restât, la fille pour laquelle ils avaient rêvé de longs jours de bonheur, dont le mariage les avait comblés de joie, qui d'heureuse jeune fille était devenue épouse heureuse ; celle dont les enfants, suivant les lois ordinaires de la nature, devaient consoler leurs vieux ans, s'éteignit aussi à la fleur de l'âge.

En moins de deux lustres, cette maison, jadis si bien remplie, avait donc été dépeuplée. Toute joie s'en était envolée : les deux vieillards allaient donc se trouver seuls, osant à peine se communiquer leurs pensées, dans la crainte de se rendre l'un à l'autre la douleur plus poignante.

Dès ce jour-là, leur gendre vint se fixer auprès d'eux, apportant ,il est vrai, sous ce toit un cœur contristé de plus. C'était toujours une consolation, une tête sur laquelle le père et la mère pouvaient reporter leur affection en trompant leur chagrin. Il n'y a contre de tels désastres que deux suprêmes refuges, la religion et le travail : les deux époux y eurent recours, chacun suivant la pente de son caractère et les habitudes de sa vie.

Toujours laborieux, Navez partageait son temps entre l'atelier, l'enseignement de l'académie et les nombreuses commissions dont il était membre. Il suffit de jeter les yeux sur le catalogue qui se trouve à la fin de ce volume pour juger de l'activité dévorante qui caractérise même cette période de sa vie : jamais il n'avait autant produit; jamais il n'avait abordé d'aussi vastes sujets; plusieurs des compositions de cette époque marqueront dans l'ensemble de son œuvre. La grande peinture était alors fort discréditée; celle de Navez n'était plus de mode : il s'abstenait de la produire dans les expositions de son pays. Il avait peint, en 1844, un grand tableau, *Notre-Dame des Affligés*, pour la paroisse de la ville basse de Charleroi : c'est un cadeau, un souvenir qu'il avait voulu laisser au lieu même où il avait été baptisé. L'église de la ville haute ambitionnait aussi une œuvre de son concitoyen; elle lui demanda de peindre la *Guérison du paralytique*, tableau de grande dimension dont le prix avait été fixé à 4,000 francs : l'artiste ne toucha même point ce modeste salaire; il en fit don à

l'hospice de sa ville natale. Les Rédemptoristes de Bruxelles reçurent, à cette même époque, à titre de don, deux grands tableaux, *Saint Joseph avec l'enfant Jésus* et la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm.*

Malgré toutes ses productions et malgré les succès de ses débuts dans la carrière, il était tenu, depuis près de vingt ans, en dehors des distinctions décernées aux artistes, ses confrères.

Les gouvernements de tous les pays sont en possession du droit de décerner (sous telle ou telle forme qui varie suivant les temps et les mœurs) des récompenses aux citoyens qui se distinguent, soit par leurs actions, soit par leurs œuvres. On conteste bien quelquefois cette prérogative : il y a assez d'exemples de bévues ou d'injustices commises par l'autorité, pour justifier la répugnance que plusieurs bons esprits éprouvent à reconnaître le gouvernement comme juge du mérite des artistes.

Quand il s'agit d'enseignement public, certaine école prétend que l'État doit être athée, c'est-à-dire qu'il ne doit pas se mêler des croyances et des opinions.

Les croyances et les opinions, en matière d'art, sont aussi tranchées et aussi intolérantes qu'en matière religieuse; on peut donc, tout au moins, exiger du gouvernement qu'il se tienne neutre et qu'il n'épouse ni les engouements momentanés, ni les antipathies intéressées. Il faut aux dépositaires de l'autorité non moins d'indépendance que de bon goût pour accomplir la mission qu'ils assument et, bien que ce soit surtout la compétence qu'on leur conteste, c'est encore le courage qui leur fait le plus souvent défaut, lorsqu'il faudrait lutter contre les préventions de l'opinion publique égarée.

On chargeait Navez de missions de confiance, on réclamait son concours en toute occasion où l'on jugeait que ses lumières et son expérience seraient utiles à la chose publique (1); mais on n'osait, en présence de la défaveur qui avait accueilli ses derniers ouvrages, reconnaître le talent dont il avait donné tant de preuves dans sa longue carrière. On avait attendu jusqu'en 1836,

(1) Voir la note de l'Appendice.

pour lui décerner la croix de chevalier de l'ordre de Léopold. Il était pourtant depuis 1825, chevalier de l'ordre du *Lion belgique* (aujourd'hui néerlandais). Ce n'est que trente ans après sa première nomination dans un ordre national qu'il obtint une promotion. La rosette d'officier lui fut octroyée le 10 mars 1855. Quatre ans plus tôt, il avait obtenu de S. M. le roi de Bavière l'ordre de *Saint-Michel.* On sait que le musée de Munich possède le meilleur tableau de genre de Navez, les *Fileuses de Fondi*.

En 1859, la croix de commandeur couronna dignement la carrière du peintre : les animosités qui s'étaient opposées à ce que justice lui fût rendue plus tôt étaient fort affaiblies ; mais le ministre qui a contresigné l'arrêté n'en a pas moins fait preuve d'indépendance et de bon goût.

Il y a d'autres distinctions auxquelles les artistes sont particulièrement sensibles, parce qu'elles leur sont décernées par des personnes dont la compétence ne saurait être contestée, par des émules, par des concurrents. Je veux parler de l'admission dans

les corporations, dans les académies et les sociétés savantes. Navez fut très-largement partagé sous ce rapport pendant toute sa carrière. On a déjà vu son accession, avant 1830, à l'Institut des Pays-Bas, à l'académie d'Anvers, à celle d'Amsterdam. En 1832, l'Institut de France le nommait membre correspondant, à l'unanimité. En 1835, la Société des sciences, des lettres et des arts d'Anvers lui conférait le même titre. L'Académie royale de peinture, etc., de Bruges, en 1838, et la société *Arti et amicitiæ*, d'Amsterdam, en 1841, lui offraient celui de membre honoraire.

Lors de la création de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, Navez fut compris dans la première promotion royale, contre-signée par M. Sylvain Van de Weyer (décembre 1845). Il fut plusieurs fois élu directeur par ses confrères, et investi, en 1854, de la dignité de président de l'Académie entière.

La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut le nommait un de ses membres, en 1846; l'Académie de Saint-Luc, à Rome, en 1858; l'Institut genevois,

dans la même année ; enfin l'Académie des beaux-arts, de Gênes, en 1859.

Sa nomination par l'Institut de France, arrivant au flagrant de l'opposition qu'il rencontrait dans son pays, lui avait apporté un grand réconfort et l'avait encouragé à persister dans la voie qu'il s'était choisie.

La santé de Navez s'était toujours soutenue au milieu de chagrins et de travaux qui eussent épuisé les forces de bien d'autres. Il était parvenu à sa soixante-douzième année, lorsqu'une maladie très-grave vint l'avertir que les forces humaines ont des bornes. On le crut dès lors perdu ; lui-même pensa ne point en revenir. Il triompha pourtant du mal, grâce à une opération hardie, habilement exécutée. Son médecin était le docteur Lequime : M. Deroubaix fit l'opération ; MM. Vleminckx père et le docteur Van Gielse prêtèrent leur concours désintéressé.

Le malade, à peine rétabli, paya sa dette de reconnaissance envers le président de l'Académie de médecine, dont il fit le portrait : c'est le dernier qu'il a peint et ce n'est pas le moins remarquable pour la ressemblance et la vigueur du pinceau.

Navez continua encore à travailler pendant trois ans ; mais il prit, dès lors, la résolution de renoncer à toutes fonctions publiques.

Le 21 novembre, cédant à un scrupule de conscience certainement exagéré, il offre sa démission de directeur de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles. Dès le lendemain, le collége des bourgmestre et échevins s'empresse de l'accepter. Cette précipitation, de la part d'une autorité dont il avait fait autrefois partie (1), blessa vivement le peintre. Ses amis reçurent alors ses confidences, et c'est pour réparer le manque d'égards dont il avait été l'objet, de la part du collége, que, par délibération en date du 17 octobre 1863, le conseil communal résolut, à l'unanimité de ses membres, d'accorder à Navez le titre de *directeur honoraire de l'Académie*.

Il était vice-président de la commission royale des monuments dont, avec M. Prosper Noyer, il avait provoqué la création. Déjà, en 1824, la régence de Bruxelles

(1) Il avait été six ans conseiller de régence.

l'avait nommé, conjointement avec Paelinck, Van Assche et Godecharle, pour veiller à la conservation des édifices de la ville; lorsque, en 1835, le gouvernement créa la commission royale des monuments, il fut compris dans la première nomination. Au sortir de la grave maladie dont il vient d'être question, il offrit également sa démission de ces fonctions. Afin de le retenir, ses collègues firent auprès de lui une démarche à laquelle il sut résister, et le gouvernement lui conféra le titre de vice-président honoraire.

Il en fut de même des fonctions de membre de la commission du Musée, dont il avait d'abord fait partie, depuis 1823 jusqu'en 1843, époque à laquelle le Musée avait passé des mains de l'administration communale dans celles du gouvernement. Il était président de ce collége depuis 1846. En décembre 1859, il offrit au gouvernement sa démission, motivée sur l'affaiblissement de ses forces. Le ministre, M. Ch. Rogier, eut la délicatesse de la refuser; mais l'honorable artiste persista dans sa résolution et ne consentit à rester en fonctions que le temps nécessaire pour qu'il fût pourvu à son remplacement.

Le vieillard ne s'était point trompé sur les symptômes qui l'engeagaient à prendre sa retraite. Les infirmités arrivaient les unes après les autres ; la surdité, puis le manque de mémoire, puis enfin la cécité, d'abord partielle, et bientôt complète. Sa dernière peinture est de 1862.

Depuis ses premiers débuts, c'est-à-dire, de 1813 à 1862, il avait exécuté :

67 tableaux d'histoire ;

96 tableaux de genre ;

205 portraits : en tout 368 tableaux.

Dans le nombre des tableaux d'histoire, il y en a 27 dont les personnages sont de grandeur naturelle et en pied, 31 de même grandeur, mais à mi-corps.

Dans le nombredes tableaux degenre, il y en a 60 de grandeur naturelle, à mi-corps.

Dans le nombre des portraits, il y en a 25 en pied.

Navez a donc peint depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à soixante-quinze, c'est-à-dire pendant un demi-siècle entier.

Un dernier coup lui était réservé (1), et

(1) Sa sœur Jeannette était morte en 1862.

celui là ne pouvait être adouci en aucune façon. Sa compagne fidèle et dévouée, celle qui, depuis quarante-deux ans, lui avait prodigué les soins les plus affectueux, qui soutenait encore son courage et savait apporter quelque soulagement à ses souffrances; la sainte femme, le dernier rayon qui éclairât sa demeure presque vide, s'en allait rejoindre ses deux enfants dans un monde meilleur. Mais, en s'en allant jouir d'un bonheur dont sa foi vive lui assurait la possession, elle emportait pourtant un regret : son vœu le plus sincère avait été de pouvoir fermer les yeux à son époux, de le soigner jusqu'à son dernier jour; elle le laissait dans la nuit et dans le silence.

Il y demeura encore jusqu'au 10 octobre 1869. Depuis dix ans la lutte suprême avait commencé pour lui. La vue et l'ouïe, en l'abandonnant, l'avaient comme retranché du reste du monde. Il se survivait; la mort lui fut une délivrance, et, l'on peut ajouter une résurrection de sa renommée.

Ainsi privé de ses plus proches, il sentit pourtant encore autour de lui de chaudes

affections : son gendre, d'abord, qui ne le quitta point, puis les membres de la famille De Hemptinne, qui se regardaient comme ses enfants, et le bon docteur Van Gielse, dont les soins et l'attachement l'assistèrent jusqu'à la dernière heure.

Ses obsèques furent modestes et sans ostentation : il l'avait demandé. Elles furent pourtant imposantes par le concours extraordinaire qui s'y porta et par le sentiment profond et unanime dont l'assistance était pénétrée. Trois discours furent prononcés devant son cercueil, dans son atelier, en présence des derniers ouvrages de son pinceau : M. De Keyser, directeur de la classe des beaux-arts, parla à la fois au nom de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique et de l'Académie royale d'Anvers; M. De Rongé, membre de la commission du Musée royal de peinture, au nom de ses collègues; M. Alex. Henne, secrétaire de l'Académie (école de dessin, etc.) de Bruxelles, au nom du personnel de l'établissement, et enfin M. Delin, président de la section des arts plastiques du Cercle artistique et littéraire

d'Anvers, au nom de l'école anversoise. Cet hommage rendu, avec autant d'éloquence que de loyauté, au chef d'une école rivale, est le plus bel éloge de la carrière de Navez. Il sera aussi le dernier mot de cette notice.

Aujourd'hui, nous voilà réunis autour de la tombe d'un artiste qui, dans le cours de sa longue carrière, n'a pas cessé un instant d'être fidèle aux traditions léguées au monde artistique par les Raphaël et les Michel-Ange.

Sans doute, la fidélité avec laquelle le vieux maître a gardé les traditions de l'école dont il est sorti, lui avait assigné une place à part dans le mouvement artistique du pays; mais nous, artistes anversois, nous considérons comme un devoir, en ce jour de deuil, de lui rendre cette justice que toujours il a été fidèle au culte du grand art; que jamais il n'a transigé avec ses principes, que jamais l'esprit de mercantilisme n'a effleuré cette conscience honnête, et que cet artiste, si sévère pour lui-même, n'en a pas moins conservé une largeur de vues qui lui permettait de comprendre toutes les manifestations et toutes les tendances de l'art.

J'en appelle à ses élèves, à cette glorieuse pléiade d'artistes sortis de son école, en conser-

vant un caractère d'individualité qui les a placés au premier rang des peintres belges.

Dans nos luttes artistiques, parfois si vives, Navez a eu le rare privilége de mériter le respect de ses adversaires et de conserver, jusqu'au dernier jour, les sympathies dues à son caractère autant qu'à son talent.

APPENDICE.

23.

I

CATALOGUE GÉNÉRAL

des ouvrages de F.-J. Navez.

Pendant les mois qui précédèrent sa mort, Navez pouvait encore se faire comprendre ; mais être compris de lui était devenu d'une extrême difficulté. Les mots écrits en gros caractères, au crayon blanc, sur une planche noire, ne perçaient plus l'obscurité répandue sur sa vue ; la voix la plus aiguë n'arrivait plus jusqu'à son tympan. Un ami venait-il le voir, il fallait des efforts incroyables pour faire pénétrer jusqu'à son entendement le nom du visiteur. Aussi, dès qu'il était parvenu à reconnaître celui dont

il tenait la main entre les siennes, c'était une joie, une effusion dont on n'a pas d'idée, et il avait les larmes aux yeux quand, à la fin, il consentait à lâcher cette main, son seul point de contact avec le monde extérieur.

Une des dernières fois que je le vis, la dernière fois qu'il m'a reconnu, il m'amena près d'une table dans son atelier, prit dans le tiroir un cahier entièrement écrit de sa main.

« Ceci, » me dit-il, « est la liste de tous mes ouvrages, depuis que j'ai commencé à peindre ; on vous la remettra après ma mort. »

Sans que nous nous fussions rien promis, il était entendu que, si je lui survivrais, je ferais sa biographie. Il y comptait, et, de mon côté, je n'aurais point volontiers cédé à un autre l'accomplissement de ce pieux devoir.

I. PORTRAITS.

§ *a. Au crayon.*

N. B. Les tableaux et dessins marqués d'un astérisque sont ceux qui ont été payés au peintre; les autres ont été donnés par lui ou sont restés dans son atelier.

1805 Portrait du père de Navez (trois fois) (1).
— — de Madame Van Boeckstael.
1806 — Mademoiselle Agnès Chapel.
— — Mademoiselle Jeannette Navez, sœur du peintre.
— — M. Bouxin, beau-frère de Navez.
1807 — M. Jacques Chapel, de Charleroi.
— — Madame J. Chapel.
— * — M. Huart, de Charleroi.
— — Madame Huart.
— — M. le docteur Binard, de Charleroi.
— — Madame Binard.
— — Mademoiselle Lemaire (madame Jonet).
— * — M. Boens, juge de paix, à Charleroi.
1808 — M. Seny, à Charleroi.
— — M. Jonet, conseiller à la cour d'appel, à Bruxelles.
— — M. Lemaire, procureur du roi, à Namur.
— * — M. Prosper De Hemptinne.
— — M. Félix De Hemptinne.
— — M. Auguste De Hemptinne.

(1) Un de ces portraits se trouve chez M. J. Portaels.

1809 * Portrait de Madame Prévinaire, née Aldegonde De Hemptinne.
— — M. Meert.
— — M. Demarck.
— — M. Eugène Boens.
— — M. Philippe Boens.
— * — Madame Boens, mère des deux précédents.
— — M. ***, courrier d'ambassade.
— — Mademoiselle Baugniet.
— — Mademoiselle Henriette Hamoir.
— — M. Chapel, père.
— * — M. Paulot, curé de la ville haute, à Charleroi.
— * — Mademoiselle Françoise Quillannes.
— — M. Bernard Stevens.
— — Mademoiselle Marie-Anne Navez, sœur du peintre.
— * — M. Gustave Dereine.
— — M. Stevens, peintre.
— * — M. De Hemptinne, père, à Jauche.
— * — M. le docteur De Hemptinne, ibid.
* — M. le notaire De Hemptinne, ibid.
— — M. Bertrand, chirurgien de l'armée.
— * — M. Scaykens-Roberti.
— * — Madame Scaykens, née Roberti.
— * — M. Pierre Chapel.
— * — Madame Pierre Chapel.
— — Mademoiselle Félicité Chapel (en petit).
— — Mademoiselle Henriette Chapel (en petit).
— — M. Joseph Chapel (en petit).

1809 Portrait de M. Devillers.
— * — M. Dauregard, père (en petit).
— * — Mademoiselle Angélique Botte.
— — M. Devleeschouwer.
— * — M. Troye (enfant) actuellement gouverneur du Hainaut.
1810 — Mademoiselle Laurence Chapel
— — M. Dupret, peintre de fleurs.
— — Madame Péteau et ses deux enfants (groupe).
1811 — Mademoiselle Jeannette Level (en pied et en petit).
1816 — Mademoiselle Flore Mosselman.
1823 — Madame Aug. De Hemptinne, à Bruxelles
1850 * — Madame Leclercq.

§ *b. Portraits peints.*

1809 Portrait de M. Bertrand, chirurgien.
— — M. Daubigny.
— — M. Bernard Stevens.
— — Mademoiselle Baugniet.
— — Mademoiselle Henriette Hamoir.
1810 — Mademoiselle Jeanne Weemael.
— — M. Lemaire, procureur du roi à Namur.
— — M. Seny.
— — M. Jonet, conseiller.
— — M. Félix De Hemptinne.
— — M. Auguste De Hemptinne.
— — M. Prévinaire.
— — M. Demarck.
— — M. et madame Douxchamps.

1810 Portrait de Mademoiselle Isabelle Stevens.

— * — Mademoiselle de Donder.

— — M. Dupret, à Charleroi.

— — M. Jacques Chapel.

— — Madame Jacques Chapel.

— — M. Pierre Chapel.

— — Madame Pierre Chapel.

— * — M. Paulot, curé de la ville haute, à Charleroi.

— — Madame Lalieu.

— — Mademoiselle Isabelle Thomas.

— — Mademoiselle Marianne Lejeune.

— — Mademoiselle Angélique Généré.

1811 * — M. Van Capenberg.

— * — Madame Van Capenberg.

— * — M. Lambert d'Arras.

— — M. Buttoi, musicien.

— * — Madame Verner (en petit).

— — M. Devleeschouwer.

— Madame Devleeschouwer.

— — Mademoiselle Jeannette Level.

— — M. Lecoq.

— — M. Gensse.

— — M. Bernard Stevens.

1812 * — M. Messemaekers, père (en pied).

— — Madame Messemaekers, née Nillis.

— — M. le docteur De Hemptinne.

— — M. Prosper De Hemptinne.

— — Madame Jacobi, cousine du peintre.

— — M. Danlée.

— — Madame Lejeune.

— — Madame Jonet.

1812 * Portrait de M. Massi.
— * — *famille*. Les deux enfants de madame T'Kint (en pied), grandeur naturelle.
1813 — M. Alexandre Heyvaert.
— — M. Stevens, peintre.
— — Madame De Hemptinne.
— — M. Froidmont.
— — M. Voordecker, peintre.
— — Mademoiselle Jeanne Weemael.
— — M. Perdrizet (étude).
— — Madame Perdrizet (étude).
— * — M. Peteau, conseiller à la cour de cassation.
— — M. De Gueldre, à Binche.
— — Madame De Gueldre.
— * — M. Cabrespine, à Binche.
— — Mademoiselle Jeannette Navez, sœur du peintre.
— — M. François Navez, le peintre.
— * Trois copies des portraits de madame la duchesse d'Arenberg.
— * Portraits en pied de M. et de madame Perdrizet, de Bruxelles, dont les études sont indiquées plus haut.
— Portrait de Madame T'Kint (deux fois).
— * — M. Deneubourg, médecin.
1814 * — Madame Huart, à Charleroi.
— — M. Huart, à Charleroi.
— — M. Lerade, avocat.
— — M. Dupret, à Charleroi.
— * — M. et madame Chapel.

1814 * Portrait de M. et madame Champeau.
— — Mademoiselle Jenny Mosselman.
— — M. Alfred Mosselman.
1815 — M. T'Kint.
— — Mesdemoiselles Corneille, à Paris.
— — M. Dubos (modèle).
— — Mademoiselle Inès Esmenard.
— — Mademoiselle Nathalie Esmenard.
— — Mademoiselle Atala Esmenard.
— — François Navez (donné à M. Picard par l'auteur).
— — M. Goffin, médecin.
1816 — La famille De Hemptinne (grand tableau).
— — M. Alexandre Heyvaert.
— — Mademoiselle Jeannette T'Kint.
— — M. Mathieu (brûlé lors du pillage en 1831).
— — Mademoiselle Jeannette Navez, sœur du peintre.
— * — M. Alquier, ancien ambassadeur de France à Naples.
1816 * — M. Théodore Mosselman.
— * — Madame Faber, à Paris.
1817 * — Madame Meeus Van der Borck et sa fille (brûlé lors du pillage de l'hôtel de Meeus en 1830).
— * — Madame Henri Meeus et son enfant (brûlé au même pillage).
— * — *famille* M. Meeus, au Marché au bois en pied, grand comme nature.
— * — Mademoiselle Jenny Mosselman.

1818 * Portrait de Mademoiselle Fanny Mosselman (madame Lehon).
— — M. Louis David, le peintre (trois fois).
— — Madame De Lathuy, la mère de madame Navez.
— — M. Dupret, à Seneffe.
— — M. François Navez, pour M De Hemptinne.
— — M. Junot, courrier d'ambassade.
1820 — M. Schnetz, peintre.
— — Marinecia, Romaine.
— — M. Nanteuil, statuaire français.
1821 * — M. Van Leempoel (le vicomte).
— — M. Callet, architecte français.
1822 * — M. De Cartier, à Marchienne-au-Pont.
— — M. le docteur Froidmont, à Bruxelles.
— * — Madame Lerade.
— * — *famille.* M. et madame Seny et leurs enfants.
— * — *famille.* M. et madame Prévinaire et leurs enfants.
— * — Madame la comtesse de Glymes.
— — M. Van Assche, peintre paysagiste.
— — du même, en plus grand, pour la Société des beaux-arts.
— — de M. le docteur Froidmont, à Jodoigne.
1823 * — S. M. Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.
— — Petite pochade du portrait d'Édouard De Hemptinne.
— * — Madame Bénard, à Paris.
— — Julie et Auguste De Hemptinne, petit tableau de fantaisie.

1823 Portrait de M. De Lathuy, père, à Gembloux.
1824 * — Madame Huyghens et son fils, en pied.
— * — M. Munting, conseiller des Indes.
— * — Madame la comtesse de Glymes (répétition).
1825 * — *famille*. M. et madame Doucet et quatre enfants.
— * — M. Henri Cattoir.
— * — Mademoiselle Joséphine De Hemptinne, enfant, à Jauche.
— * — M. Bernard, fils du directeur du théâtre, à Bruxelles.
— * — Madame Prévinaire, la mère, et son petit fils Théodore.
1826 — M. Jules Mosselman du Chénois (enfant).
— — M. Paelinck, peintre.
1827 — M. Lousberghs, à Gand.
— * — Madame Bagod, femme du gouverneur de Démérari.
— * — Madame Lecoq, à Paris.
— * — Madame Doucet, de Wanzin.
— — M. le docteur Deneubourg.
— — Madame Froidmont, née Devaux.
— — Madame Navez, avec son fils Auguste.
1828 * — Le prince de Gavre, en pied.
— * — Le prince de Chimay, jusqu'aux genoux.
— * — M. et madame de Lassarraz.
1829 * — *famille*. M. et madame Mathieu et deux enfants, en pied. Ce tableau a été brûlé au pillage de 1831.

1829 * Portrait de M. T'Kint, ancien conseiller au conseil de Brabant.

— * — M. Wilmaekers, fils.

1830 * — M. Engelspach La Rivière, au Musée de Bruxelles, et une copie en 1833.

1831 * — *famille.* M. et madame Moeremans-Mathieu.

— — M. Dupret, receveur de l'enregistrement.

— — Madame Roberti. Le peintre met en note : C'est un des meilleurs que j'aie faits à cette époque.

1831 * — M. Lion, conservateur des hypothèques.

— — *famille.* Madame De Lathuy, belle-mère du peintre, et les deux enfants de celui-ci.

— — *famille.* Les trois enfants de M. Suys, architecte.

1832 — Mademoiselle Marie De Hemptinne, de Gand (11 ans).

— * — Madame Lejeune, belle-sœur du peintre.

— * — *famille.* M. le conseiller Jonet et ses deux filles, à mi-corps.

1833 * — *famille.* M. et madame T'Serstevens-T'Kint et un enfant.

— * — M. De Cartier d'Yves, sénateur.

— — Ajouté le portrait du fils de M. Moeremans au tableau fait en 1831.

— — M. Henri de Brouckere, représentant.

1834 * — M. De Fernelmont, père du conseiller.

— * — Madame Meeus Van der Borck.

1835 * — M. le vicomte Bernard du Bus de Ghisignies.

1836 * Portrait de M. le baron du Bus de Ghisignies, gouverneur des Indes néerlandaises.
— * — M. Louis David. Copie de celui peint en 1817, avec une autre pose, et jusqu'aux genoux, pour M. le comte de Schœnborn.
— — M. le baron de Stassart, pour la loge des Philanthropes de Bruxelles.
— * — M. Lousberghs, à Gand, répétition.
1837 * — M. Jean T'Serstevens-T'Kint.
— * — M. Meeus, père. Copie de celui fait en 1817.
— * — Madame la comtesse Coghen.
— * — M. et madame Drugman-Anoul. Copie d'un portrait peint par M. De Landtsheere, la composition et les ajustements ont été changés.
1838 * — M. le comte du Bus de Ghisignies, en pied.
— * — M le comte d'Ahérée.
— * — M. de Serruys, ministre de Belgique aux États-Unis.
— * — M. Bossut, père, à Tournai.
— * — Madame Bossut, à Tournai.
— * — M. Stevens, avocat, pour la Loge.
— * — M. Rouppe, ancien bourgmestre de Bruxelles (quatre fois).
— * — M. Cattoir, échevin de Bruxelles.
— * — S. M. Guillaume I[er], roi des Pays-Bas. Copie.
1839 * — M. le comte et madame la comtesse de Meeus, en pied.

1839 Portrait de *famille*. Le marquis de Trazegnies de Romerée, madame la marquise et trois enfants.
— * — M Félix De Hemptinne, à Gand.
— — M. Auguste Navez, fils du peintre.
1840 * — M. Jacques De Lathuy, beau-frère du peintre.
— * — M. Albéric du Bus de Ghisignies.
— * — M. Serruys, consul à Lima.
— * — M. De Dorlodot, sénateur.
— * — Mademoiselle Julie De Hemptinne, nièce du peintre.
— * — M. J.-B. Stevens, conseiller communal.
— * — Madame De Dorlodot.
1841 * — M. le notaire Morren, trois fois dans trois différentes poses.
— — M. L. Alvin, secrétaire de l'académie.
1842 * — Madame Edmond Bouvier, née Hortense Seny.
1843 * — M. le comte du Bus de Ghisignies, père.
— — M. Edouard De Hemptinne, neveu du peintre (plus une copie faite en 1847).
— * — M. le baron de Gerlache, premier président de la cour de cassation.
— * — M. Auguste Baron, homme de lettres.
1844 * — Mademoiselle Julie De Hemptinne, nièce du peintre.
— * — Mademoiselle Félicité Doucet.
— * — M. Rittweger, pour M. Coghen.
— * — du même, pour la Société de commerce, à Bruxelles.
1845 * — de M. le marquis de Beauffort (buste).

1845 Portrait de M. le conseiller Armoust, à Baden.
— * — M. Wilson, plus une copie.
— * — M. ***, beau-frère de M. Wilson (plus une répétition).
— * — M. Quirini.
— * — M. le marquis de Beauffort, jusqu'aux genoux.
— * — Copie en buste du même portrait.
1846 — M. Van Meenen, recteur de l'université de Bruxelles.
— — M. François Navez, pour sa fille, madame Portaels.
— — M. Auguste Navez. Note du peintre : Fait au premier coup, le 10 et le 11 juillet (il est mort pendant ce même mois).
— — Une copie terminée du même portrait.
1847 * — Mademoiselle Marie De Hemptinne de Gand (après sa mort), d'après une photographie.
— * — M. Auguste De Hemptinne, neveu du peintre.
— — Madame De Hemptinne, belle-sœur du peintre.
— * — Mademoiselle Marie Navez, la fille du peintre, plus tard madame Portaels.
— * — Madame la comtesse Amédée de Beauffort
1848 * — M. Suys, architecte.
1849 * — L'enfant de M. Mosselman du Chénois.
— * — Madame Verhaegen aîné.
— — M. Auguste De Hemptinne, beau-frère du peintre.

1849 * Portrait de M. le baron de Stassart. Copie de celui de 1836, autre pose.
— * — Madame la baronne de Stassart. De souvenir et d'après un mauvais portrait peint vers 1811.
1850 * — M. T'Serstevens, père (trois copies).
— * — Madame T'Serstevens, mère (trois copies).
— * — du grand-père de M. T'Serstevens, d'après De Landtsheere.
— * — de Madame Bouvier.
— * — Madame Leclerq.
— — Madame Navez, la femme du peintre.
1851 * — M. le baron de Gerlache, pour la chambre des représentants.
— * — M. Verhaegen aîné, pour la chambre des représentants.
— — M. Henne, secrétaire de l'académie de Bruxelles.
— * — M. Charles Guillery, professeur.
— * — Madame Charles Guillery.
— * — M. F. Splingard, ingénieur.
— * — Madame F. Splingard.
1852 * — M. Suys, architecte, autre pose et autre grandeur que celui de 1848.
— * — des enfants de M. Ophoven, en pied.
— — de M. Adolphe Quetelet, directeur de l'Observatoire, etc.
— * — M. Auguste De Hemptinne, neveu du peintre.
— * — M. le baron de Stassart, président du sénat.

1852 * Portrait de M. le notaire Morren.
1833 * — Madame Morren, d'après une lithographie.
— * — Madame Charles T'Kint.
— * — M. le comte Albéric du Bus de Ghisignies.
— * — M. le comte du Bus, père, d'après celui de 1843.
1854 — M. F. Fétis, directeur du Conservatoire.
— — M. Jean Portaels, peintre, le gendre de l'auteur.
1855 * — M. le comte de Lannoy de la Neuville (après la mort).
— * — M. Charles T'Kint.
— * — du fils de M. Moeremans-Stevens.
— — de M. Édouard Dupret, avocat, à Charleroi.
— * — M. le comte Dupont d'Ahérée.
— — Mademoiselle Moeremans T'Serstevens, petite tête.
1856 — M. Stiénon, secrétaire de la commission du Musée.
— * — M. le docteur Thibou.
— — M. Verhoustraeten, doyen de Sainte-Gudule.
— * — M. Louis Orts, ancien échevin de Bruxelles, après sa mort, d'après une lithographie de Baugniet.
1857 — M. Étienne Leroy, commissaire expert du Musée. Témoignage de reconnaissance pour la restauration des tableaux de Rubens, à Anvers.

1857 Portrait de M. le docteur Lequime.
— * — Mademoiselle Marie De Hemptinne, petite-nièce du peintre.
— * — Mademoiselle Maes.
— * — Madame De Lathuy-Lelièvre, belle-sœur du peintre.
1858 * — Madame Maes.
— — M. Charles de Brouckere, bourgmestre de Bruxelles.
— M. Rouppe, bourgmestre de Bruxelles. Ces deux portraits ont été donnés à la ville par l'auteur.
1860 — M. le docteur Vleminckx. Témoignage de reconnaissance pour les soins donnés au peintre pendant une grave maladie.

2. TABLEAUX.

1810 * *Brutus et Porcia*. Vendu à M. Messemaekers.
— * *Hébé*, à M. Lepez.
1811 * *Agar éloignée d'Abraham* (concours de Bruxelles), à M. Messemackers.
1812 * *Le Purgatoire*, à l'église de Jandrain.
— * *Virgile lisant le VIe livre de l'Enéide* (concours de Gand).
1813 * *Agrippine pleurant sur les cendres de Germanicus* chez M. De Hemptinne.
1813 * *Vénus faisant sauter l'Amour*.
1815 *Agar dans le désert*, chez M. Portaels.
— * *Saint Jean*, chez M. Aug De Hemptinne

1815 Ébauches (1) 1. La Lacédémonienne et son fils.
— 2. Thétis et Achille.
— 3. Diogène et l'Enfant.
— 4. Anacréon et l'Amour.

1816 * *Abel en prière,* à M. Mastraeten.

1816 *Sainte Véronique,* à M. Aug. De Hemptinne.

1817 Sans désignation. Un petit tableau pour le duc d'Ursel.

Tableaux exécutés à Rome.

1818 *Sainte Famille,* la Vierge embrassant l'enfant Jésus, à mademoiselle Julie De Hemptinne.

— *Saint Mathieu,* à M. De Hemptinne.

— *Annamite,* à M. Froidmont.

— * *Une Frascatane,* au secrétaire de l'ambassade d'Angleterre.

— *Sainte Famille,* à la sœur du peintre.

— *La leçon de la Vierge,* esquisse terminée.

1819 * *Saint Paul,* à M. l'avocat Van Hoorde.

— * *Saint Luc,* à M. l'avocat Van Hoorde.

— * *Agar et son fils,* figures à mi-corps, à M. Roothaan, d'Amsterdam.

— * *Scène de musique,* à M. Bernard, directeur du théâtre à Bruxelles.

— * *Petite fille avec des fleurs,* à M. Parmentier d'Enghien.

---

(1) Le peintre a ajouté en note : David m'avait bien recommandé de conserver ces esquisses, de les terminer et d'en faire des tableaux; mais je ne les ai plus retrouvées en retournant à Paris.

1819 * *Une jeune fille soutenue par un vieillard,* à M. le baron d'Hooghvorst.

— * *Une jeune fille soutenant sa mère malade,* au duc d'Arenberg.

— *Jeune Romaine en mantelet,* à M. Bénard.

1820 *Copie de la petite Agar,* pour M. Reynold, ambassadeur des Pays-Bas à Rome (la toile est plus grande et la couleur des vêtements changée).

— *Agar et son fils.* Cadeau fait à la Société des beaux-arts de Bruxelles en reconnaissance des encouragements accordés au peintre. Au musée moderne de Bruxelles.

— * *L'aumône à l'ermite,* à M. Franken, à Lokeren.

1821 * *Elisée ressuscitant le fils de la Sunamite,* au Musée de Harlem.

— * *Deux études de jeunes filles,* à M. le baron Steengracht van Oostcapelle, à La Haye.

— * *Une jeune fille de Cori* (tête), à M. Bénard.

— * *Scène de brigands* (1), chez M. Aug. De Hemptinne.

— * *Frascatane faisant l'aumône,* chez M. le baron Steengracht, à La Haye.

---

(1) Le peintre donne lui-même les détails suivants :

« La tête principale est le portrait de *Maria Grazia,* et celle à qui l'on dit la bonne aventure est *Joannina.* Toutes les deux furent amenées à Rome lorsque l'on prit 500 brigands de Sonnino et autres petites villes sur la route de Rome à Naples, pour les déposer dans la prison du *Carcere nuovo.* » Voyez l'*Histoire de Maria Grazia,* par Santo Domingo.

Voyez aussi Feuillet de Conches, *Vie de Léopold Robert,* appendice. Ce tableau a été gravé par Demannez. C'est un des meilleurs ouvrages de ce graveur.

1821 * *Scène de musique.* Personnages du Transtevère. Au même.
— * *Jeune fille de Piperno* (tête).

Après le retour de Rome.

1822 * *Les deux Muses*, la Poésie et la Musique, à mi-corps, de grandeur naturelle, à M. Picard.
— * *Sainte femme,* chez M. Giroux, à Paris.
— * *Jeune Bruxelloise en faille.* Vendu à l'exposition de Lille.
— * Répétition de la même, à M. Bénard.
— * *Diseuse de bonne aventure*, à M. Tiberghien. Ce tableau comprend deux portraits.
— * *Deux saintes femmes,* à M. Bernard, directeur du théâtre de Bruxelles.
1823 * *Sainte Famille.* Commandé par M. Roothaan pour l'église du Craye-Berg, à Amsterdam.
— * *Mariage de la Vierge,* id. ib.
— * *Incrédulité de saint Thomas.* id. ib.
— * *Un vieillard et une jeune femme tenant un enfant endormi*, à M. Bénard.
— * *Deux têtes d'étude,* à M. Renty, de Lille
1824 * *Scène du Massacre des innocents,* à M. Saportas, à Amsterdam.
— * *Un pèlerinage,* à M. Anker, à Amsterdam.
— * *Ermite et deux jeunes filles,* à M. Ipperseel.
— *Une étude,* d'après mademoiselle Lousa, chez M. Portaels.
— *Un capucin et un jeune garçon,* à M. Picard.
— * *Sainte Cécile,* pour M. Roothaan.
— * *Un berger et une jeune fille.* Au même.

1825 * *Agar et Abraham,* à M. De Hemptinne, à Gand.

— * *La leçon de catéchisme,* à S. M. la reine des Pays-Bas.

— *Prière pour un enfant malade* (costume du pays).

1826 * *Rebecca et Eliézer,* au musée de Harlem (1).

— * *Pèlerinage,* à M. l'abbé Roumi, en Amérique.

1827 * *Le repos des pèlerins,* trois figures à mi-corps, à M. Marneffe.

— * *Une jeune fille* jouant du tambour de basque et une vieille femme soufflant dans une trompette pour amuser un enfant, à M. le baron de Vinck de Wesel (brûlé au pillage de 1834, réparé et repeint en partie).

— * *Saint Sébastien attaché à l'arbre par Irénée,* et l'*Assomption de la Vierge.* Commandés l'un et l'autre par M. Charles Van Hulthem pour l'église de Saffelaere.

— * *Une jeune fille en faille lisant et tenant un enfant endormi,* à M. le comte de Robiano.

1828 * *Une jeune fille,* coiffée d'un chapeau de paille, en couronne une autre de bluets, à M. Mendès de Léon, à Amsterdam.

— * *Sainte Catherine devant les philosophes.* Commandé par M. le baron Van de Venne pour l'église Sainte-Catherine, à Malines.

— * *Scène de musique,* au prince de Gavre.

— *Tête d'étude,* pour le tableau d'Athalie (Josabeth).

— * *Deux jeunes femmes effrayées,* à M. Bénard.

---

(1) Ce tableau, acquis par le gouvernement des Pays-Bas, en 1827, n'était pas entièrement payé lorsque la révolution éclata. Le gouvernement belge en a soldé le reliquat.

1828 *Un vieillard malade soutenu par sa fille*, donné à M. Dupret, à Paris, en échange de son portrait qui est chez M. Portaels.

1829 * *Salmacis et Hermaphrodite*. M. De Hemptinne, à Gand.

1830 * *La Vierge et l'enfant Jésus*, } au grand hospice de Bruxelles.
— * *La Foi*,
— * *L'Espérance*,
— * *La Charité*,

— * *Athalie interrogeant Joas*, au Musée moderne de Bruxelles.

1831 * *Repos de paysans*, dans la campagne de Rome, à M. Decou, de Limelette.

— * *Le baiser des roses*, au palais du roi, à Bruxelles.

— * *Un capucin et une jeune fille*, à M. Thys.

— * *Une petite fille veillant près d'un enfant endormi*, à M. Deman, de Lennick.

— * *Une jeune mère* priant pour son enfant malade qu'elle présente à l'autel, chez M. Stappaerts, à Anvers.

— *Une scène d'inondation*, esquisse.

— *Une jeune fille endormie*, esquisse, à M. de Brouckere.

1832 * *Une vieille femme* appuyée sur une jeune fille tenant une corbeille de fleurs, au palais du roi, à Bruxelles.

— * *Jeune Romaine en mantelet*, tenant un enfant endormi, à M. le comte Duchâtel.

— * *Le retour de l'aveugle*, à M. Legrelle, à Bruxelles.

— * *Une jeune liseuse*, à M. Duchâtel.

— * *Une jeune Frascatane caressant un enfant*, à M. de Wellens.

1832 *Un jeune Savoyard*, à M. Granet, peintre, à Paris.

1833 * *Un pèlerin tenant un enfant endormi*, à M. Moeremans-Mathieu.

— * *Les Oies du Frère Philippe*, à M. F. Meeus. Brûlé en 1847, lors de l'incendie du château d'Argenteuil.

— *Une jeune fille*, chez M. F. Vandenberghe, à Gand.

1834 * *Une diseuse de bonne aventure*, à M. Coghen.

— * *Le sommeil de Jésus*, au palais du roi, à Bruxelles.

— * *Débarquement de Vert-Vert*, pendant des *Oies du Frère Philippe*, à M. F. Meeus. Brûlé, comme l'autre, en 1847.

1835 *Une diseuse de bonne aventure*, à M. Louys, beau-frère du peintre.

— * *Un jeune berger* jouant devant un groupe de femmes italiennes, un jeune enfant l'écoute ; à M. Mathieu, à Bruxelles.

— * *L'éducation de la sainte Vierge*, au prince de Ligne.

— * *Deux Frascatanes* regardant leurs enfants jouant dans un berceau ; appartient au gouvernement belge.

— * *L'aumône à l'ermite*, deux petites figures, à M. Coghen.

— * *La prière.* Une mère, soutenant une jeune fille malade, invoque la Madone, à M. Romberg. Vendu au prince Wikinski.

— * *La toilette d'une Frascatane*, à M. Van Becelaere.

1836 * *La femme adultère*, à M. Van den Berg, à Bruxelles.

— * *Un pèlerinage* dans la campagne de Rome, à M. Warocqué.

— * *Une jeune Sonninezza* dispose des fleurs sur l'autel de la Vierge, à M. Basse.

1837 * *Une jeune fille en prière,* petite dimension, chez M. Rimbaut, à Bordeaux.

— * *Une jeune Bruxelloise* en faille se faisant dire la bonne aventure. Vendu à la commission de l'exposition de Bruges.

— * *Mater amabilis.* La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean, à M. F. Meeus. Ce tableau, qui a été lithographié par Ch. Billoin, a été brûlé à l'incendie du château d'Argenteuil, en 1847.

— * *La Vierge* se laissant arranger les cheveux par l'enfant Jésus (petites figures), à M. le comte de Romrée.

1838 *Un ermite* sermonnant des musiciens (petites figures).

— * *Sainte Famille* (petites figures), à M. Roothaan, à Amsterdam.

— *Jeune fille en prière,* un chapelet à la main, à M. Voordecker.

1839 * *Jeune fille* donnant un papillon à un serin, à M. F. Meeus, brûlé en 1847.

— * *Sainte Famille,* à M. Soasse, en Angleterre.

— * *L'éducation de la Vierge,* à M. D'Huyvetter Van Teghem, à Gand.

1840 * *La Vierge* et l'enfant Jésus dans un nuage d'or, à M. Van den Berg, à Bruxelles.

— * *L'aumône de la veuve.* Au même.

1842 * *La résurrection de Lazare.* Tableau de maître autel, à l'église du camp de Beverloo.

— * *Un vieillard aveugle* jouant de la guitare devant un groupe d'enfants, scène italienne, à M. Aug. De Hemptinne.

1843 * *Le sommeil de Jésus.* Il est entouré d'un concert d'anges, à M. Warocqué, de Mariemont.

— *Jeune fille endormie.* Donné pour l'érection du monument de l'abbé Triest.

— * *Mater dolorosa.* La Vierge et la Madeleine. Ces deux têtes d'étude devaient servir à un grand tableau représentant le Christ au tombeau. Le sujet a été abandonné. Vendu à l'exposition de Mons.

1844 * *Tète du Christ,* à M. le comte Amédée de Beauffort.

— *Consolatrice des affligés.* Grand tableau dont l'auteur a fait cadeau à la ville de Charleroi, lieu de sa naissance, pour être placé dans l'église de la ville basse. Il a été lithographié par Ch. Billoin.

— *Esquisse terminée* de la résurrection de Lazare, au ministère de la justice.

— * *Une jeune mère* prie pour son enfant malade (petites figures), à M. Wagner, consul de Suède, à Berlin.

— * *Une jeune fille* priant pour sa mère (petites figures), à M. Thys, de Gosselies.

— * *Prière du matin.* Une jeune dame près du berceau de son enfant, à M. Wilson. Le peintre met en note : Ce tableau est un de mes meilleurs. Les figures sont de grandeur naturelle.

— *Deux jeunes filles lutinant une chèvre.*

1845 * *Les fileuses de Fondi.* Au Musée de Munich. Note du peintre : Ayant vu, à Naples, un groupe de fileuses sous le portail de l'église Saint-Sauveur, j'en ai fait un tableau en ajoutant un berger qui prédit la destinée d'un enfant couché dans un berceau.

En revenant de Naples, je m'arrêtai à Fondi : je vis, près de la porte de l'oratoire, une belle femme qui filait. Il y avait, à côté d'elle, des jeunes filles. Je me mis à en faire un croquis, et comme j'étais en train de dessiner, le mari qui survint entra en fureur parce que je dessinais sa femme. Je voulus m'interposer, mais je dus me retirer. Une des femmes me dit qu'il me donnerait un coup de couteau. J'ai toutefois utilisé mon croquis dans le groupe de femmes.

1845 *Daphnis et Chloé.*

— * *Une jeune femme* déshabillant un enfant, à M. Camille Bossut.

— *Une jeune fille* jouant de l'orgue de Barbarie; un enfant est endormi sur l'instrument.

1846 *Étude terminée* d'une tête de saint Paul.

— *Étude terminée* d'une tête de la sainte Vierge.

— *Étude terminée* de sainte Véronique.

— *Étude terminée* d'un ange tenant un livre.

1847 * *Assomption de la Vierge.* Grand tableau, à Sainte-Gudule, à Bruxelles.

1848 * *Sainte Famille*, au musée d'Anvers.

— * *La fontaine.* Une jeune fille donne à boire à des voyageurs fatigués; deux autres jeunes filles lavent du linge. Scène italienne. A M. De Lathuy.

— *Jeune mère en prière* tenant son enfant. Costume du XVe siècle.

— *Diseuse de bonne aventure.* Cinq figures. Chez M. Portaels.

— * *Un pèlerinage dans la campagne de Rome*, M. Reintjens, à Bruxelles.

— *Une Sonninezza rêveuse,* à madame Portaels.

1849 *Une jeune femme* tenant une guitare, sa mère est appuyée sur elle. Donné pour la souscription en vue d'élever un monument à Mathieu Van Brée.

— *Napolitaine en prière au bord de la mer* (étude). Offrande à la caisse centrale des artistes belges.

1851 *Le retour du jubilé.* Grande composition de trente-sept figures.

— *Le nid d'oiseau.* Deux jeunes filles et un chien.

— *Clémence Isaure,* chez M. Portaels.

— *Le signal d'amour.* Jeune fille à la fontaine. Genre italien, à M. le docteur Van Gielse.

1852 *L'arrivée de Vert-Vert.* Répétition du tableau peint en 1834 et brûlé en 1847.

— *Jeune fille appuyée contre une chaise,* à M. le docteur Van Gielse.

1853 * *Les sœurs de charité* visitant une pauvre veuve, à M. le comte F. Meeus.

— *Repos de la pèlerine.* Campagne de Rome. A M. A. De Hemptinne.

1854 *Le riche repoussé.* Figure demi-nature. Grande composition.

— *Un vieil ermite* soulevant un enfant malade, au docteur Fleury, à Belle-Vue, près Paris.

— *Jeune femme* lisant et jeune fille endormie, à M. A. De Hemptinne.

— *Jeune fille couronnée de fleurs.* Donné à la Société philanthropique.

1855 *Le jugement de Salomon,* pendant au tableau du *Riche repoussé,* vingt-cinq figures demi-nature. Le peintre a traité ce sujet d'une manière originale, choisissant le moment où, le jugement prononcé, les deux mères sortent du prétoire

emportant l'une un cadavre et l'autre l'enfant vivant; le peuple exprime des sentiments différents à l'égard de la bonne et de la mauvaise mère.

1855 *Tête d'ange* pour une tombola de la Société philanthropique.

— * *Tête de Vierge*, à M. le comte de Villermont.

1856 *Madone avec l'enfant Jésus;* celui-ci tient un agneau au moyen d'un ruban, chez M. Portaels.

— *Saint Joseph et l'enfant Jésus.* Figures colossales (3 mètres). Pour l'église des Rédemptoristes, à Bruxelles.

— *La bonne mère.* Une jeune mère avec trois petits enfants, chez M. Portaels.

1857 *La résurrection du fils de la veuve de Naïm.* Grand tableau donné à l'église de Saint-Joseph, à Bruxelles.

— *Daphnis et Chloé* (en petit), chez M. Portaels.

— * *La Vierge et l'enfant Jésus*, à M. le comte Meeus.

1858 * *Sainte Famille.* Répétition du tableau brûlé, en 1847, au château d'Argenteuil.

1859 *La jeune malade et sa mère.* Costumes de Frascati.

— *Jeune fille priant les mains jointes*, à M. le docteur Van Gielse.

1860 *La guérison du paralytique.* Tableau d'autel, à l'église de la ville haute à Charleroi. Le peintre a donné à l'hospice de la même ville le prix qu'il a reçu de ce tableau.

— *La somnambule.* L'auteur met en note : Souvenir d'une somnambule que j'ai vue dans ma jeunesse.

1861 * *Le Christ apparaissant à Madeleine.*

— * *Le Christ au jardin des Olives.*

Ces deux tableaux ont été peints pour l'église

de Sainte-Catherine, à Amsterdam, où ils se trouvent.

1861 *Le chapelet.* Une femme d'Albano récitant le chapelet.

— * *Le Christ au jardin des Olives.* A Bombay (Inde anglaise). Le peintre explique que ce tableau avait d'abord été fait pour l'église de Sainte-Catherine, à Amsterdam. La composition diffère de celle du tableau qui est en Hollande.

— *Sainte Famille*, ornée de fleurs. Composition mystique dans le goût du moyen âge.

— *Un capucin en prière et un enfant malade.*

1862 * *Prière de la jeune mère,* à M. Édouard Dupret, à Charleroi.

1862 *Invocation.* Un vieillard, une jeune mère, un enfant malade.

— *Repos de pèlerins.* Costumes italiens. Figures de grandeur naturelle. Chez M. Portaels.

N. B. On a reproché à David de préconiser les sujets empruntés à l'histoire grecque et à l'histoire romaine ou à la mythologie. Voici un élève de l'école de ce peintre qui, sur 163 compositions, exécutées dans l'espace de 50 ans, n'a peint que trois petits tableaux et trois ébauches retraçant des faits de l'histoire profane; les trois tableaux avant d'entrer chez David et les ébauches dans l'atelier de ce maître. Après 1815, Navez ne traite plus un seul sujet de ce genre. Quant à la mythologie, malgré la recommandation que lui avait faite le président de la Société des beaux-arts de Bruxelles, il n'a peint, dans cette longue carrière, que six tableaux dont les sujets sont empruntés à la fable : une *Hébé*, en 1810 ; *Vénus faisant sauter l'Amour*, en 1813, c'est-à-dire avant d'entrer à l'école de David; une ébauche représentant *Thétis et Achille*, peinte dans l'atelier du maître français, en 1813; *deux Muses*, au retour de Rome, en 1822; *Salmacis et Hermaphrodite*, en 1826, et *Daphnis et Chloé*, en 1857. Cela prouve ou que David n'imposait pas ses préférences à ses élèves ou que l'enseignement de l'auteur des *Sabines* n'a pas exercé sur ceux-ci l'influence qu'on lui attribue.

III. DESSINS.

Compositions originales.

1806 * *L'opiniâtreté du jeune Alcibiade* (cédé à M. François pour le prix de six mois de leçons).
1810 * *Thésée,* chez M. Aug. De Hemptinne.
— *Les adieux de Brutus et de Porcia.*
1811 * *La mort de Lucrèce, serment de Brutus.* Concours de Gand.
1818 *La Samaritaine.*
1825 * *Scène d'inondation en Hollande* (en petit).
1826 * Six grands dessins exposés au salon de Gand, dont deux ont été vendus alors. Les quatre autres sont chez M. Portaels.
1828 Quatre grands dessins. *La prière, le repos,* etc.
— Copie du petit tableau le *Chapeau de paille* (peint pour M. Mendès de Léon).
— *Agar dans le désert,* copie de celle de M. Roothaan.
1835 * Trois figures de grandeur naturelle à mi-corps, à M Braemt.
— * Dessin d'album, au prince Wikinski.
1836 * Id. à M. Surmont de Volberg.
1837 * *Une lecture,* de grandeur naturelle, à M Vanvolxem.
— Groupe de fileuses et jeune garçon enseignant à une jeune fille à jouer de la flûte, à M. L. Alvin.
1838 * Dessin d'album à M. Warocqué.
— Épisode du siége d'Anvers.
1839 * *Un capucin faisant réciter les prières à des jeunes filles,* à M. Van den Berg, à Bruxelles.

1839 * *Fileuses et berger,* à M. le comte de Romrée.

1840 * Douze cartons pour les vitraux de Sainte-Gudule à Bruxelles, savoir : les *Quatre Évangélistes,* la *Foi,* l'*Espérance* et la *Charité,* la *Religion,* la *Nativité,* le *Baptême de Jésus,* la *Déposition au tombeau, Saint Pierre recevant les clefs.*

— *Offrande à la Vierge,* à M. Louys, à Gembloux.

— * *Sainte Famille,* d'après le tableau qui est en Angleterre, à M. Van den Berg, à Bruxelles.

1841 Seize dessins pour une édition de la Vie de la Vierge, par l'abbé Orsini.

— * Dessin d'album, à M. Warocqué.

N. B. M. Navez a fait une grande quantité d'autres dessins qu'il a donnés à ses amis et dont lui-même ne se souvenait pas.

II

Liste des élèves sortis de l'atelier ouvert par M. Navez en 1823, et fermé lors de la création d'une classe de peinture à l'académie de Bruxelles.

Abraham (Fréd.), Anglais.
Acar.
Baron.
Bataille.
Bonet (L.).
Bouillon.
Bouilliot (Em.).
Bourson (Amédée).
Capiaumont (le général).
Capronnier (J.-B.).
Carlier.
Carolus.
Claros.
Coumont (Ch.).
Daems.
Dansaert.
De Gronckel (Vital).
De Groux (Ch.).
De Jonghe (Gust.).
De Landtsheere (J.-B.).
De Potter (Eleuthère).
Dero (C.).
Dewez (Joseph).
Du Graty.
Dyckman.
Faber (Charles).
Fabre.
Favrot (L.-S.).
Geefs (Jean).
Gisler (E.).
Godecharle (Josse).
Goeman.

Grandmaison (Hubert).
Gricourt (le comte de).
Hazeleer (Fr.).
Hazeleer (Émile).
Hermans.
Heyndrickx (Félix).
Hocque, de Namur.
Joly.
Joos.
Kayser.
Kruseman, Hollandais.
Leclercq (Em.).
Le Grand.
Mercier.
Meulenberg.
Michot (C.).
Mura-Wiert (le comte).
Philipkin.
Portaels (Jean).
Priest, Anglais.
Rave.
Robert (Alex.).
Roberti (Albert).
Romberg (le baron de).
Rowys.
Sernon de Pendeville (Fr.).
Smits (Eug.).
Stallaert (Jos.).
Starck (J.-J.).
Stauthamer.
Stevens (Alfred).
Storms (Jules).
Sturm.
Sudot (E.).
Swartenbroeck (G.).
Toillier (Edmond).
Vander Hecht.
Van Eycken (J.-B.).
Van Laethem.

Atelier des Dames.

Champein (Amélie).
Chimay (la princesse de).
Corr (Fanny), Mme Geefs.
Daman (Mlle).
De Knyff (la baronne).
Delvaux (Mlle).
Féron (Mlle).
Jacops (Mlle).
Kindt (Adèle).
Mioen (Mlle).
Murray (lady Anne).
Noël (Mlle), Mme Van Eycken.
Quetelet (Mél.), Mme Madou.
Schmitz (Eglé).
Timmermans (Mlle).
Vosgien (Mlle).

Élèves de la classe de peinture de l'académie, sous la direction de M. Navez.

Arnouts.
Baron.
Bellis (J.-L.).
Boulenger (E.).
Bourson (Amédée).
Cluysenaar (Alf.).
Dauge (François).
De Coene (Léopold).
De Fienne.
De Joncker.
De Keyser (Auguste).
De Lauwere (E.).
Delparte (Th.).
De Mol (Adolphe).
De Permentier.
De Soer.
Dewever (Ed.).
Geefs (Alex.).
Geefs (Jean).
Geraets (M.).
Gosselin (Henri).
Guillaume (Edmond).
Hamoir.
Hymans (H.).
Jacques.
Jacquet.
Janssens.
Kester.
Lambrichs (Ed.).
Langenscheid.
Lion.
Meulemans.
Mitchell (Th.).
Panneels.
Pelcocq.
Polack.
Rousseau (J.).
Simon (Solitaire).
Smaelen (Ph.).
Standish (Henri).
Stauthamer.
Stegman, de Brunswick.
Stuyvaert (Charles).
Sulzberger (Max.).
Toillier (Edmond).
Tossyn.
Vanderkessen.
Vandoren.
Van Eeckout (Jean).
Van Eycken.
Van Keirsbilk (Jules).
Van Yzendyck (L.).

III

Nouvelles des arts.

Afin de ne point trop surcharger de détails les chapitres qui précèdent, j'ai réservé pour l'*appendice* plusieurs faits intéressant les beaux-arts que j'ai rencontrés soit dans les journaux du temps, soit dans les correspondances que notre peintre a entretenues. Je me contenterai de les présenter dans leur ordre chronologique.

— Bruxelles, le 1er février 1811. La souscription ouverte en cette ville, et dont le produit est destiné à l'établissement d'un salon d'exposition publique, à l'instar de celui de Gand, continue à obtenir le plus grand succès.

Une autre souscription se remplit en même temps, elle doit servir à élever un mausolée au célèbre poëte J.-B. Rousseau. (*L'Oracle*, numéro du 2 février 1811.)

— Lundi, 11 février 1811. Sur l'invitation de M. le maire (le duc d'Ursel), les souscripteurs du concours de peinture, de sculpture et d'architecture ont tenu leur première assemblée dans une des salles de la mairie. M. Bosschaert, inspecteur honoraire de l'académie et conservateur du Musée, a ouvert la séance par un discours qui respire l'amour des beaux-arts et celui de la patrie. Ce discours, dont nous allons reproduire les principaux passages, a été vivement applaudi :

« Messieurs, a dit M. Bosschaert, au nombre des beaux jours dont Bruxelles s'honore, vous placerez celui qui reçoit le gage de votre empressement à remplir les vues que le sentiment des beaux-arts et leur prospérité vous imposent.

« Cette ville qui, dans tous les temps, s'est illustrée par son attachement à soutenir l'éclat d'une ancienne et florissante école, privée maintenant, comme le reste de la Belgique, des monuments qui en attestaient la grandeur, devait craindre l'instant où le souvenir de leur célébrité s'éteindrait parmi nous.

« Au milieu de ces regrets, Gand et Anvers furent les premières à proposer des concours de peinture, de sculpture et d'architecture.

« On s'étonnait de notre apparente insouciance à suivre un aussi bel exemple.

« Le moyen pour Bruxelles d'arriver au même but supposait un centre autour duquel les volontés eussent pu se réunir. Ce centre a été trouvé, c'est le maire de Bruxelles, M. le duc d'Ursel. »

Après ce discours, l'assemblée a procédé au choix des membres d'une commission exécutive.

M. le duc d'Ursel a été nommé président ; Van Hulthen, vice-président ; Meeus, trésorier ; Picard, secrétaire ; Bosschaert, de Sécus, Tiberghien, Pollart de Canivris, membres.

— Le 4 novembre 1811, a eu lieu, à Bruxelles, l'ouverture de la première exposition d'objets d'art.

— Le 15 juillet 1812, une exposition du même genre a eu lieu à Malines, à l'instar de ce qui avait été fait à Gand, Anvers et Bruxelles. Malines, à ce que dit le journal, comptait alors soixante artistes.

D'après *l'Oracle* du 16 juillet, on voyait à cette exposition des ouvrages de Lens, d'Herryns, d'Ommeganck et de Cels. (Voir, pour plus de détails, le numéro du 23 juillet.)

— La commission de la Société de Bruxelles pour l'encouragement des beaux-arts, dans sa séance ordinaire du 26 de ce mois (octobre 1812), est convenue, avec l'académie de dessin, peinture et architecture de Gand et la Société des beaux-

arts d'Anvers, que la ville de Bruxelles et celle d'Anvers ouvriront leur salon en 1814, conformément aux programmes qui ont été publiés ; que Gand fera son exposition en 1814, Bruxelles en 1815 et Anvers en 1816 ; ensuite Gand en 1817 et ainsi de suite, de manière que chaque ville aura une exposition tous les trois ans. (*L'Oracle*, 1er novembre 1812.)

— Tandis que les aigles françaises triomphent sur les rives étonnées du Borysthène et du Volga, les arts de la paix sont cultivés avec ardeur et une noble émulation dans l'ancienne Belgique. Bruxelles, Gand, Anvers, ces cités célèbres qui rappellent tant de grands souvenirs, ont formé successivement dans leur sein des sociétés des beaux-arts, dont le but est d'encourager les talents naissants ; déjà les jeunes artistes rivalisent de zèle et d'efforts pour obtenir les palmes destinées aux vainqueurs. C'est ainsi qu'au milieu même de la guerre nous jouissons, dans nos heureuses contrées, des bienfaits de la paix. (*L'Oracle*, 3 novembre 1812.)

— 1818. « Voilà enfin un architecte de mérite qui va se fixer dans notre pays. M. Suys, d'Ostende, élève de Percier, à Paris, ayant remporté le grand prix, est demeuré six ans en Italie. Il va maintenant exercer ses talents dans sa patrie. Si le gouvernement est juste appréciateur du mérite, il doit l'employer avant tout autre. Mais

comme cet artiste est extrêmement modeste, il pourrait souffrir de l'intrigue des ignorants. Je te prie de faire pour lui ce que tu ferais pour moi. J'étais extrêmement lié avec lui à Rome et c'est le meilleur garçon possible. Je désirerais bien qu'il fût employé afin de remettre un peu les ganaches à leur place. Je lui ai donné une lettre pour M. David. » (Extrait d'une lettre de Navez à M. De Hemptinne.)

L'architecture était, à cette époque, dans une triste situation à Bruxelles; non-seulement on ne construisait pas un édifice dans un goût supportable, mais on était en train de détruire ce qui restait d'anciens monuments. Ce n'est qu'après 1830 qu'on s'est sérieusement occupé de la conservation et de la restauration des œuvres de nos anciens architectes. Puissions-nous persévérer longtemps dans cette bonne voie et perdre absolument l'habitude de condamner à mort toute construction dont le style n'est plus de mode.

— « L'architecte Verly paraît avoir manqué son nouveau palais de justice ; Vander Straeten avance avec son pavillon de Tervueren ; Pisson, avant de mourir, a donné un superbe monument de Waterloo qui va être exécuté. Notre théâtre avance, il s'ouvrira cet été et sera le plus beau de l'Europe, peut-être trop grand pour nos acteurs et notre public. Les promenades autour de la

ville se forment, les remparts aplanis, les murs démolis ; enfin, à votre arrivée, Bruxelles vous paraîtra un petit Paris. » (Lettre de Picard.)

— 25 mai 1819. « Les étrangers font fortune ici ; l'architecte du théâtre a emporté de 80,000 à 100,000 francs à Paris, où il ira se plaindre et se moquer de nous; le graveur en médailles, après trois ans de pension, recevra la bagatelle, comme il l'appelle, de 30,000 fr. M. Rude a orné l'intérieur de notre salle de spectacle et va travailler au fronton. M. Goubeau, de Rome, soi-disant dessinateur de Bonaparte, soi-disant réfugié, soi-disant chevalier de la Légion d'honneur, est assiégé par tous ceux qui veulent leur portrait ou des leçons. M. Verly, architecte lillois, fait des jardins anglais et de l'architecture à la mode; Il élève maintenant le palais de justice, qui sera le *nec plus ultrà* du mauvais et il travaille à une maison de campagne où il dépense de 200,000 à 300,000 francs ; il s'est déjà fait plus de 25,000 à 30,000 fr. de rente en biens-fonds. Des nôtres, il n'y a que Paelinck et Vander Straeten qui n'aient point à se plaindre. » (Lettre de M. De Potter, adressée de Rome à Naples, où Navez se trouvait en ce moment. Son compatriote lui fait part des nouvelles qu'il a reçues de Bruxelles.)

— 30 juillet 1819. « Le jeune Braemt, de Gand, qui a gravé, avec assez de succès, nos dernières médailles, vient d'obtenir mille florins de change,

à peu près 2,200 francs, pour se rendre à Paris et y continuer ses études de graveur, pendant un an ou plus. Il deviendra très-fort, et le sot Michaux sera renvoyé à Paris n'ayant rien fait de bon à Utrecht, sauf les bustes. » (De Picard.)

— 24 août 1820. « Le concours d'histoire était : *Anthia marchant, avec ses compagnes, vers le temple d'Ephèse.* Le tableau de Paelinck, qui a remporté le prix, était une grande et mauvaise composition de huit à dix figures prises dans les halles et formant une marche de grenadiers, du reste bien dessiné et bien peint. A côté de lui, se trouvait un vrai bijou, valant cent fois le premier, par une demoiselle (1), élève de David. Elle a obtenu l'accessit; mais comme son maître se montrait d'un bout à l'autre dans le tableau, on a fort bien jugé. Cette intervention des maîtres dans le travail de leurs élèves, ne pouvant être évitée ici comme à Paris, m'a déterminé à proposer à la Société de renoncer à tout concours. L'argent qu'on y sacrifiait sera beaucoup mieux employé en acquisitions à distribuer par voie de loterie entre les souscripteurs. » (Du même.)

— Décembre 1820. « M. Paelinck a remporté le premier prix du concours qui avait pour sujet: *la Belle Anthia*, que l'on a redonné pour la se-

(1) Mademoiselle Fremiet, qui fut depuis Mme Rude, et à qui l'on doit en partie les gracieuses peintures du château de Tervueren.

conde fois. Les candidats étaient nombreux; le tableau de mademoiselle Fremiet était regardé comme le deuxième. Nous le voyons actuellement exposé à la cour, et il vient d'être vendu à M. Bortier, richard qui demeure ici au Meyboom et qui est de Bruges, dit-on.

« J'ai vu M. Meulemester et sa précieuse collection des tableaux des Loges de Raphaël. L'exacte imitation de ces morceaux est aussi étonnante que la patience et le courage qu'il a prouvés à les exécuter. M. Suys a fait preuve de son talent en architecture par la nouvelle porte de Laeken qu'il a fait exécuter. Je connais aussi ses gravures du palais Massimi, dont les immenses détails sont très-curieux pour les artistes architectes et décorateurs. Le premier de ces messieurs a une place de professeur de gravure à Anvers, le second est placé à Amsterdam.

« M. Odevaere ne donne point de repos à ses admirateurs ; entre les tableaux qu'il a mis au jour se trouve encore une bataille, grande, pour la toile, comme celle de Waterloo que vous devez avoir vue.

« Le bon Verhulst est mort au commencement de cette année, et c'est le petit Coene qui le remplace à l'académie. Son beau-frère Depret, le peintre de fleurs, est bien mal, il s'en va.

« Le fils de M. de Landstheere et De Caisne pos-

tulent pour la pension dont vous avez joui ; rien n'est décidé jusqu'à cette heure ; mais on croit qu'elle sera partagée entre eux deux. En attendant, De Caisne est parti pour Paris. Son tableau, au concours de Gand, a passé pour être le troisième en mérite.

« Les Gantois, qui ne négligent rien de tout ce qui peut illustrer leur exposition, ont imaginé de faire imprimer un ouvrage à l'instar des *Annales du musée de Paris*, dans lequel il y aura, gravé au trait par Normand, tous les tableaux des artistes modernes qui ont exposé cette année ; il y a déjà eu deux cahiers de sortis. Les ouvrages des Odevaere, des Van Brée, des Paelinck, etc., y paraissent déjà avec une note sur les faits et gestes des auteurs. Je ne crois pas que vous y ayez exposé, mon cher Navez, mais cela n'empêche pas que vous ne soyez placé dans leurs annales en leur envoyant un trait de vos tableaux avec une petite note sur votre compte.

« M. Henry, votre ancien voisin, qui était architecte du roi, est mort en février dernier. C'est un nommé Vander Straeten, de Bruxelles, qui le remplace.

« Le duc d'Arenberg, l'aveugle, est aussi décédé. Enfin, vous verrez bien des changements en tous genres. Quant à votre ville de Charleroi, vous courrez risque de vous perdre dans les fortifications. » (Lettre de M. François.)

— Pendant son séjour à Rome, Navez avait eu des relations officielles avec M. J.-G. Reinhold, ministre des Pays-Bas près du saint-siége ; elles n'ont point cessé après le retour du peintre dans sa patrie. Le ministre était un des ceux qui le tenaient au courant de tout ce qui se passait à Rome, dans le groupe des artistes flamands et hollandais.

Une lettre du 4 mai 1822 contient les renseignements que voici :

« J'ai lu avec plaisir ce que vous me dites de ceux de nos artistes que j'ai connus ici. Les anciens de Rome, pour qui vous m'avez chargé de compliments, qu'ils vous offrent de leur côté, sont inamovibles : je veux parler de MM. Voogd, Verstappen et Terlinck. Ils ont toujours force commandes ; cependant l'hiver dernier a amené moins d'amateurs que de coutume, et il faut souhaiter que l'hiver prochain ressemblera davantage aux précédents. M. Van Hauselaer est toujours à Naples, où ses portraits réussissent très-bien. On fait, entre autres, le plus grand éloge de celui du duc d'Ascoli, ministre de la police, et l'on croyait que cela pourrait arriver jusqu'à lui valoir la commande de celui du roi.

« Quant à M. de Braekeleer, il vient de nous quitter, dans l'intention de voir le reste de l'Italie, et de passer ensuite à Paris le temps qui reste à courir de sa pension. Il fait le voyage en

compagnie de M. Van Brée (1), qui, dans des esquisses et des études de tout genre qu'il a faites ici, a donné des preuves de son talent et de sa grande facilité. Vous pourrez en juger au pays, où le portrait du pape, qu'il a fait ici, est déjà arrivé. J'ai lu dans un journal de Bruxelles que le Saint-Père lui avait commandé un tableau, mais c'est une allégation erronée; un tel hommage ne serait pas facilement rendu en Italie à un artiste étranger.

« Nous possédons, depuis quelques mois, M. Kruseman, jeune peintre d'Amsterdam, qui s'est déjà fait une réputation chez nous, et dont vous avez entendu parler, si même vous n'avez vu de ses ouvrages. Il peint le portrait, le genre et l'histoire, et on ne peut lui contester beaucoup de talent.

« M. Kessels, qui se hâte un peu lentement, fait pourtant, ou peut-être par cette raison même, de belles choses. Sa statue pour M. Labouchère sera bientôt achevée en marbre. Le duc de Berwick et M. Poublon lui en ont commandé deux autres, dont l'une existe déjà en plâtre. C'est un *Amour aiguisant ses flèches*, et l'ouvrage a beaucoup de mérite. Voilà, monsieur, ce que je peux vous dire de nos artistes à Rome.

(1) Ce doit être Philippe Van Brée.

Pour ceux des autres nations, vous ne voulez pas, sans doute, que je m'aventure dans cet océan. Vous êtes trop bien occupé d'ailleurs pour accorder votre attention à des détails sans fin. Je terminerai donc ma lettre, après vous avoir fait les compliments de mes alentours, en vous offrant l'assurance, etc. »

— Rome, 28 février 1823. « Vous saurez que le Russe M. Demidoff, l'homme le plus riche de l'Europe, est maintenant à Rome, et que, dans le palais qu'il habite, il a fait construire une salle de spectacle ; qu'on y joue la comédie française, en français, et par des acteurs français. C'est Allaix qui a fait les décorations, vous n'ignorez pas qu'il les fait très-bien ; les Romains en ont été dans l'admiration. Vous qui connaissez celles de leur pays, vous devez voir d'ici la différence ; ce théâtre fait fureur. » (Lettre de Beauvoir.)

— Rome, 2 avril 1823. « Voici un événement qui tient du miracle. M. Thorwaldsen a failli être tué d'un coup de pistolet. La matinée du samedi saint, il était chez lui ; un petit bonhomme de la maison entre dans son atelier pour lui demander de lui prêter ses pistolets pour s'amuser. Tu te rappelles sans doute le tapage que l'on fait dans Rome au moment de la résurrection. M. Thorwaldsen prend ses pistolets et pour voir s'ils sont chargés, veut en tirer un par la fenêtre ; celui-ci n'était pas chargé. Pendant ce temps, le gamin

prend l'autre, lâche la détente et, comme l'arme était dirigée contre l'artiste, celui-ci reçoit la charge à l'endroit du cœur ; la balle traverse sa redingote, son gilet, sa chemise et le gilet de flanelle et s'arrête sur les côtes, n'y produisant qu'une légère meurtrissure. Mais elle avait passé entre deux de ses doigts dont un était assez fortement atteint. La force du coup avait renversé Thorwaldsen sur un canapé ; il se crut d'abord atteint mortellement; ne s'étant pas aperçu de sa blessure à la main, la première chose qu'il fit, c'est de la porter à l'endroit où il avait été frappé. Le sang qui coulait de ses doigts teignit sa chemise et ne contribua pas peu à lui faire croire qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Heureusement il fut bientôt détrompé. » (Lettre de L. Robert.)

— Rome, le 12 juillet 1823. « Dans ma lettre précédente, j'ai oublié de te parler de Vervloet ; j'ai vu, il y a plusieurs mois, un tableau de lui qui n'était que commencé ; il m'a cependant donné une très-bonne idée de son talent. C'est l'intérieur de Saint-Pierre. Ça n'est pas très-grand ; mais il y avait des choses très-bien faites, sans manière et pour la couleur aussi. Luigi, ton élève ou celui d'Ingres, a fait aussi un immense tableau dont la vue est prise au-dessus du maître autel du côté du fond de l'église ; son coup d'essai est un peu grand, aussi il n'a pas réussi

beaucoup. Je dois dire cependant que je ne l'ai pas vu fini. » (Lettre de Léopold Robert.)

— Rome, 16 mars 1825. « Van Brée est arrivé à Rome, il a essuyé un ouragan terrible ; ils ont fait naufrage et se sont sauvés avec les chaloupes. Il n'est pas satisfait de son voyage, d'après ce qu'il m'a dit : il a trouvé bien peu d'amateurs. En partant, il disait à tout le monde que son tableau de l'Abdication de Charles-Quint était destiné au roi de Hollande et qu'à son retour il l'exécuterait en grand. Mon cher, pour parler franchement, je ne suis pas tout à fait de ton avis sur son talent. C'est de la peinture que je ne comprends pas ; et même elle m'a fait mal, j'ai cru y voir une si grande légèreté ; il semble qu'en soufflant dessus tout doit partir ; le dessin est très-négligé, la couleur qui est très-brillante a une prétention qui tombe dans la fausseté ; ensuite l'arrangement manque de goût, quoique l'agencement de la composition (généralement parlant) soit satisfaisant. Je n'y remarque pas néanmoins un grand caractère. Je t'assure que nous ne sommes pas habitués à voir de cette peinture ici et que la masse des artistes a porté le même jugement.

« Kruseman, qui a du talent, est lourd un peu en tout, me semble-t-il, et ne sent pas le véritable artiste ; je doute qu'il fasse beaucoup mieux. Maes est nul ; as-tu vu son petit Amour cueillant

un papillon sur une rose? Ça sent *messidor*. » (Lettre de L. Robert.)

— Paris, 9 mars 1826. « M. De Cailleux m'a dit que le gouvernement faisait rechercher et voulait absolument ravoir le *Marat* de M. David; ce tableau, qui a été fait pour la Convention, était un hommage du peintre à ses collègues de l'assemblée. Charles X, héritier direct de tous les gouvernements qui ont précédé le sien, veut ravoir ce tableau, que l'auteur regardait comme son plus bel ouvrage, m'a-t-on dit. Il doit vous en avoir parlé souvent. S'il faut en croire M. De Cailleux, M. David avait demandé à Napoléon de lui laisser porter ce tableau dans son atelier; voilà comment il est sorti des magasins du musée. Moi, j'ai ajouté qu'il me semblait avoir entendu dire que lors de la Restauration, l'on avait peint quelque chose sur cette toile; mais que le duc d'Orléans ayant eu envie de le voir, on l'avait nettoyé depuis. J'ai peut-être eu tort de raconter ce bavardage à un employé du gouvernement; mais je causais avec lui comme je l'aurais fait avec vous, et je ne pensais pas que j'étais devant une puissance. » (Lettre de Beauvoir.)

— Lady Murray écrit de Londres à Navez, le 4 août 1827 :

« Nous avons eu de charmants portraits de Lawrence à notre exposition; il excelle dans ce genre et s'y borne. Nos aquarelles sont vraiment

charmantes et nous possédons un jeune homme qui promet beaucoup pour la sculpture. Il travaillait dans les mines de houille,où un rayon du feu céleste a pénétré et lui a révélé sa vocation. Il a fait deux groupes en plâtre : *Milon de Crotone* et *Samson tuant les Philistins*. Le dernier est tout à fait dans le goût de Michel-Ange. On parle de l'envoyer à Rome et les protecteurs ne lui manqueront pas.

« M. Wonder (1) a commencé la galerie qu'il doit peindre pour mon mari. Les principaux amateurs y sont groupés, et la ressemblance des lords Egremont,Tamborough et Aberdeen, et de sir Abraham Hume est frappante. »

— Rome, octobre 1827. « J'ai été voir hier plusieurs tableaux chez un de tes compatriotes qui se nomme Esendeek (Van Yzendyck), ils m'ont paru assez bien ; j'y ai trouvé surtout beaucoup de facilité ; j'ai voulu aussi aller voir M. Landsheere, que je n'ai pas rencontré. J'avais déjà vu son atelier, je lui ai trouvé un sentiment très-bon pour tout ; mais je lui ai conseillé d'étudier chaque chose avec encore plus de conscience ; il est vrai que je n'ai vu de lui que des études, aussi mes observations n'étaient peut-être pas nécessaires ; quoi qu'il en soit, c'est un élève qui te fera honneur. » (Lettre de Léopold Robert.)

(1) Pierre-Christophe Wonder, peintre hollandais.

— Rome, décembre 1828. « A l'égard des arts, ici, il faut te dire que cela a bien changé. Toutes les années les artistes de chaque nation augmentent ici, et les amateurs, qui viennent en infiniment plus petit nombre à présent, apportent des idées de patriotisme qui les empêchent, en grande partie, de visiter même les ateliers des artistes de réputation qui ne sont pas leurs compatriotes. C'est fini, on fait beaucoup trop de tableaux à présent, et l'on doit plaindre ceux qui commencent. (Du même.)

— Londres, 20 juin 1832. « Notre Wilkie s'est surpassé lui-même dans un ouvrage qu'il a mis à l'exposition et qui appartient à sir Robert Peel. C'est la *Prédication de Jean Knox*, sujet national et traité avec l'effet de Rembrandt. La richesse et l'harmonie des tons et l'expression des physionomies font de ce tableau une source inexprimable de jouissances. A la vente des tableaux de mon oncle, qui a eu lieu au mois de mai, on a acheté le *Kent day*, par Wilkie, à 700 livres sterling. M. Nieuvenhuysen avait fait l'offre. Il y a eu plusieurs ventes ce printemps, mais l'argent manque et les esprits sont plus occupés de la politique que des arts. Cette malheureuse réforme nous corne aux oreilles et c'est à voir quel bien en résultera. » (Lettre de lady Murray.)

— Paris, 1835. « On a fait tirer la planche de

nos portraits, mais elle n'est pas bien venue, ce qui fait que Hesse a dû la refaire. Dis-moi si tu as un portrait de notre pauvre Coiny, gravé par Dupont; car, dans le cas contraire j'en ai un à ta disposition, Roman était chargé de te le faire passer. » (Lettre de Seurre aîné.)

— D'Italie, 11 février 1836. « A Rome, ma fille a beaucoup cultivé la peinture, sous les auspices du chevalier Agricola, mon bien ancien ami, qui lui a permis de porter son chevalet dans son atelier où elle passait toutes les matinée, set je crois que vous seriez content de ses progrès. Agricola est occupé à peindre une *Assomption* pour l'église de Saint-Paul, qui est presque rebâtie, et ma fille a eu l'avantage de voir commencer et fort avancer ce bel ouvrage. Camuccini en fait le pendant, dont le sujet est la *Conversion de saint Paul*. Un de vos compatriotes, Maes, fait de charmants petits tableaux de genre en y introduisant les costumes des paysans. Ses élèves copient à l'aquarelle ses plus jolis sujets pour les albums. Verstappen fait toujours avec sa main gauche des paysages que d'autres auraient de la peine à imiter avec la droite.

« La sculpture fleurit à Rome, quoique tout se ressente de la perte de l'immortel Canova. Thorwaldsen a beau travailler, le marbre reste toujours froid dans ses mains. Ce feu divin qui animait les ouvrages de Canova s'est éteint

avec lui, quoique plusieurs de ses élèves lui fassent honneur. Par exemple, Baruzzi, maintenant professeur à Bologne, a exposé une *Psyché*, une *Silvia* et une *Léda* remplies de grâce et d'expression. Rinaldi, qui habite une partie de l'atelier sacré de Canova, a fait une charmante statue de *Jeanne d'Arc*, et Finelli (celui-ci n'est pas élève de Canova) s'occupe d'une magnifique figure de l'*Archange Michel*, dont j'ai vu le modèle en terre.

« Votre compatriote Kessels a excité beaucoup d'admiration par un groupe de trois figures représentant une *Scène du déluge*. Taddelini imite, avec quelques pelites variations, les plus beaux travaux de Canova et y réussit. Un Anglais, Wyatt, a beaucoup de talent pour des nymphes qui réunissent la grâce à la modestie, et un autre Anglais, Gott, a un talent rare pour représenter de petits chiens, travaillés dans la dernière perfection.

« Je vous dirai peu des artistes allemands, qui arrivent la tête pleine de Schorel, de Hemling, de Wohlgemuth, et préfèrent Ghirlandajo et Guido de Sienna à Raphaël et au Dominiquin. Overbeck a du talent, mais, au lieu d'imiter la nature, il se traîne dans la trace de ceux qui ont les premiers essayé à faire rétrograder la peinture. » (Lettre de lady Murray.)

— Paris, 27 septembre 1837. « Nous avons toujours la plus grande exactitude nos réunions

du premier mercredi, et nous avons fait un bien bon choix dans l'ami Vinchon. J'ai à te faire passer une façon de brevet revêtu de la signature de tous nos amis. C'est une lithographie coloriée avec une chanson de Lesueur : *l'Ognon*. Lorsque tu viendras, tu auras à nous donner ta signature en échange des nôtres.

« Les restes de notre pauvre ami Michallon étaient déposés dans le cimetière de Vaugirard. La ville de Paris a ordonné sa destruction pour faire passer une route. Nous avons pensé que nous ne devions pas laisser porter, nous présents, les restes de ce bon ami aux catacombes. Nous avons fait l'acquisition d'un terrain à perpétuité et le monument est aujourd'hui achevé. Notre société a trouvé plusieurs camarades qui se sont joints à nous, et nous sommes trente-quatre pour supporter la dépense, qui est de 816 fr. 75 c. ; ce qui donne fr. 24.02 par personne ; tu es donc redevable de fr. 24.02, que tu acquitteras à ton prochain voyage. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Londres, août 1838. « J'ai vu une bataille par De Keyser qu'il a exposée l'année passée, et où il y avait beaucoup de mérite.

« Le peintre anglais qui fait le plus de bruit actuellement est Landseer, qui a un rare talent pour les animaux et qui peint aussi des groupes où ils sont mêlés avec notre espèce comme portraits. Notre excellent Wilkie a changé de genre

et fait de grandes compositions qui ne valent pas ses petites, dont vous connaissez les gravures. Pickersgill est parfait pour les portraits d'hommes et réussirait dans le grand genre s'il trouvait à placer ses tableaux. On va mettre une statue équestre du duc de Wellington au-dessus d'une des entrées du Parc, et on se dispute au sujet du sculpteur qui doit l'exécuter.

« Bien des choses aimables à M. Verboeckhoven. Que fait M. Vintcent (1)? Il doit être un peintre à présent. Ma fille a fait des progrès depuis que vous ne l'avez vue. » (Lady Murray.)

— Bruxelles, 27 septembre 1838. « Le père David disait que dans sa jeunesse il avait fait des élèves pour se tenir en haleine et avoir toujours des rivaux ; mais qu'il ignorait alors tout le plaisir qu'il éprouverait dans sa vieillesse à rencontrer parmi ses disciples les seuls hommes qui pussent le comprendre. Eh bien, nous sommes dans le même cas; hors les gens de notre époque, avec lesquels nous avons sucé les mêmes principes, nous ne pouvons plus nous entendre ; avec les autres, ce ne sont que des mots, tout est vide; ils n'ont point de point d'appui, ni de principe générateur qui leur imprime un cachet. J'en vois tous les ans qui arrivent à de subites réputations,

(1) Vintcent (Louis-Antoine) jeune peintre hollandais, que Navez avait adressé, avec une lettre d'introduction, à Lady Murray.

je ne puis que les plaindre en voyant le peu de solidité de l'échafaudage sur lequel ils ont la faiblesse de se laisser hisser.

« Soyons donc heureux, mon cher ami, de vivre ensemble et de nous comprendre ; cette communion d'idées nous permet de supporter les tribulations que nous suscitent l'ignorance, l'envie et l'ambition. Quand on peut confier ses soucis à un ami, on en éprouve du soulagement, mais ce qui est bien cruel, c'est de devoir renfermer ses peines en soi-même. » (Lettre de Navez à Seurre aîné.)

— Londres, août 1841. « Nous avons perdu notre excellent Wilkie au retour d'un voyage qu'il avait fait à Constantinople. Vous le connaissez par les gravures de ses ouvrages qui ont étendu au loin sa réputation.

« Que fait M. Verboeckhoven? J'ai eu le plaisir de voir un de ses tableaux chez Mme de Rothschild. Rappelez-moi à son souvenir quand vous en aurez l'occasion.

« J'espère que M. Vintcent fait honneur à notre école. » (Lettre de lady Murray.)

— Paris, 8 janvier 1842. « J'ai vu Abel (de Pujol) ; il n'est pas vrai qu'il ait fait un voyage en Belgique, car il m'a bien assuré que tu serais la première personne qu'il irait visiter. Il compte faire ce voyage cette année, lorsqu'il aura terminé le travail qu'il fait à la chambre des pairs ;

il a été très-flatté de ton reproche et de ton bon souvenir.

« Je te dirai à ma honte que je n'ai pas encore vu le grand travail de Delaroche; on en dit beaucoup de bien; cela n'est pas surprenant, mais comme il n'est pas porté d'affection pour les hauts barons de la presse, ceux-ci se sont généralement abstenus. C'est, du reste, à mon avis, un beau caractère que celui d'un homme de talent qui ne se sert pas de la presse pour se faire prôner comme les marchands de baume vert ou de sous-jupes crinolines. » (Lettre de Seurre aîné.)

—Paris, 5 juin 1843. « Nous avons, ce mois de juin, une grande solennité. C'est le 25e anniversaire de la fondation de la Société Cipolasienne, fondée à Rome, le 20 juin 1818. Nous devons nous réunir par extraordinaire ce jour-là chez Callet. Si tu pouvais venir, c'est cela qui serait une grande joie pour nous. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Paris, 29 octobre 1845. « J'ai appris avec plaisir que tu as fait une très-belle exposition au dernier salon. Martinet nous a beaucoup parlé de ton grand tableau. Tu dois penser le plaisir que cela nous a fait éprouver, car les succès de nos amis sont nos succès lorsque l'on a le cœur placé du bon côté. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Paris, 19 janvier 1847. « Tu sais que nous avons admis Cogniet dans notre réunion pour

combler le vide de deux de nos amis qui résident à l'étranger, toi et Lemoyne ; jusqu'à ce jour, personne autre n'avait été présenté. Horace (Vernet) ayant été sondé par Petitot, a manifesté le désir d'en faire partie, plusieurs de nos amis approuvent ce choix et je viens te consulter à cet égard. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Paris, 5 janvier 1849. « Tu sais, mon bon ami, que je me suis occupé d'un duc d'Orléans à cheval ; ce modèle venait d'être terminé lors des événements de février. Je ne dois plus penser à utiliser ce travail auprès de notre famille royale. Cependant, je ne voudrais pas perdre le modèle auquel j'ai mis tant de soins, et c'est le sort qui lui est réservé si je ne puis parvenir à le faire exécuter en bronze. Penses-tu que je pourrais le placer près de votre reine ? Cette proposition n'a rien d'intéressé, car je me contenterai des frais d'exécution. Ce modèle a quatre pieds de hauteur et est destiné à être placé dans un intérieur. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Paris, 19 juin 1849. « Je ne saurais trop te remercier, cher ami, de toute la peine que tu t'es donnée pour mon duc d'Orléans ; je suis bien sensible à cette marque de ta bonne amitié.

« Mais je ne puis m'empêcher de regretter de n'avoir pas été mieux informé, je t'aurais épargné toutes ces peines et surtout nous aurions épargné à votre bonne reine un refus qui a dû

lui être pénible. Voilà le seul regret que j'aie de la non-réussite de cette affaire. » (Lettre de Seurre aîné.)

— Paris, décembre 1863. « Le décret du 13 novembre est un vrai coup d'État ; c'est le triomphe des doctrines de 1830. Plus d'études ! plus de règles ! Elles entravent le génie, la liberté ! ! Où allons nous ? On a trompé l'empereur, et si le décret n'était pas signé, il ne le signerait pas. En somme, on est fort embarrassé de ce décret à l'école. MM. Ingres, Beulé, Lefuel et autres ont été très-bien en cette circonstance ; il faut attendre tout du temps pour remettre les choses à leur place. » (Lettre de Seurre aîné.)

IV

Note sur Pierre-Joseph-Célestin François, premier maître de Navez.

Peu de jours après la formation du cabinet du 15 avril 1841, Navez ayant eu l'occasion de rencontrer le ministre de l'intérieur, lui avait exprimé le désir de voir la croix de l'ordre de Léopold décernée à M. François en témoignage du talent dont cet artiste avait fait preuve pendant sa longue carrière; le 2 mai, il renouvela sa demande par écrit et dans ces termes :

« Monsieur le ministre,

« Vous m'avez fait l'honneur de me demander des renseignements sur la carrière du peintre d'histoire Joseph François; je m'empresse de vous les adresser dans les termes les plus simples qu'il m'est possible de le faire.

« Joseph François est né à Charleroi en 1758 ;

il fut élève de M. A. Lens. Les succès qu'il obtint à l'académie d'Anvers lui valurent, jeune encore, une certaine réputation parmi les élèves et même parmi les artistes, et attirèrent sur lui l'attention du vicomte des Androins qui lui facilita le moyen de se rendre en Italie, où il l'entretint pendant quatre ans. François revint alors dans son pays ; mais voulant encore compléter son éducation, il retourna passer de nouveau trois ans à Rome Le duc d'Arenberg distingua le peintre ; il le ramena avec lui à Bruxelles, le logea dans son hôtel pendant plusieurs années.

« Sous le gouvernement français, François fut nommé professeur de dessin à l'école centrale du département de la Dyle, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1834, bien que l'établissement eût subi plusieurs transformations et fût devenu successivement le lycée impérial et l'athénée royal de Bruxelles. Il fut également premier professeur à l'académie pendant vingt ans.

« Durant cette période, si fatale aux arts en Belgique, de 1794 à 1816, François soutint, seul avec A. Lens, l'honneur de la peinture historique chez nous. Plusieurs de ses ouvrages sont dignes de la réputation dont jouissait leur auteur. Je citerai l'*Assomption de la Vierge*, grand tableau d'autel, à l'église de Saint-Michel à Gand ; *saint Jean* à l'église des Minimes, à Bruxelles, et les grands tableaux historiques qu'il peignit pour

M. Segeers T'Kint et qui décorent maintenant le salon de M. Moeremans-Mathieu, rue de la *Cuiller*, au Marché-aux-Grains.

« Ses principaux élèves sont : H. De Caisne, Navez, Madou, Ange François, son fils, Célestin François, son neveu, et les deux frères Boens, ses neveux.

« François joignait aux talents du peintre une instruction très-étendue et très-variée, qualités que l'on rencontre bien rarement aujourd'hui parmi nos artistes. Sa vie entière a été un exemple de moralité. Il jouit d'une honnête aisance, fruit de ses économies et de l'esprit d'ordre qui ne l'a jamais abandonné, ainsi que de ses goûts simples.

« Parvenu à l'âge de 83 ans, il a vu la plupart de ses élèves obtenir les distinctions les plus flatteuses. Ceux qui se trouvaient dans une situation analogue à la sienne, Van Brée, Paelinck et Van Assche, ont obtenu, avant de mourir, la décoration de l'ordre de Léopold ; François a été oublié par cette seule raison que, étant beaucoup plus âgé que les autres, il ne pouvait plus attirer l'attention par de nouveaux ouvrages. Il est maintenant presque aveugle.

« Le public et les artistes surtout verraient avec plaisir réparer cet oubli qui pèse sur le patriarche de la peinture historique en Belgique. »

Il y a dans la lettre qu'on vient de lire plu-

sieurs inexactitudes qui m'ont fait commettre une erreur au premier chapitre de cette notice. Les prénoms du peintre qui enseigna la peinture à Navez sont Pierre-Joseph-Célestin ; il était né, non pas à Charleroi, comme on le croit généralement parce que sa famille y était domiciliée, mais bien dans la paroisse de Sainte-Croix, à Namur, où son père dirigeait une papeterie, à cause du décès du propriétaire. Je tiens les renseignements qui me permettent cette rectification du fils même de Pierre-Joseph-Célestin François, de M. Ange François, avantageusement connu à Bruxelles comme peintre de genre.

Pour en revenir à la note remise au ministre le 2 mai 1841, il paraît que les titres qu'elle établissait ne furent point jugés par les bureaux suffisants pour mériter la croix de chevalier. Navez renouvela ses démarches quatre ans plus tard, dans une lettre adressée, le 3 mars 1845, à M. le comte Amédée de Beauffort, inspecteur général des beaux-arts. Elles furent cette fois couronnées de succès ; un arrêté royal du 5 avril 1845 décerna la croix au patriarche des artistes belges, âgé alors de 86 ans et complétement aveugle. Il put encore la porter pendant six ans, puisqu'il n'est mort que le 15 mars 1851.

L'intervention de Navez dans cette circonstance prouve surabondamment la reconnaissance qu'il avait vouée à son premier maître.

M. Ange François, dans la note qu'il m'a remise, en fournit un nouveau témoignage en ces termes : « Il (Navez) n'oublia jamais son véritable maître, et jusqu'à la mort du vieillard, il vint régulièrement le jour de sa fête lui offrir son bouquet, en témoignage de sa vive reconnaissance. »

Où trouver aujourd'hui des maîtres qui inspirent de tels sentiments et des élèves aussi respectueux ?

V

Missions diverses confiées à Navez.

Les artistes, les savants et même aussi les gens de lettres sont très-fréquemment mis à contribution par l'autorité supérieure, soit pour donner leur avis, soit pour élaborer quelque projet administratif. Le plus souvent ces sortes de missions sont gratuites ou rétribuées d'une manière si mesquine, qu'il faut toujours beaucoup de dévouement à la chose publique pour les accepter. Sous ce rapport, le temps de Navez n'a point été épargné. Indépendamment des occasions dont il a été parlé dans le cours de ce livre, il a été fait très-souvent appel à ses lumières et à sa bonne volonté.

1. Expositions publiques.

Lorsqu'il s'agit d'intervenir dans l'organisation des expositions, un artiste aurait mauvaise grâce à refuser son concours, il doit même tenir

à honneur d'y intervenir. Je ferai donc un relevé à part des missions de cette espèce.

Navez a été souvent appelé à figurer dans les commissions chargées de l'organisation des expositions publiques des beaux-arts.

Par une lettre du 1er octobre 1830, le gouverneur de la province de Brabant l'invitait à faire partie d'un comité chargé de prendre des mesures pour la conservation et la restitution à leurs propriétaires des objets ayant figuré à l'exposition nationale de l'industrie, mission dont le peintre s'acquitta avec zèle.

En 1832, des événements d'une nature très-regrettable ayant amené la clôture de l'exposition de Gand et la dispersion des objets d'art exposés, avant que le gouvernement eût pu être renseigné sur le mérite des œuvres de nos artistes, Navez, Paelinck et Van Assche prirent spontanément en main les intérêts de ceux-ci et proposèrent au gouvernement de composer une commission de personnes qui, ayant visité l'exposition, pourraient donner une appréciation équitable du mérite des ouvrages mis sous les yeux du public; les trois honorables peintres demandaient que le ministre prît pour base de la distribution d'une somme de 5,000 florins, figurant au budget, le rapport de ces commissaires. Cette proposition, d'abord favorablement accueillie, demeura sans résultat par suite de scrupules administratifs.

C'est à peu près vers la même époque qu'une démarche de quelques artistes invitait l'autorité à écarter, à l'avenir, Navez des commissions directrices des expositions. Il fut cependant placé dans celle de l'exposition nationale de 1836 et fut choisi par ses collègues pour faire partie du jury de placement.

En 1847, le gouvernement le désigna avec Madou pour donner son avis sur le mérite des productions exposées à Liége.

Indépendamment des expositions de Bruxelles et des autres villes du pays, ainsi que de Paris, auxquelles Navez fournit longtemps son contingent, il envoya en 1822 à celle de Lille, où une médaille d'or lui fut décernée; en 1851, à celles de Munich et de Cologne; en 1854, à celle de Bordeaux. La dernière fois qu'il exposa ce fut en 1863, à l'exposition universelle de Munich.

2. Missions diverses.

Navez fit encore partie des commissions ayant pour objet l'érection, en 1831-1834, du monument de la place des Martyrs; en 1835-1844, de la statue du prince Charles de Lorraine ; en 1836, de la statue du général Belliard; en 1837, du monument du chanoine Triest; en 1849, de celui de Godefroid de Bouillon; en 1849-1851, de la statue de Thiéry Maertens; en 1850, de la colonne

du Congrès, et, de 1851 à 1855, de l'église de Laeken.

Il a été en outre, de 1835 à 1843, membre de la commission directrice de l'école primaire supérieure de Bruxelles et de 1849 à 1853, de celle de l'imagerie populaire nationale ; et enfin, en 1847, il fut membre du jury du concours pour le renouvellement des coins des monnaies belges.

Il fit partie des jurys des grands concours d'Anvers pour le prix de Rome en 1842-1856-1850-1852.

Les administrations de plusieurs villes l'ont consulté sur la réorganisation de leur académie. Mons, qui lui avait soumis son projet de règlement en 1839, lui confia le choix des professeurs en 1856. En 1840 et 1841, il rend le même service à la ville de Nivelles. Liége le consulte sur des acquisitions à faire pour son musée ; Tournai, sur la nomination d'un directeur de son académie. La ville de Deventer soumet à son avis, par l'intermédiaire du ministre des Pays-Bas, à Bruxelles, le projet de réorganisation de son académie.

Lors de la cession des collections de la ville de Bruxelles au Gouvernement, Navez fut désigné par le conseil communal à l'effet de procéder à l'évaluation des tableaux du Musée.

Le budget supplémentaire de la ville, pour l'exercice de 1843, comprenait un article ainsi

libellé : « six mille francs pour payer l'indemnité due à l'expert nommé par la ville, à l'effet d'évaluer le Musée des tableaux cédé *au Gouverneur.* » Le directeur de l'académie de Bruxelles, qui avait voulu dans cette circonstance n'accepter qu'une mission gratuite, adressa, en juillet, au bourgmestre une lettre dans laquelle je trouve cette phrase : « Ayant été seul nommé expert par la ville, je crains que l'on ne se méprenne sur la destination de ce crédit, duquel je ne réclame absolument rien : car je n'ai accepté ces fonctions honorables que dans le but d'être utile à la ville de Bruxelles. L'administration communale m'ayant laissé libre de choisir un tiers artiste, j'ai désigné M. Perignon, de Paris, et c'est à cet artiste qu'est due l'indemnité que la ville a portée à son budget supplémentaire. Je vous prie, M. le bourgmestre, de vouloir bien donner cette explication à messieurs les membres du conseil communal. »

FIN.

TABLE.

APPENDICE.

ERRATA.

Pag. 40. Ligne 5. Au lieu de : *miniature et,* lisez : *miniature, et.*

— 53. — 6. Au lieu de : *avant de résoudre*, lisez : *avant de la résoudre.*

— 93. — 10. Au lieu de : *m'êttre,* lisez : *m'être.*

— 104. Dernière ligne. Au lieu de : *e*, lisez : *je.*

— 109. Ligne 8. Les mots *avec son ami Schnetz* doivent être entre deux virgules.

— 112. — 8 et 13. Au lieu de : *Cora,* lisez : *Cori.*

— 143. Première ligne. Il faut une virgule après *étranger.*

— 216. Au titre courant. Au lieu de : XVI, lisez : XIX.

— 243. A la fin de la dernière ligne, un trait d'union.

— 252. Ligne 3. Au lieu de : *mots,* lisez : *mot.*

— 272. — 17. » *survivrais,* lisez : *survivais.*

— 314. — 20. » *Van Hauselaer*, lisez : *Van Hanselaer.*

— 322. — 11. » *matinée, s et,* lisez : *matinées, et.*

— 323. Dernière ligne, ajoutez *à* après le mot *exactitude.*

— 333. A la fin de la page, manquent deux traits d'union.

— 339. Ligne 14. Au lieu de : *artiste,* lisez : *arbitre.*





